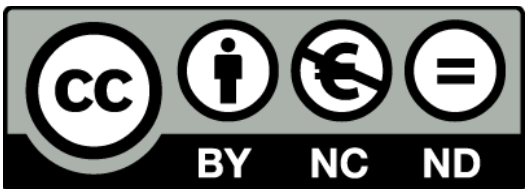
L'expression des émotions en anglais *lingua franca* chez les couples mixtes plurilingues francophones / swahiliphones

Simona KRSTIC

UFR LLD – Département de Didactique du FLE

Mémoire de Master 2 – 28 ECTS
Master : Didactique des langues, du français langue étrangère et seconde : métiers de la recherche, de l'enseignement et de l'ingénierie
Sous la direction de : Mme Cécile LEGUY
Membres du jury : Mme Anne GODARD

Année universitaire 2019-2020



Remerciements

Francine, Idriss, Véronique, Killian, Emmanuel, Eliza, Albane, Richmond, Daniel et Neema, en espérant qu"ils se reconnaîtront sous ces pseudonymes, sont les premières personnes que je souhaite remercier à nouveau pour leur coopération, leur compréhension et tous les efforts mis en place pour que les entretiens soient menés malgré le contexte de cette année compliquée. Je les remercie aussi de m'avoir fait confiance et d'avoir partagé avec moi des moments intimes de leurs vies dès la première rencontre. Leurs témoignages ont été non seulement intéressants mais aussi surprenants et touchants. Je n'aurais pas pu écrire ce mémoire sans eux et leurs histoires d'amour aussi belles qu'uniques.

Merci à Mme Leguy pour sa bienveillance, sa réactivité et ses conseils. Elle a été rassurante et compréhensive, ce qui m'a permis d'écrire en toute tranquillité et sans anxiété. Ses corrections, réponses à mes questions et suggestions ont toujours été très utiles et m'ont permis d'aller plus loin dans mes réflexions.

Merci aussi à ma famille et à mes amis qui m'ont soutenue même à des milliers de kilomètres et surtout à mon frère Nicolas Ljubenovic qui m'a aidée à structurer mes idées et à Lise Chenal qui m'a assistée avec quelques traductions de références anglaises pour lesquelles j'étais incertaine.

Je tiens aussi à exprimer ma gratitude pour cet intense voyage à Copenhague en novembre 2018 où j'ai longuement discuté de ce sujet pour la première fois et que quelqu'un m'a dit que je devrais l'exploiter un jour.

Enfin, je remercie tout particulièrement Jacob N. Mfyoa qui a été là au quotidien avec moi en Tanzanie. Son soutien et sa présence m'ont permis de ne pas me relâcher quand mon moral était au plus bas. Je lui suis également reconnaissante de m'avoir aidée à traduire quelques mots en swahili et de m'avoir expliqué de nombreuses choses sur la langue et la culture tanzanienne. Sans lui et ses connaissances infaillibles sur son pays natal, je ne pense pas que j'aurais aussi bien été accueillie en Tanzanie et que j'aurais aussi bien compris tous les enjeux linguistiques, politiques, historiques et économiques du pays.

Résumé

Utiliser une langue qui n'appartient à personne : tel est le quotidien des couples mixtes plurilingues. L'anglais, *lingua franca* pour la relation, sert alors à exprimer tant les banalités de la vie de tous les jours que les émotions les plus intenses. En Tanzanie, pays où l'anglais est une langue étrangère plutôt qu'une langue nationale, j'ai interviewé des couples mixtes francophones-swahiliphones qui utilisent pourtant cette langue pour pouvoir communiquer. Les membres de ces couples, socialisés dans des L1 différentes, doivent se servir d'une langue étrangère pour révéler leurs émotions les plus intimes. Toutefois, il n'est pas rare d'entendre des anecdotes de personnes plurilingues qui expliquent ressentir une sorte de détachement émotionnel quand elles s'expriment dans une L2. La question se pose alors : comment ces couples mixtes et plurilingues francophones-swahiliphones communiquent-ils leurs émotions dans une langue tierce - l'anglais ? Quelles stratégies mettent-ils en place pour réussir à exprimer le plus justement possible leurs émotions en utilisant une langue qui n'est la langue première d'aucun des partenaires ?

Grâce à des entretiens semi-directifs qui révèlent la subjectivité des informateurs, il est possible de comprendre que l'utilisation de l'anglais est complexe : tantôt suffisant (pour l'amour), tantôt imparfait (pour l'humour), tantôt handicapant mais efficace (pour les disputes), l'anglais *lingua franca* constitue une aide précieuse qui doit malgré tout être complétée par des stratégies compensatoires verbales (comme l'alternance codique ou la création d'une langue de couple) et non-verbales (comme le langage corporel). Il s'agit de comprendre dans ce mémoire comment deux personnes, engagées dans une relation amoureuse, vivent leur intimité dans une langue étrangère commune et comment l'anglais *lingua franca*, même s'il suffit à ces couples, reste imparfait.

Abstract

Using a language that belongs to no one: this is the daily life of mixed plurilingual couples. English, the relationship's *lingua franca*, is therefore used to express everyday banalities as much as the most intense emotions. In Tanzania, a country where English is a foreign language more than a national idiom, I interviewed mixed French-speaking / Swahili-speaking couples who still use this language to be able to communicate. The couples' members, socialized in different native languages, have to use a foreign language to express their deepest and most intimate feelings. Nevertheless, it is not rare to hear anecdotes of plurilingual people explaning that they feel a sort of emotional detachment when they talk in their L2. Therefore, the question is: how do these mixed and plurilingual French-speaking / Swahili-speaking couples communicate with a third language - English ? Which strategies are they putting in place to succeed to express as accurately as possible their emotions using a language which is not the first for any of the partners?

Thanks to semi-structured interviews revealing the informants' subjectivities, it is possible to understand that the use of English is complex: sometimes enough (for love), sometimes imperfect (for humor), sometimes handicapping but efficient (for fights), English as a *lingua franca* is a precious help that despite everything has to be completed with verbal compensatory strategies (such as code-switching or the creation of a couple's tongue) and non-verbal ones (such as body language). The purpose of this dissertation is to understand how two people, engaged in a romantic relationship, are living their intimacy in a common foreign language and how English as a *lingua franca*, even if it is enough for these couples, remains imperfect.

Table des matières

Remerciements....2
Résumé....3
Table des matières....5
Conventions de transcription....7
Liste des abréviations....8
Introduction....9
Chapitre 1 - Des couples mixtes francophones-swahiliphones....13
1. 1. Des couples mixtes, interculturels et plurilingues....13
1. 1. 1. Couples mixtes et interculturels : une notion discutée....13
1. 1. 2. Plurilinguisme de l'individu, plurilinguisme du couple....15
1. 1. 3. Présentation des couples interviewés....16
1. 2. Des Tanzaniens fiers de leur swahili....18
1. 2. 1. Un pays multilingue...18
1. 2. 2. ... Où le swahili domine....20
1.3. Des francophones attachés à la langue française....22
1. 3. 1. La place du français en Tanzanie....22
1. 3. 2. Une idéologie francophone monolingue....25
Chapitre 2 - L'utilisation d'une langue tierce dans l'intimité : l'anglais....28
2. 1. Des émotions intimes en langue étrangère....28
2. 1. 1. L'anglais, une langue seconde ou une langue étrangère ?....28
2. 1. 1. 1. Du côté des Tanzaniens....28
2. 1. 1. 2. Du côté des francophones....31
2. 1. 2. Les couples « ELF (English as Lingua Franca) » : des couples qui se construisent avec une langue qui n'appartient à personne....32
2. 1. 2. 1. Une langue neutre pour les deux partenaires....32
2. 1. 2. 2. L'anglais : un outil pour le couple, un obstacle pour la vie sociale....33
2. 1. 2. 3. Communiquer en langue étrangère : un effort cognitif....36
2. 1. 3. Une résonance émotionnelle réduite en L2 ?....36

2. 2. Est-ce qu'« I love you » veut dire « je t'aime » ou « nakupenda » ?.....39
2. 2. 1. Les intraduisibles : des émotions en L1 sans équivalent exact en anglais.....39
2. 2. 2. L'hypothèse de la relativité linguistique : une perception différente du monde par les membres des couples.....45
2. 2. 3. ... Et ses limites : des universaux émotionnels ?.....47
Chapitre 3 - Une langue tierce qui suffit aux couples.....49
3. 1. « L'amour parle plus fort que les mots » ?.....49
3. 1. 1. Des émotions intenses qui transcendent le langage.....49
3. 1. 2. Prédominance de l'empathie : l'important, c'est d'être compris.....53
3. 1. 3. L'anglais : L2 des individus mais L1 du couple.....54
3. 2. Les lacunes de la langue tierce : un avantage dans certains contextes.....58
3. 2. 1. Une réflexion métalinguistique qui aide à mieux communiquer.....58
3. 2. 2. Conserver sa langue pour soi : garder un jardin secret.....60
3. 2. 3. L'attrait de l'exotisme.....61
3. 3. Des problèmes de compréhension davantage liés aux pratiques culturelles qu'aux langues du couple.....62
3. 3. 1. Des pratiques culturelles différentes.....62
3. 3. 2. L'humour : un lieu d'incompréhensions linguistiques et culturelles.....63
Chapitre 4 - ... Mais qui reste imparfaite : la nécessité de stratégies compensatoires.....67
4. 1. Un besoin de stratégies pour combler les manques de l'Anglais Lingua Franca.....67
4. 1. 1. L'usage d'outils.....67
4. 1. 2. La mobilisation de l'alternance codique *(code-switching)*.....69
4.2. La reconfiguration du répertoire langagier.....73
4. 2. 1. La création de la langue du couple.....73
4. 2. 2. S'approprier la langue de l'autre : une nécessité ?.....76
Conclusion.....77
Références.....79
Table des figures.....86
Annexe 1 - Questions d'entretien.....87
Annexe 2 - Traduction des extraits d'entretiens.....88

Conventions de transcription

Les conventions de transcription sont largement inspirées du travail d'Anne-Christel Zeiter (2018). Les entretiens ont été menés avec cinq couples identifiables dans le texte grâce aux initiales des partenaires :

Initiales utilisées pour le codage			
Partenaires francophones		**Partenaires swahiliphones**	
Prénom d'emprunt	**Initiale**	**Prénom d'emprunt**	**Initiale**
Francine	F	Idriss	I
Albane	A	Richmond	R
Véronique	V	Killian	K
Emmanuel	Em	Eliza	El
Daniel	D	Neema	N

Tous les prénoms des informateurs de cette recherche sont des prénoms d'emprunt afin d'assurer l'anonymat des couples interviewés, sauf pour la chercheuse qui est mentionnée par la lettre « S ». Chaque entretien a été retranscrit dans son intégralité. Mon choix a été d'appliquer des normes simples et réduites pour rester proche du discours des informateurs. J'ai laissé les marques d'alternance codique et j'ai également volontairement choisi de ne pas corriger les erreurs de langue puisqu'elles sont représentatives d'éléments que je souhaite étudier au cours de cette recherche. Voici les codes que j'ai suivis :

aa bb	Chevauchement
e	Hésitation
ee	Hésitation longue
.	Pause
..	Pause longue
(xx)	Passage incompréhensible
(rires)	L'interlocuteur.trice rit, accompagné.e ou non des autres participants de l'interview
(...)	Séquence coupée car non significative pour l'analyse
mm	Approbation affirmative
-	Répétition rapide

Liste des abréviations

L1	Langue première
L2	Langue seconde
LE	Langue étrangère
ELF	English as Lingua Franca
ALF	Anglais en tant que Lingua Franca
FLE	Français Langue Étrangère
FLS	Français Langue Seconde
FLI	Français Langue d'Intégration

Introduction

Lorsque j'étais au lycée, un auteur franco-vénézuélien venu présenter son ouvrage avait parlé de sa frustration d'écrire en français quand les mots lui semblaient plus justes en espagnol. Il a notamment clamé qu'« on n'aime pas une femme en français comme on l'aime en espagnol ». J'ai moi-même compris plus tard que des phrases signifiant en théorie la même chose ne résonnaient pas de la même manière selon la langue dans laquelle elles étaient prononcées surtout quand il s'agissait d'émotions intenses, dans le cadre du couple par exemple. Pourtant, la communication est un élément considéré comme central pour la réussite d'une relation amoureuse ; il s'agit en effet de savoir dialoguer, s'exprimer et transmettre ses émotions. Certains articles prétendent même donner des recettes pour une communication dite « efficace » puisque les difficultés rencontrées dans les échanges seraient les sources principales de malheur et d'échec dans une relation (Fitzpatrick, 1990, p. 433). Il semble donc qu'il soit déjà problématique, pour des individus qui parlent la même langue, de transmettre un message qui sera correctement compris par l'autre et dont l'effet attendu sera bien produit. Que se passe-t-il alors quand les deux partenaires n'ont pas la même langue première et que, pour combler cette différence, ils utilisent leur L2, soit une langue tierce (Pohl, 1973) ?

Tout d'abord, se pose le problème des intraduisibles : en effet, il existe des mots qui n'ont aucune traduction dans d'autres langues (Mikol Spiechowicz , Zauberman, 2016). Souvent, un mot exprimant une émotion dans une langue n'a pas d'équivalent parfait dans une autre et la représentation de cette émotion n'est pas tout à fait la même (Altarriba, 2003). Il peut s'agir d'un simple manque lexical, mais ce pourrait aussi être le fait d'une différente perception de la réalité : en effet, si le « "monde réel" est, pour une large part, inconsciemment fondé sur les habitudes linguistiques du groupe » (Sapir, 1968, p. 134), alors les deux membres d'un couple plurilingue n'auraient pas exactement la même vision du monde puisqu'ils n'ont pas la même langue maternelle. L'hypothèse Sapir-Whorf constituerait une ambiguïté dans la communication entre deux membres d'un couple mixte plurilingue qu'il s'agirait ici de tester.

Par ailleurs, il n'est pas rare d'entendre des anecdotes de personnes plurilingues qui expliquent ressentir une sorte de détachement émotionnel quand elles parlent dans une L2 apprise après l'enfance. Dans leur répertoire langagier, la première langue est : « *the language in which personal involvement is expressed, and the second being the language of distance and detachment »*[1] (Dewaele, Pavlenko, 2002, p. 264). Certains auteurs, comme Samuel Beckett,

1 « celle avec laquelle est exprimé un engagement personnel et la seconde est celle de la distance et du détachement. » (ma traduction)

auraient même intentionnellement choisi d'utiliser leur L2 comme langue d'écriture : « *as a way to avoid the pathos and emotionality he associated with his L1 English* »[2] (Dewaele, Pavlenko, 2002, p. 293).

Ce phénomène, appelé « *reduced emotional resonance in L2* »[3] (Toivo, Sheepers, 2018, p. 3) a été étudié par des neuroscientifiques et des psycholinguistes et consiste donc en un impact émotionnel moindre en L2. Dans le cadre des couples mixtes qui échangent grâce à une langue tierce n'étant une L1 pour aucun des membres, il est nécessaire de s'interroger sur les sentiments des acteurs et de s'intéresser à leurs discours : peut-on ressentir pleinement une émotion à travers sa L2 ? Le couple mixte et plurilingue représente ici un « laboratoire » (Zeiter, 2018) pertinent puisqu'il est le nid d'émotions intenses exprimées dans une autre langue.

Pourtant, le lien entre couple plurilingue et « *reduced emotional resonance in L2* » n'a jamais été explicitement étudié. L'usage des langues dans les couples mixtes et plurilingues, souvent éclipsé par les études menées sur les familles interculturelles, a jusqu'à présent été abordé sous deux principaux angles. Le premier mouvement de recherches étudiait ces relations en tant que reflets d'un contexte global de conflit entre deux langues dans un pays : c'est le cas par exemple des couples canadiens anglo-francophones chez qui les choix de langue traduisaient des dominations linguistiques à plus large échelle (Castonguay, 1971 et 1976). Le deuxième mouvement interrogeait davantage, dans une perspective sociolinguistique, les raisons et les processus d'appropriation d'une langue dans les couples plurilingues (Piller, 2002 ; Zeiter, 2018 ; Miguel-Addisu, 2018) : il s'agissait de voir, à travers les reconfigurations langagières du couple, la manière dont l'identité de celui-ci et de ses membres est rejouée. Cependant, ces études ne se focalisent pas sur le vécu intime de la relation à travers une langue seconde. Il n'y a pour l'instant eu que peu d'analyses se concentrant sur la manière dont les couples utilisant l'anglais comme langue tierce, appelés couples « ELF : *English as Lingua Franca* », vivent leur intimité à travers cette langue : parmi les plus notables, on trouve Gundacker (2010) et Pietikäinen (2012, 2017). Ces recherches mettent en avant les stratégies mises en place par ces couples pour éviter les écueils des malentendus et commencent à prendre en compte la dimension psychologique du phénomène, c'est-à-dire les réactions et les impressions d'un partenaire de couple mixte qui entend *« I love you* » au lieu de « je t'aime » en langue maternelle, par exemple. La confrontation entre le discours des participants et les études neuroscientifiques reste toutefois absente.

Effectuant mon stage en Tanzanie, j'ai été amenée à rencontrer des couples francophones-swahiliphones-ALF. En Tanzanie, l'anglais est une langue officielle et d'enseignement mais garde

2 « pour éviter le pathos et l'émotionnalité qu'il associait avec sa L1 anglaise » (ma traduction).

3 « Résonnance émotionnelle réduite en L2 » (ma traduction)

un statut particulier « vu surtout son rôle quasi-inexistant au sein de la communauté tanzanienne car il est utilisé par une minorité de la population (Vuzo, 2005, p. 56). Son utilisation comme langue officielle est limitée aux situations formelles ou dans des situations où des étrangers sont impliqués » (Mulinda, 2015). Les partenaires français ont une expérience similaire avec l'anglais, langue souvent apprise de manière inefficace et insuffisante à l'école. La plupart des couples que j'ai rencontrés admettent s'être rencontrés dans un anglais « cassé », qui s'est amélioré grâce à la relation. Ces couples, peu communs, représentaient alors un public idéal puisque les deux partenaires utilisent l'anglais comme langue tierce alors que ce n'est une langue première pour aucun des partenaires et que leurs langues maternelles sont éloignées. J'ai donc choisi de questionner l'utilisation d'une langue tierce comme langue d'intimité avec ces francophones et ces Tanzaniens : comment ces couples mixtes et plurilingues francophones-swahiliphones communiquent-ils leurs émotions dans une langue tierce - l'anglais ? Quelles stratégies mettent-ils en place pour réussir à exprimer le plus justement possible leurs émotions en utilisant une langue qui n'est la langue première d'aucun des partenaires ? Il s'agit de comprendre ici comment deux personnes, engagées dans une relation amoureuse, vivent leur intimité dans une langue étrangère commune et comment elles arrivent à dépasser cette relativité linguistique à l'aide d'une communication multi-modale fondée sur des stratégies verbales comme le *code-switching* (Zeiter, 2018, p. 19), ou non verbales comme le langage corporel ou les gestes phoniques (Pohl, 1973, p. 1).

L'objectif de ce mémoire est donc de faire converger les récentes expérimentations psycholinguistiques et neuroscientifiques sur la « *reduced emotional resonance in L2* », les observations anthropologiques et les recherches sociolinguistiques sur l'expression des émotions en L2 et sur les couples plurilingues/ALF. Je vais voir ici comment le couple « à plusieurs langues » (Zeiter, 2018) moderne, construit sur des fondations sentimentales, donne accès, avec un effet de loupe, à la manière dont des émotions intenses sont exprimées et reçues quand la communication s'établit en anglais, soit une L2 pour les deux partenaires.

Pour cette étude, j'ai interviewé cinq couples francophones/tanzaniens. Afin d'avoir accès aux expériences subjectives des participants, j'ai choisi de mener des entretiens semi-directifs. J'ai également pris le parti de mobiliser les portraits de langue (Krumm, 2001) pour mieux visualiser l'articulation langue-émotions chez les individus interviewés. Ces méthodes réflexives m'ont ainsi permis d'accéder aux discours que les individus portent sur leurs propres pratiques, que j'ai pu quelques fois confronter à des observations ethnographiques.

Il s'agit donc, dans le premier chapitre, de poser le contexte et de définir le cadre dans lequel l'étude a été faite en définissant les couples mixtes et en analysant la situation linguistique des pays

d'origine des participants de l'étude. Ensuite, après avoir présenté les fondations de ma recherche, je plongerai dans l'intimité de ces couples au cours du deuxième chapitre et analyserai quels sont les défis liés à l'utilisation de l'ALF entre eux dans des situations où les émotions sont intenses avant de montrer, dans le troisième chapitre, que ces difficultés sont minimes. En effet, il s'agira de comprendre comment les couples de cette étude minimisent l'impact des problèmes posés par l'ALF dans leurs témoignages. Dans le quatrième chapitre, il sera nécessaire de voir que malgré leurs discours positifs vis-à-vis de l'ALF, les couples doivent tout de même user de stratégies pour pallier les manques d'une communication faite dans une langue étrangère pour les deux partenaires.

Chapitre 1 - Des couples mixtes francophones-swahiliphones

Il s'agit tout d'abord de contextualiser cette étude en définissant la manière dont les concepts de couples mixtes et de plurilinguisme seront traités ici. Il faudra aussi étudier le fait que les informateurs, qu'ils soient swahiliphones ou francophones, sont tous issus de pays où les politiques linguistiques sont spécifiques et complexes. Il est donc nécessaire de dessiner l'arrière-plan linguistique dans lequel ces participants ont évolué et vivent actuellement pour comprendre les problèmes posés par l'utilisation de l'ALF.

1. 1. Des couples mixtes, interculturels et plurilingues

En 2015, « 14 % des mariages célébrés en France sont des mariages mixtes » d'après l'INSEE, c'est-à-dire que 33 800 d'entre eux unissent une personne de nationalité française et une personne de nationalité étrangère. Toutefois, le couple mixte ne renvoie pas à une seule entité : il n'existe pas de « définition globalisante » (M'sili, Neyrand, 1997, p. 573) du phénomène. Le terme *mixte* signifie « composé de plusieurs choses de différente nature » (Varro, 2012), mais quelles sont ces « choses » qui déterminent la mixité d'un couple ?

1. 1. 1. Couples mixtes et interculturels : une notion discutée

En se référant aux diverses définitions de la notion dans au fil du temps, il est possible de s'apercevoir que le critère de mixité a beaucoup évolué :

> « Pour le *Petit Robert* en 1968, l'expression "mariage mixte" n'existait que dans le langage savant et, à l'intérieur de ce registre, l'emploi courant faisait seulement référence à un mariage particulier, celui "entre catholiques et chrétiens d'une autre Église". Près de trente ans plus tard, en 1994, la définition du *Petit Robert* avait radicalement changé : "deux personnes *de religion, de race ou de nationalité différentes*". » (Varro, 2012)

En quelques années, le critère religieux, devenu insuffisant, a été complété par celui de la race ou de la nationalité. Fonder la mixité du couple uniquement sur la confession religieuse de chacun semble en effet insuffisant car dans ce cas-là un Parisien athée et une Bretonne catholique formeraient un couple mixte (Rocheron, 1998) or il est évident que la notion, bien que prenant en compte cette modalité, ne se réduit pas à cette différence-là. Le concept de race trouve lui aussi des limites. Ce critère est insatisfaisant, notamment du fait de la connotation négative qui lui a été donnée au cours de l'histoire et des rapports de forces associés au concept (Varro, 2012).

C'est donc l'union de deux individus de nationalités différentes qui caractérise légalement le couple mixte aujourd'hui. Il s'agit d'un mariage entre deux personnes d'États différents, relevant de

systèmes juridiques différents (Varro, 2012). Trois limites subsistent toutefois avec ce critère qui se veut neutre. Tout d'abord, il reste insuffisant. En effet, d'après M'Sili et Neyrand :

> « […] cette conception réduit la portée du phénomène, puisqu'un Français par acquisition, d'origine algérienne par exemple, qui épouse une femme de nationalité algérienne, se trouve comptabilisé parmi les couples franco-étrangers alors que les partenaires sont issus de la même communauté nationale. » (1997, p. 573)

Cet exemple met en relief l'idée selon laquelle deux personnes de nationalités différentes qui s'unissent ne composent pas forcément un couple mixte. Utiliser l'appartenance à un État comme critère supposerait que deux partenaires de nationalités différentes n'ont pas les mêmes pratiques culturelles et présentent des différences « religieuses, culturelles, linguistiques, ethniques etc. » (Varro, 2012), ce qui n'est pas toujours le cas selon les trajectoires migratoires, personnelles et familiales des sujets. Inversement, il se peut que deux personnes de même nationalité ressentent qu'elles forment un couple mixte par leurs différents modes de vie ou leurs origines divergentes (Bensimon, 1974). Le deuxième problème posé par l'utilisation du critère de nationalité est que l'idée de race est indirectement présente et que par conséquent la possibilité de xénophobie n'est pas tout à fait évincée (Taguieff, 1987). Le troisième et dernier obstacle posé par ce critère est qu'à partir du moment où l'un des deux partenaires prend la nationalité de l'autre dans le cadre du mariage par exemple, les deux membres du couple sont de même nationalité : il n'y aurait alors plus de mixité (Grelley, 2008). Or, un couple peut-il réellement cesser d'être mixte ?

D'autre critères comme la classe sociale, l'âge, la distance géographique, etc. sont envisagés mais des limites apparaissent pour chacun d'entre eux et seuls, ils ne suffisent pas à définir toute l'étendue de ce qui constitue la mixité conjugale. Il s'agit donc de trouver des caractéristiques globales qui permettent de saisir le concept. L'une des caractéristiques principales du couple qualifié de mixte est qu'il est perçu comme tel par la société, il est stigmatisé comme n'étant pas un phénomène normal au sens durkheimien du terme. En effet, lorsque le jugement social considère que le couple est composé de personnes culturellement différentes, une intention sous-jacente est souvent soupçonnée et notamment un projet d'intégration dans la communauté majoritaire du couple (Collet & Philippe, 2008, p. 230-234). Il me paraît ici nécessaire de dépasser les *a priori* négatifs dont le couple mixte a été victime pour éviter de le réduire à un conflit entre groupes sociaux minoritaires et majoritaire. « contrairement à son histoire, souvent faite de discriminations et de souffrances, sur le plan langagier le terme présuppose plutôt un rapport *égalitaire* » : il s'agit donc de montrer ici que mixité ne signifie pas seulement « différence et [...] séparation » mais aussi « rapprochement et [...] union » (Varro, 2012).

Pour cette étude, je vais donc définir le couple mixte selon trois critères qui me semblent pertinents. Premièrement, les couples que j'ai choisi d'étudier sont exogames selon la définition de M'Sili et de Neyrand :

> « L'origine étrangère des parents, classée selon ces groupes de nationalités, permet ainsi d'appréhender le caractère "endogamique" ou "exo-gamique" d'une union, selon que les deux conjoints sont d'origine culturelle (et dans la grande majorité des cas, nationale) identique ou différenciée. Cette utilisation extensive des notions d'endogamie et exogamie permet de distinguer entre mariage endogame d'individus issus d'un même pays (voire d'un même ensemble de pays reliés entre eux par une communauté culturelle) et mariage exogame entre personnes issues de pays (ou groupes de pays) distincts. » (1997, p. 184)

Les couples que j'ai étudiés sont composés de Tanzaniens, de Français, d'un Suisse et d'un Camerounais. Ils sont exogames dans le sens où ils ne sont pas issus des mêmes pays et aucun membre de leur famille (parents ou grands-parents) ne viennent de Tanzanie pour les francophones ou d'un pays francophone pour les Tanzaniens. Leurs origines sont clairement distinctes.

Deuxièmement, ces couples font partie, au sens large, de communautés culturelles différentes. Il ne s'agit pas de prendre comme objet de distinction un aspect culturel spécifique mais de considérer ces couples comme des noyaux interculturels où chaque conjoint appartient à un système de pratiques culturelles différent. Il s'agit ici d'employer le mot *culturel.le.s* au sens large : « il désigne les modes de vie et les traditions spécifiques à chaque groupe social » (Bensimon, 1974, p. 32). Les deux membres revendiquent leur appartenance à des communautés culturelles différentes et ont donc des pratiques culturelles qui parfois divergent, que ce soit par exemple la religion mais aussi les horaires pour manger, la manière de se marier, de se mettre en couple, le rapport à la famille etc.

Troisièmement, ces couples doivent être linguistiquement mixtes. D'après Zeiter, le moyen de vérifier que ce critère est respecté est de choisir des individus qui ont été scolarisés dans des langues différentes (2018). Dans le cadre de ce mémoire, ce critère est primordial puisque c'est le vécu du couple interculturel à travers toutes les langues qui le composent qui constitue l'objet de ma recherche.

1. 1. 2. Plurilinguisme de l'individu, plurilinguisme du couple

Les membres des couples linguistiquement mixtes auxquels je m'intéresse sont tout d'abord bilingues d'après la définition de Grosjean sur laquelle je choisis de m'appuyer. Contre l'opinion commune qui considère qu'être bilingue signifie « connaître deux langues très bien, sinon parfaitement » (2015, p. 14), il s'agit ici de considérer que ce phénomène renvoie à « l'utilisation régulière de deux ou plusieurs langues ou dialectes dans la vie de tous les jours » (2015, p. 16). Peu importe le degré de maîtrise, il s'agit d'une pratique régulière des différentes langues dans un contexte quotidien (Py et Gajo, 2013, Zeiter, 2018, p. 49). Les personnes que j'ai interviewées parlent toutes deux ou trois langues quotidiennement : français, anglais et parfois swahili du côté des francophones et swahili, anglais, parfois maa et rarement français du côté des swahiliphones.

Mon choix d'utiliser la notion de plurilinguisme et pas seulement de bilinguisme fait référence à la répartition des langues qu'opèrent les sujets de mon étude dans leur quotidien. En effet, « chaque langue se voit attribuer une fonction distincte » (Azeroual, et al., 2016) : l'une des interviewés parle par exemple français avec sa famille et au travail, anglais avec son mari et swahili dans sa vie quotidienne et pour ses études. Le partenaire camerounais avec qui j'ai pu m'entretenir parle quant à lui anglais avec sa femme, swahili dans sa vie professionnelle et français avec sa famille. Les langues sont distribuées selon leur utilité dans chaque sphère de la vie de ces individus.

Les membres du couple se sont donc rencontrés avec leur propre bagage langagier qu'ils ont pu reconfigurer pour et par leur vie en couple :

> « En ce sens, les membres du couple disposent de ressources linguistiques construites jusque-là, séparément et ensemble, dans différents milieux – dans différents contextes linguistiques et variétés de langues – dont certaines leur sont communes, parce qu'ils en disposaient déjà tous deux avant la rencontre et/ou qu'ils les ont mises en commun et/ou les ont créées au fil de leurs interactions : le plurilinguisme perçu de cette manière représente donc un ajout constant de possibilités qui enrichit les pratiques translingues (...) de ces couples. » (Zeiter, 2017, p. 122)

Le couple devient alors lui-même une entité plurilingue qui permet à ses membres de constamment rejouer leur propre plurilinguisme. Cette restructuration des répertoires langagiers individuels est permise par la situation exolingue que représente la vie à deux pour ces couples linguistiquement mixtes. Porquier conceptualise l'exolinguisme et le définit comme « la communication entre individus, appartenant ou non à une même communauté linguistique, par des moyens autres qu'une langue première commune » (1984, p. 26). En utilisant l'anglais, qui est une L2 pour les deux membres, les couples que j'ai interviewés sont en situation exolingue : « ces couples interculturels ne partagent pas la langue de l'autre couramment, mais partagent une *lingua franca*, définie comme langue de contact "non officielle" entre individus qui ne partagent pas la même langue 1 et qui sont à l'origine géographiquement éloignés » (Hickel, 2011). C'est dans ce contexte qu'ils peuvent négocier et décider de la place de chaque langue dans leur vie en fonction de leurs besoins et envies en tant qu'individus et en tant que couple.

1. 1. 3. Présentation des couples interviewés

Pour ce mémoire, j'ai interviewé cinq couples avec qui j'ai mené des entretiens semi-directifs qui m'ont permis d'obtenir des données détaillées et pertinentes et de permettre aux individus d'avoir une plus grande liberté d'expression par rapport aux thèmes évoqués. La position compréhensive sous-tendue par cette approche est à mon sens indispensable quand on touche à l'intimité des individus comme c'est le cas ici. Il faut d'une part récolter les intentions subjectives des agents et d'autre part mettre en lumière les processus objectifs et cachés derrière ces discours (Weber, 1922).

Cette approche consiste à retrouver le sens subjectif, immédiat, que les acteurs donnent à leur vie. C'est se mettre à la place de l'acteur pour retrouver les raisons de ses actions et croyances. Toujours dans la lignée de la tendance compréhensive, j'ai donc appliqué le principe émique (Zeiter, 2018), défini comme le fait de « se placer dans la perspective des participants ». Ce travail de terrain touche à des questions très personnelles ; il s'agit donc de se comporter, même dans l'analyse, avec empathie, humanité et respect. Les discours récoltés permettent d'étudier des moments privés et intimes qu'il est important, en tant que chercheur.e, de ne pas juger.

J'ai donc tout d'abord rencontré Francine et Idriss, couple franco-tanzanien qui vit à Morogoro, sur les hauteurs des montagnes Uluguru. Francine est alsacienne et Idriss est maasaï. Il se sont rencontrés sur l'île de Zanzibar lors d'un chantier de solidarité auquel ils ont tous les deux contribué en tant que volontaires. Après de multiples aller-retours entre l'Europe et l'Afrique, Francine a décidé de rejoindre Idriss et de se marier avec lui dans son village maasaï natal. De cette union sont nés un petit garçon et une petite fille. J'ai eu la chance de pouvoir passer un week-end avec eux dans leur maison d'hôtes et d'être témoin du plurilinguisme de leur famille. Rester avec eux m'a permis, par une sorte d'observation ethnographique, de voir en direct la manière avec laquelle ils jonglent avec les langues. J'ai aussi pu, grâce à cette méthode, confronter leurs discours avec mes observations pour avoir un regard plus objectif sur leur usage des langues.

J'ai ensuite interviewé Véronique et Killian, couple franco-tanzanien gérant une agence de safari à Arusha au sein de laquelle Véronique s'occupe plutôt des tâches administratives alors que Killian endosse le rôle de guide pour ses clients. Il se sont rencontrés il y a trois ans au mariage du frère de Killian auquel Véronique a été conviée via l'une de leurs amies communes. Aujourd'hui, leur compagnie, en plein essor, amène Véronique à officiellement s'installer en Tanzanie dès septembre 2020. En attendant, elle continue donc d'alterner mois en France et mois près de la plaine du Serengeti.

Albane et Richmond, couple franco-tanzanien aussi, vivent à Dar es Salaam. Albane enseigne le français à l'Alliance française ; c'est ainsi que je l'ai rencontrée. Richmond et elle ont longtemps été amis avant de se mettre ensemble il y a un an. Ils forment un groupe de musique et jouent ensemble des chansons alternant anglais, français et swahili. C'est la deuxième fois qu'Albane vit une histoire d'amour avec un Tanzanien, elle a pu donc comparer ses expériences linguistiques au cours de notre interview.

Eliza et Emmanuel, eux, forment un couple tanzano-camerounais. Je les ai rencontrés par le biais d'Eliza qui était mon élève à l'Alliance française lors de la session 1. Elle était dans mon cours A1.1 pour des raisons qu'elle a pu expliciter pendant l'entretien. Ils ont une petite fille de huit mois née de leur amour qui lui aussi a d'abord commencé par une amitié. Emmanuel, venu pour la

première fois en Tanzanie pour des raisons professionnelles, a réussi à conquérir le cœur d'Eliza après quelques années et a décidé d'emménager à Dar es Salaam.

Enfin, j'ai pu interviewer Daniel et Neema, couple suisso-tanzanien. Daniel, anciennement professeur de FLE à l'Alliance française d'Arusha, a pris en main la coordination des cours en ligne pour toutes les alliances françaises tanzaniennes ; je l'ai donc d'abord rencontré via Zoom avant de le voir avec sa compagne autour d'un café. Il a profité de la pandémie pour quitter Arusha et s'installer durablement à Dar es Salaam auprès de Neema qu'il a rencontrée il y a un an sur la plage de Mwezi.

En plus des critères cités plus hauts relatifs à la mixité et à l'usage de l'anglais-L2 entre eux, il fallait que ces couples soient ensemble depuis assez de temps pour avoir déjà eu assez d'expériences émotionnelles et sensibles ensemble (il fallait au moins que ces couples se soient déjà déclaré leur amour) pour que leurs réponses ne soient pas qu'hypothétiques et qu'on puisse discuter de la résonance d'émotions intenses en L2. L'autre critère primordial était qu'en dépit de langues maternelles différentes (français et swahili ou français et maa), ils utilisent tous l'anglais comme langue de communication, parsemée ou pas de quelques mots ou phrases provenant de la langue d'un des partenaires. Enfin, ils sont tous basés en Tanzanie et même si les partenaires francophones reviennent de temps à autre dans leur pays d'origine, accompagnés ou non de leur tendre moitié, c'est sur le territoire tanzanien que le couple vit.

1. 2. Des Tanzaniens fiers de leur swahili

La Tanzanie, pays où les couples de cette étude ont choisi de s'installer, est un pays multilingue aux politiques linguistiques favorisant pourtant une seule langue : le swahili. Même l'anglais, langue de scolarisation, a une place minime face à la manière dont le swahili s'est imposé. Comment cette langue a-t-elle donc réussi à obtenir la suprématie qu'elle a aujourd'hui ?

1. 2. 1. Un pays multilingue...

Il convient, dans un premier temps, de s'intéresser au multilinguisme en Tanzanie, pays où cohabitent plusieurs langues qui « peuvent être regroupées en trois catégories : les langues indigènes, le kiswahili et l'anglais » (Mulinda, 2015, p. 118). Il y aurait donc, en plus du swahili, « entre 120 et 150 langues » (Gernez, 2017, p. 27) puisque chaque tribu possède sa propre langue. Par ailleurs :

> « […] les langues parlées en Tanzanie appartiennent aux quatre phylums linguistiques présents en Afrique, toutefois, la majorité appartient à la famille bantu (affiliée au phylum Niger-Congo), tandis qu'un nombre

relativement restreint se classe dans les familles nilotiques (appartenant au phylum nilo-saharien), couchitiques (rattachées au phylum afro-asiatique) et khoisan. » (Gernez, 2017, p. 30)

La richesse linguistique présente en Tanzanie est donc indubitable. Pourtant, ayant fait mon stage à l'Alliance française de Dar es Salaam, j'ai pu vite me rendre compte qu'une seule langue était réellement parlée : le swahili. Quasiment aucune des personnes que j'ai rencontrées ne parlait encore régulièrement sa langue tribale. Même au cours de mes entretiens, seul un partenaire tanzanien fait référence à sa langue indigène (le maa) ; les autres admettent ne jamais l'utiliser au profit du swahili. C'est le cas par exemple de Neema :

Exemple 1 :

2 N : e i speak swahili it's my mother tongue i also speak english which i learnt from school yeah that's it a bit of french which i'm learning now Daniel is teaching me some french yeah

3 D : how about sukuma

4 N : mh

5 D : no sukuma

6 N : e sukuma is my

7 S : tribal language

8 N : yeah tribal language but i know only a few words

9 S : ok yeah how come swahili became your mother tongue

10 N : it's the mother tongue for all Tanzanians i guess yeah it's the national language so yeah

Le swahili est la première langue de Neema et elle ne parle pratiquement pas sa langue tribale. Elle n'a même pas souhaité la placer dans le portrait de langue que je lui ai demandé d'établir, la considérant trop absente. Ayant grandi à Arusha, Neema n'a été exposée qu'au swahili en trente ans. La représentation qu'elle a des langues de son pays indiquent aussi qu'elle ne se doute même pas que dans certains villages très ruraux le swahili est peu développé. Les langues locales sont donc peu à peu mises de côté voire complètement écartées au fil des générations et dans les grandes villes. Gernez démontre ce phénomène en racontant l'un des colloques auquel il a pu assister et notamment l'intervention de : « G. Mapunda [qui] a montré comment la loi de 1995 (« Educational and Training Policy »), [...] passe totalement sous silence les quelques 150 langues qui composent le panorama linguistique tanzanien » (2017, p. 57). L'observation que j'ai pu faire en vivant moi-même en Tanzanie ne semble donc pas incongrue : les politiques nationales ne mettent plus en valeur les langues locales et le kiswahili est devenue la langue vernaculaire du pays, au point même d'éjecter les autres langues, surtout dans les grandes villes.

1. 2. 2. ... Où le swahili domine

Le swahili, langue bantoue, a été influencée par de nombreux siècles de « contact entre les habitants de la côte d'Afrique de l'Est et des commerçants arabes, perses, indiens, chinois, etc. » (Massamba, 2002, p. 24). Ses premières origines et l'histoire de son apparition restent encore controversées ; il s'agissait d'une langue utilisée pour le commerce sur les côtes est-africaines mais les modalités de sa diffusion font encore l'objet de débats que je n'évoquerai pas ici. Toutefois, il n'y a aucun doute sur le fait qu'à partir du XIXème siècle, elle a gagné l'intérieur du Tanganyika (la partie continentale de la Tanzanie avant l'indépendance) : « le développement et le prolongement vers l'intérieur des routes caravanières dès la fin du XVIIIe siècle, et surtout au XIXe siècle, représentent les principaux facteurs de diffusion du kiswahili sur le continent avant la colonisation » (Gernez, 2017, p. 38). Son rôle de *lingua franca* à cette époque doit cependant être nuancé, notamment car elle n'était pas la seule langue de commerce à cette époque-là : il fallait aussi compter le yao (Illife, 1984). Sa place était toutefois capitale car elle servait à communiquer avec les commerçants de la côte : elle est alors devenue un « instrument de prestige non négligeable pour les chefs » (Gernez, 2017, p. 40). Finalement, malgré l'incertitude qui plane sur les aires exactes où le swahili était présent, il est sûr qu'à l'arrivée des Allemands à la fin du XIXème, « le kiswahili faisait déjà office de *lingua franca* pour les échanges interethniques » (*idem*) et son statut n'a fait que de se renforcer avec le temps :

> « La Première Guerre mondiale joue à son tour un rôle de catalyseur dans l'essor du swahili, par les mélanges de populations qu'elle entraîne. Puis la diffusion de cette langue s'accentue avec l'administration britannique qui prend le relais de la défunte colonie allemande à la fin de la guerre. Celle-ci promulgue alors le swahili langue de l'éducation dans toutes les écoles qu'elle reconnaît et qu'elle finance [...] et crée l'inter territorial Committee en 1930. Ce dernier est chargé de la standardisation du swahili en alphabet latin et de sa diffusion. Si le pouvoir colonial développe l'enseignement du swahili sur l'ensemble du pays, il introduit également l'usage de l'anglais dans les écoles de formation des instituteurs, des employés et des chefs. Dès lors, la formation des élites se trouve associée, non pas au swahili, mais l'anglais. » (Gernez, 2015)

La prédominance du swahili en Tanzanie aujourd'hui s'explique surtout politiquement. En effet, « le kiswahili n'a jamais été une caractéristique des peuples qui sont devenus Tanzaniens ; il s'agissait (d'une de) leur langue(s) du fait d'une planification linguistique volontariste et d'une construction linguistique » (Blommaert, 1999, p. 122). Même si le swahili était donc déjà une *linga franca*, elle n'a été dotée de son caractère unificateur qu'à l'indépendance en 1961. Julius Nyerere, premier président, place à cette date le swahili au rang de langue nationale. Cette langue doit servir à ce moment-là à harmoniser le pays qui en 1964 est nouvellement devenu la Tanzanie après le regroupement du Tanganyika continental et de l'île de Zanzibar. Elle doit dépasser les différences tribales au profit d'une union nationale (Blommaert, 1995, p. 81). De nombreuses politiques

linguistiques sont alors mises en place pour diffuser l'idéologie swahilie : l'idée est de se servir de la langue pour transformer la société et créer une « Nouvelle culture » tanzanienne allant au-delà des spécificités ethniques (Harries, 1969). La langue est alors promue : « l'éducation et la swahilisation du pays deviennent une des priorités du Nouvel État » (Gernez, 2015, p. 126) et celui-ci va donc essayer d'implanter le swahili via l'école. Le problème de la récente colonisation par les Anglais se pose toutefois et constitue un obstacle à l'extension du swahili qui reste « confiné aux premières années de l'éducation primaire et aux institutions les plus locales, alors que l'anglais est utilisé dans les hautes sphères de la vie politique et sociale » (*idem*). Il s'agit alors de trouver comment faire cohabiter l'anglais et le swahili tout en donnant une place grandissante à la langue de la « Nouvelle culture ». S'en suivent plusieurs décisions politiques notables dont la chronologie est résumée par Gernez :

> « Seule la décision de faire du swahili la langue du parlement représentera une véritable avancée vers un rôle plus important (...). Ce n'est qu'en 1967, après la déclaration d'Arusha qui opère un durcissement des positions socialistes et un regain de tensions avec l'Angleterre, qu'un projet voit le jour pour mettre en place une éducation, du primaire à l'université, qui soit intégralement en swahili. Dans les faits, cette volonté politique n'aboutit qu'à l'adoption de la langue nationale comme vecteur d'instruction pour l'intégralité du primaire dès 1967. La même année, le second vice-président M. Rashid Mfaume Kawawa promeut le swahili comme langue officielle dans toutes les institutions publiques et semi-publiques (...). Pourtant, dès 1974 en raison de l'apaisement avec l'Angleterre, Nyerere déclare que rejeter l'anglais serait une erreur et que l'objectif de sa politique linguistique consiste à établir un bilinguisme en swahili et en anglais. » (*idem*)

Ces divers choix politiques successifs ont donc concouru à l'établissement de la situation linguistique actuelle en Tanzanie où la hiérarchie entre les langues reste similaire à ce qu'elle était dans les années soixante : l'anglais demeure la langue des élites, le swahili est la langue courante et les langues locales, si elles ne sont pas « mourantes ou fatalement appelées à disparaître » (Gernez, 2015, p. 127), sont sommées de rester dans la sphère intime et familiale. Le système éducatif, tel qu'il est encore conçu de nos jours, participe au maintien de cette catégorisation des langues et de cette idéologie swahilie. Gernez démontre toutefois que « cette idéologie linguistique [...] ne correspond pas à la réalité des usages dans les villages observés de la région d'Iringa » (2015). Il y aurait donc une différence entre les usages langagiers dans les milieux ruraux et urbains et cela peut s'expliquer par les « importantes inégalités régionales en matière d'infrastructures scolaires et de taux de scolarisation » (Bonini, 2011).

Les Tanzaniens que j'ai interviewés, bien que tous originaires de villages en-dehors de Dar es Salaam, ont pour la plupart grandi et vécu en ville et disent ne jamais utiliser autre chose que le swahili ou l'anglais. Il est d'ailleurs très commun, à Dar es Salaam par exemple, de rencontrer des personnes qui parlent uniquement swahili et dont les visages s'illuminent en voyant des touristes et des expatriés connaître quelques mots de la langue dont ils sont fiers, comme en témoigne Albane :

Exemple 2 :

72 A : e because my plan was to live here and then i know if you don't speak swahili here if you speak only english it's bad and i see the first time i know how to greet people my e life was changing here

73 S : mm

74 A : cause people they were behaving totally different than before when i don't speak at all

Parler swahili avec les locaux modifie réellement leurs réactions et ouvre la voie à de nouvelles interactions. L'homme maasaï que j'ai questionné est le seul à encore mobiliser sa langue tribale, toujours employée par un grand nombre de locuteurs (Ehret, 1980). La survie de la langue maa tient peut-être des caractéristiques de la tribu maasaï : semi-nomade, majoritairement rurale et résistant à certaines injonctions des gouvernements tanzaniens et kenyans, elle a pu conserver une forme d'autonomie, même sur un plan linguistique (Meitamei et Olol-Dapash, 2001).

1.3. Des francophones attachés à la langue française

Dans un pays multilingue où le swahili prend une place prépondérante, il est difficile pour les partenaires francophones de trouver des traces du français dans leur nouveau pays d'accueil. En effet, la Tanzanie a été été colonisée par les Allemands et les Anglais mais pas par des pays francophones : quelle est donc la place du français en Tanzanie et comment cela affecte-t-il les partenaires francophones des couples étudiés ?

1. 3. 1. La place du français en Tanzanie

Le français en Tanzanie n'a pas eu de rôle particulier et « est officiellement introduit dans le système éducatif de la Tanzanie en tant que langue étrangère [en] 1966 à partir du premier cycle de l'école secondaire » (Mulinda, 2013, p. 64) pour établir une communication et améliorer les « échanges de toutes sortes : sociaux, politiques, économiques, culturels et professionnels » (*idem*) avec les pays alentours. En effet, la Tanzanie, colonisée par des nations germaniques, partage toutefois des frontières des pays francophones : le Burundi, le Rwanda et la République Démocratique du Congo. L'importance stratégique de la langue incite donc le gouvernement à mettre en place des efforts dès les années soixante pour que la langue française s'insère dans le paysage linguistique du pays :

> « Le français est donc enseigné dans des écoles secondaires publiques sélectionnées et dans quelques écoles privées comme matière obligatoire au cours des deux premières années du premier cycle secondaire. Elle devient, par la suite, une matière à option comprenant deux leçons de 40 minutes chacune par semaine. Cette langue est également enseignée au niveau tertiaire et dans la plupart des écoles primaires privées. » (*idem*)

L'expansion du tourisme participe aussi à la diffusion de la langue française en Tanzanie. En

effet, le nombre de visiteurs a doublé entre 2004 et 2013. Le secteur représente aujourd'hui plus d'un dixième de l'emploi total et environ un quart du PIB (Chiwanga, 2016). Killian, par exemple, s'est tout d'abord mis à apprendre le français pour pouvoir être compris en tant que guide touristique par les clients francophones de l'agence de safari qu'il a créée avec sa compagne. Comme l'explique Véronique :

Exemple 3 :

7 V : we will mix language ok i speak french a little bit (rires) e pour être très précis en fait Killian a besoin de je parle lentement comme ça il peut comprendre il a besoin de français lui même pour son- pour son travail comme il est guide de safari précisément principalement on va dire non exclusivement avec des personnes francophones actuellement donc du coup il a besoin du français pour son travail donc pour ça il progresse beaucoup plus vite que moi en swahili

La Tanzanie accueillant beaucoup de touristes européens, et de plus en plus de francophones, le français du tourisme commence donc à se développer. En plus des efforts faits par les guides eux-mêmes pour apprendre la langue de leurs clients, quelques institutions participent à l'extension du FOS-tourisme : l'association franco-zanzibarite propose par exemple des cours spécialisés pour les guides locaux à Zanzibar et la plupart des établissements d'enseignement supérieur disposent de programmes de formation conçus pour cet usage spécifique de la langue.

Cependant, malgré les quelques politiques linguistiques mises en place, l'apprentissage du français - qui est pourtant la deuxième langue étrangère apprise dans le pays après l'anglais - se heurte à de nombreux obstacles (Mulinda, 2015, p. 121) qui peuvent être répartis en deux catégories. Tout d'abord, il y a un problème relatif à la qualité et à la continuité de l'apprentissage de la langue : le temps accordé aux cours de français est insuffisant d'une part et « les mauvaises conditions de formation des enseignants ont produit des enseignants qui ne maîtrisent pas le français, et donc qui ne peuvent pas enseigner correctement la langue » (*idem*) d'autre part. En dépit de la volonté du gouvernement tanzanien de mettre en valeur le français, la réalité est bien différente et reflète les lacunes des politiques linguistiques mises en place. Une autre preuve de l'absence d'efforts majeurs de la part du gouvernement concernant le français est révélée par le fait que l'étude de la langue, censée être obligatoire pendant deux ans, est rendue optionnelle par certains directeurs d'écoles secondaires. Cette « pratique normale [...] a conduit à l'absence totale d'étudiants suivant le français dans certains lycées, laissant peu de possibilités d'effectifs en français à l'université » (*idem*). Le manque de contrôle et l'indifférence des administrations vis-à-vis de la question amène donc à un faible nombre de locuteurs français en Tanzanie.

La deuxième limite à l'enseignement du français en Tanzanie, liée à la première, relève du manque de motivation de la part des étudiants. La qualité médiocre de la formation, « couplée aux mauvaises attitudes envers la langue et la faible puissance instrumentale associée à la langue par les

Tanzaniens » (*idem*) sont les facteurs principaux d'abandon des cours par les jeunes. Ses statuts formels et informels (Dabène, 1994) ne sont donc pas favorables à sa propagation. D'un côté, très peu d'importance est officiellement accordée à la langue et de l'autre, les représentations qui lui sont liées sont négatives dans le sens où il est difficile pour les Tanzaniens de voir l'utilité de la langue. Sans compter les chansons congolaises et celles d'Aya Nakamura ou de Maître Gims, le français en Tanzanie est quasiment inexistant (Delabie, 2019) : le fait que les « parents découragent [leurs enfants] d'apprendre une langue qui ne leur garantit pas un débouché brillant » (Mulinda, 2015, p. 121) illustre parfaitement ce phénomène. Même si beaucoup trouvent la langue séduisante et aiment sa prononciation (c'est le cas de tous les Tanzaniens que j'ai interviewés), l'aspect pratique de la langue n'est pas manifeste à leurs yeux. Les effectifs d'étudiants apprenant le français à l'Université de Dar es Salaam, présentés dans le tableau ci-dessous, corroborent l'idée selon laquelle la langue est menacée et potentiellement en voie de disparition.

Année académique	Étudiants au 1er semestre	Étudiants second semestre
2005-2006	92	79
2006-2007	108	117
2007-2008	103	101
2008-2009	87	87
2009-2010	63	61
2010-2011	58	57
2011-2012	56	53
2012-2013	44	44
2013-2014	28	29

Effectifs au cours de français à l'Université de Dar es Salaam, source (Mulinda, 2015, p. 123)

Les effectifs ont quasiment été divisés par quatre en moins de huit ans, démontrant le faible intérêt que les Tanzaniens portent au français. La France, de son côté, tente alors de s'implanter davantage et de répandre la francophonie en Tanzanie. Certains accords ont été signés, même avec le Kenya et l'Ouganda, pour favoriser la francophonie dans le trio Kenya-Tanzanie-Ouganda où elle est peu présente (Delabie, 2019). Des programmes pour étudier en France sont par exemple proposés par Campus France et certains étudiants tanzaniens peuvent en profiter. L'inauguration de l'Alliance française de Dar es Salaam en 2000 illustre la volonté française de propager la langue de Molière dans le pays.

La situation de cette alliance où j'ai effectué mon stage dévoile cependant elle aussi la

difficulté de véhiculer le français en Tanzanie. Les cours, non seulement plutôt chers pour la classe moyenne de la population, attirent mais ne captivent que très peu de personnes qui sont prêtes à s'investir dans ces cours jusqu'au niveau B2. Les adultes sont majoritairement tanzaniens mais ne suivent pas un parcours de manière continue : la plupart vont aux cours de niveau débutant (A1-A2) pendant quelques sessions mais très peu poursuivent dans les niveaux intermédiaires et avancés. Alors que quatre classes de niveau A1.1 ont été ouvertes lors de la session 1 (de janvier à mars), il n'y a eu qu'une seule classe de niveau B1 composée de quatre personnes et aucune de niveau B2. L'atelier de conversation de niveau B1-B2 que je prenais en charge n'a par ailleurs compté aucun.e Tanzanien.ne à la première session, seulement des expatriés américains ou européens. En ce qui concerne les enfants, bien que la demande soit forte, elle l'est surtout de la part d'expatriés asiatiques et de quelques familles tanzaniennes de classe supérieure.

Les Tanzanien.ne.s adultes présents aux cours choisissent par ailleurs d'apprendre le français pour différentes raisons. Près de la moitié se mettent à suivre des cours pour des raisons professionnelles (Delabie, 2019). Certains sont aussi séduits par les représentations stéréotypées qui circulent sur la France et, par amour superficiel de la langue, commencent à l'apprendre mais se démotivent très rapidement. Les autres le font soit pour étendre leurs compétences, soit pour des raisons familiales - mais ce cas est relativement rare. J'ai toutefois eu la chance de rencontrer Eliza là-bas : élève de mon groupe A1.1, elle a commencé à apprendre la langue pour pouvoir communiquer avec son mari camerounais. Aucun des autres partenaires swahiliphones ne s'est sérieusement mis à l'apprentissage de la langue et la plupart justifient cette absence de motivation en évoquant son inutilité en Tanzanie, comme c'est le cas de Richmond d'après Albane :

Exemple 4 :

79 A : now with Richmond i think it's important that he learn my language and but he want he will to speak but it's difficult for him because he's living in a place where nobody speak french

Si l'immersion dans une langue accentue vivement le besoin de l'apprendre, le fait qu'aucun des partenaires tanzaniens ne ne soit sérieusement mis à apprendre le français est un signe fort de l'absence de cette langue sur le territoire tanzanien.

1. 3. 2. Une idéologie francophone monolingue

Ces couples, évoluant dans un contexte multilingue où les langues sont inégalement réparties, sont donc constitués de Tanzanien.ne.s pour qui le français n'est pas une langue facilement abordable et de francophones pour qui le swahili, avant de venir en Tanzanie, n'était pas connu. Deux facteurs peuvent justifier ce phénomène : tout d'abord, comme évoqué précédemment, la colonisation du pays par les germaniques et non par la France ou la Belgique explique le manque

d'attaches entre la francophonie et la Tanzanie. Ensuite, la forte idéologie monolingue voire unilingue associée à la langue française ne laisse de toute façon que peu de place aux autres langues, notamment si elles sont éloignées comme le swahili. Cette idéologie, bien qu'étant aujourd'hui appelée à être nuancée, est exposée dans la loi Hortefeux du 20 novembre 2007 qui stipule que « le français, langue de la République, est associée dans notre culture aux valeurs fondatrices de celle-ci, parmi lesquelles la liberté et l'égalité ». La langue dispose donc d'une force unificatrice puissante dont la France est fière depuis la Révolution française ; les réflexions sur le plurilinguisme sont par exemple assez récentes (Boyer, 2001). Cette « domination linguistique » (*idem*) et ce « fétichisme de la langue » (Bourdieu et Boltanski, 1975) se manifeste, d'après Boyer, par trois aspects : « une représentation hiérarchique des langues historiques, selon laquelle seules certaines langues (le français en tout premier lieu) seraient dotées d'un "génie" », « une représentation politico-administrative de la langue, qui, pour ce qui concerne le français, confond langue "nationale" et langue "officielle", ne tolère qu'un autre statut » et « une représentation élitiste (fantasmée) de la langue : LE français, qui considère que l'état de perfection (et de beauté) qu'aurait atteint cette même langue ne cesserait de se dégrader » (2001). Ces trois représentations ont finalement contribué à maintenir et à renforcer l'idéologie mono/unilingue française et la mise à l'écart pendant longtemps d'autres langues.

Il est possible de voir que cette idéologie s'est d'une certaine manière répandue dans les pays anciennement colonisés par la France. Le partenaire camerounais que j'ai pu interviewer utilise par exemple le français avec sa famille et souhaite ardemment que sa femme apprenne cette langue. Il n'a d'ailleurs quasiment jamais mentionné sa langue régionale pendant l'entretien.Venant Eloundou Eloundou, Frey et Ngamountsika indiquent que « le constat de la tendance glottophagique du français en contexte camerounais est net » (2016, p. 152) : dans cette ancienne colonie française, il apparaît que les langues locales et régionales ont été « phagocytées » par l'idéologie francophone d'une langue unique qui couvre plusieurs fonctions : « langue nationale, langue véhiculaire, langue vernaculaire et langue maternelle » (*idem*). Le « monolinguisme de l'Autre », comme l'appelle Derrida (1996) s'est donc imposé dans une partie du Cameroun et le discours d'Emmanuel en est témoin :

Exemple 5 :

46 S : i was gonna ask they don't speak any dialect or something

47 Em : e we have a dialect but we speak in my family we speak french

48 S : ok and that's your first language it's your e mother tongue

49 Em: yes you know . yes swahili ok our local language it's not exactly like swahili because here swahili is everywhere it's the national language but for us we have local language but it's- it's e

50 El: it's like tribal

51 Em : yes it's like breton in France corsica e i don't know

52 S : oui oui les patois e yeah

53 Em : yes that you can live without

54 S : yes sure

55 Em : so at home- at home- at home we speak french e my siblings with my parents which are in another generation we speak french so if she speaks french if they hear her speaking french they'll be like oh that's good she's making an effort it's e a feeling of belonging it's like ok she's part of us you know all those things so yes so same way for me and kiswahili it's like oh good it's really good

La maigre place qu'il accorde à sa langue locale dans son répertoire langagier est un signe de l'espace que prend le français. Emmanuel met par ailleurs très en avant la reconnaissance et le bonheur qu'éprouverait sa famille si Eliza parlait français. En apprenant la langue, sa femme serait totalement intégrée à la famille ; c'est la condition nécessaire à remplir pour qu'elle soit considérée comme membre à part entière, comme l'une des leurs. Cette idéologie n'est d'ailleurs pas sans rappeler la définition même du FLI quand celui-ci était en vigueur (de 2011 à 2018) : « la connaissance et l'usage de la langue [...] constituent le premier facteur de l'intégration car ils permettent une vie sociale normale ». Sans langue française, pas d'acceptation dans la famille et peu de possibilités d'interactions avec l'environnement.

Il faut tout de même poser des limites : en m'entretenant avec quelqu'un issu d'un autre milieu géographique ou social, je n'aurais peut-être pas ressenti de manière aussi prégnante l'idéologie francophone véhiculée dans ce pays. Il est aussi nécessaire de nuancer cela en précisant bien que le Cameroun est un pays multilingue : je me suis entretenue avec quelqu'un pour qui le français est la langue maternelle mais ce n'est pas le cas de tous les Camerounais. Je tente donc ici d'expliquer seulement le cas particulier auquel j'ai eu affaire mais ne m'intéressant pas particulièrement au cas camerounais dans ce mémoire, je ne ferai pas de généralisation de son cas.

Chapitre 2 - L'utilisation d'une langue tierce dans l'intimité : l'anglais

Cette étude m'amène donc à examiner des couples composés de Tanzaniens qui ont, pour la plupart, toujours majoritairement employé le swahili et de francophones qui ont évolué dans des contextes entièrement francophones. Face à ces deux langues fortes dans leurs contextes de développement et d'utilisation respectifs, ces couples choisissent pourtant de communiquer dans une tierce langue : l'anglais. Quels sont les problèmes posés par l'usage d'une langue qui n'est la langue maternelle et véhiculaire d'aucun des partenaires du couple ?

2. 1. Des émotions intimes en langue étrangère

Il semble de prime abord difficile de concevoir que l'on puisse s'épancher émotionnellement dans une langue qui n'est pas une L1. Anooshian et Hertel illustrent cette idée avec l'exemple d'une femme hispanophone qui leur confesse que prier en anglais *« never felt right »*[4] (1994, p. 503). Comment les couples ici interrogés ressentent-ils alors leurs propres actes passionnels et intimes en anglais ?

2. 1. 1. L'anglais, une langue seconde ou une langue étrangère ?

Tout d'abord, il s'agit de se demander quel est le statut de l'anglais pour les membres de ces couples. Cette langue a-t-elle été indispensable dans d'autres domaines de leur vie ou bien est-elle réellement étrangère dans le sens où elle a été longtemps éloignée de leur quotidien et étudiée surtout dans l'univers scolaire ?

2. 1. 1. 1. Du côté des Tanzaniens

L'utilisation de l'anglais par ces couples plurilingues semble poser un premier problème relatif à l'aisance de chacun dans cette langue qui n'est première pour aucun des membres des couples. En effet, malgré son statut de langue seconde en Tanzanie, Idriss et Richmond admettent avoir surtout appris l'anglais par et pour leur relation amoureuse avec leur compagne française. Avant la mise en couple, ils expliquent qu'ils n'avaient pas les bases de cette langue et que même après s'être améliorés, certaines lacunes subsistent :

4 « ne semble pas juste/vrai/authentique » (ma traduction)

Exemple 6 :

203 R : like before e when- when we meet with Albane i was ah . because it was like my friend and then she come to my place and then ah

204 A : (rires)

205 R : i was like what i will do

206 S : (rires)

207 A : for what for what ah to speak

208 R : yes cause my english was bad so you know

209 A : yeah i remember

210 R : it's like you talk point like chord guitar it's like that (rires) but after i start to improve and then i feel ok ok ok but now i don't i'm not comfortable when i meet some people they talk too much english

Exemple 7 :

32 F : (xx) and that's for yeah because even then we met and after two weeks we separate as i went back to france so the only mean we had was written or sometimes skype but it was mainly messages and that was harder problems well (rires) as he didn't speak very good english but written english was even worse and still nowadays it's like still he never learnt he learnt english just by like talking

33 I : it's just i know how to speaki but not to write cause to write is something else . so (xx)

34 F : yeah he never learnt how to write english

35 I : yes because e i never been to school to learn just speak myself

36 F : and even now when sometimes he writes in english like he did at the time is . i would read out loud what he's writing because i couldn't figure out just by reading but then i was saying like ok that's what it means so yeah mm

Grâce au témoignage de Richmond qui explique avoir dû parler de manière quasi robotique avec Albane au départ et à celui d'Idriss qui rencontre toujours des difficultés à l'écrit malgré un anglais qui s'améliore à l'oral, il est possible d'avoir un aperçu de la place compliquée qu'occupe l'anglais en Tanzanie. Les interviews elles-mêmes reflètent les niveaux des locuteurs : l'ajout d'un -i final propre au swahili en fin de verbe, (« speaki ») ou les rares conjugaisons au passé démontrent la pénible utilisation de la langue par les locuteurs swahiliphones. Francine dit même devoir modifier son anglais à elle pour être comprise par Idriss :

Exemple 8 :

12 F : for myself (xx) my english i lost a lot of my english cause it was very good and then i had to adapt like if i was to conjugate verbs he wouldn't understand for example if i say i ate an apple he would understand that i hate the apple (rires) not like past time but yeah because of that i would adapt a lot and change my verbs like to using only present and make all my sentences much simpler . for him to understand which after all i just thought is not the good thing to do because he'll never improve but it's much better . even you notice that it's better

13 I : yes because

14 F : when you listen to yourself

15 I : yes e from long time ago until now i see the difference now little i speak difference but it was e when

Francine she speak english i don't understand so sometime she try to speak how i understand

16 F : fake english

17 I : and i understand well

L'expression « *fake english* » que Francine mobilise est intéressante car elle démontre sa capacité à adapter sa L2 et de coopérer avec son mari pour qu'ils puissent se comprendre. Pour dépasser les difficultés que peut causer l'usage de l'anglais entre eux, elle modifie son parler et l'ajuste à sa manière à lui de communiquer. L'exemple de « a*te / hate* » est une preuve qu'Idriss est encore en pleine acquisition de l'anglais et qu'il n'a pas encore complètement assimilé les formes irrégulières au passé par exemple. À Dar es Salaam, il suffit de prendre le taxi pour se rendre compte que l'anglais n'est pas une langue évidente pour tout le monde malgré son statut de langue officielle et de langue d'enseignement en Tanzanie. Comment expliquer cette rupture entre la place théorique de l'anglais dans ce pays et la pratique de la langue par les habitants ?

Plusieurs raisons peuvent être énumérées : tout d'abord, « son rôle quasi-inexistant au sein de la communauté tanzanienne car il est utilisé par une minorité de la population » (Mulinda, 2015, p. 118) : l'anglais n'est utilisé que par « 5% de la population tanzanienne » (*idem*) et mon expérience à Dar es Salaam m'a démontré que même si beaucoup de Tanzaniens connaissent les bases de la langue, un grand nombre n'est pas capable de la manier avec aisance. Même s'il s'agit de la langue d'enseignement dans l'éducation secondaire et supérieure, elle n'est pas « complètement maîtrisé[e] par les élèves comme par les enseignants eux-mêmes » (Gernez, 2017, p. 21). L'incomplète formation des professeurs et le manque de moyens attribués aux écoles contribuent au fait qu'une majorité de Tanzaniens n'a qu'un niveau basique en anglais, même si le pays est classé dans la catégorie des pays anglophones. Par ailleurs, bien que ce soit la langue de l'école, elle est exclusivement réservée à ce cadre pendant la scolarité des enfants. Aussitôt que ceux-ci retournent chez eux ou se retrouvent avec d'autres Tanzaniens, le swahili ou les langues locales réapparaissent. Les seuls autres contextes où l'anglais prend le dessus sont « [les] situations formelles ou [les] situations où des étrangers sont impliqués » (Mulinda, 2015, p. 118). La langue anglaise reste donc très détachée du quotidien des Tanzaniens s'ils ne vivent pas dans un quartier où se sont installés des expatriés ou dans un lieu attractif pour les touristes. De même, les habitants de classe populaire ont peu de chance d'être des locuteurs à l'aise en anglais. En effet, l'anglais est lié au succès : la langue est « associée à un certain niveau d'éducation et à un certain statut social et avantages économiques » (Ben Kassim, 1991, p. 80). Perçue comme une langue réservée aux élites, sa maîtrise est un moyen de séparer les classes populaires des classes élevées et de conserver un critère de prestige, comme le prouvent les propos d'un professeur d'université qui était défavorable à l'idée de promouvoir le swahili comme unique langue d'enseignement : « *If your*

child does not know English, she will be employed as a bar maid in Ubungo or Manzese. If mine speaks English she will get employed at the Sheraton »[5] (Qorro, 2005, p. 107). Toutes ces raisons amènent à penser que l'anglais, malgré ses statuts officiels, semble être davantage une langue étrangère qu'une langue seconde en Tanzanie (Vuzo, 2005).

2. 1. 1. 2. Du côté des francophones

Pour les partenaires francophones, la situation n'est pas très différente, comme en témoignent Albane et Véronique :

Exemple 9 :

31 A : yes . and ee me i- i when we meet i wasn't speaking english that much but then i start to take e classes and my aim to be here was also to practice my english

Exemple 10 :

39 V : yes we have because- because of my poor english sometimes (rires)

Véronique et Albane n'ont pas le même âge et n'ont pas vécu l'enseignement de l'anglais de la même manière. Pourtant, aucune d'elles, au moment où elles ont rencontré leur partenaire respectif, n'était à l'aise dans la langue de Shakespeare. Encore aujourd'hui, Véronique évoque son « *poor english* », expression reflétant ses difficultés toujours vives vis-à-vis de la langue, de sa prononciation comme de son vocabulaire. L'enseignement de l'anglais en France, comme en Tanzanie, semble en quelque sorte pêcher. La formation des enseignants est là encore l'un des facteurs mis en cause : « un problème de formation (à la phonétique, entre autres) et du recrutement des enseignants (non évaluation des compétences en phonologie au CAPES) ne peut qu'avoir un impact sur l'enseignement de la matière dans le secondaire » (Capliez, 2015, p. 121). La mauvaise évaluation des enseignants affectent la transmission de la langue et notamment des compétences orales qui sont les premières à être touchées par ces lacunes. Or, ce sont celles qui sont mises en œuvre quotidiennement au cœur des couples plurilingues interrogés. Il faut ajouter à ce manque de formation le fait que l'enseignement de l'anglais en primaire est effectué par des instituteurs « qui ne sont pas pour la plupart spécialistes de l'anglais » (Voise, 2010). Le faible nombre d'heures accordées aux langues étrangères - 4 % de l'enseignement total en primaire par exemple (Forlot, 2010) - ne permet pas à tous les élèves de travailler l'anglais et de s'améliorer de manière manifeste. En France aussi, il semblerait donc que l'anglais soit pour l'instant toujours davantage une langue étrangère qu'une langue seconde, contrairement aux aspirations gouvernementales à ce sujet.

5 « Si ta fille ne parle pas anglais elle sera embauchée comme serveuse de bar à Ubungo ou à Manzese. Si la mienne parle anglais elle sera embauchée chez Sheraton » (traduction de Mulinda, 2015: 119).

2. 1. 2. Les couples « *ELF* (*English as Lingua Franca*[6]) » : des couples qui se construisent avec une langue qui n'appartient à personne

L'anglais endosse, dans ces couples, le rôle de langue de communication malgré son statut de langue étrangère pour les deux partenaires. Pietikäinen propose de conceptualiser ce type de relation amoureuse interculturelle et plurilingue : ce sont des couples « *ELF (English as Lingua Franca*[7] » (2014). Quelles sont les caractéristiques de ce type de relation ?

2. 1. 2. 1. Une langue neutre pour les deux partenaires

Ce qui constitue la spécificité des couples ALF par rapport aux couples plurilingues classiques, c'est précisément que l'anglais constitue une langue étrangère pour les deux partenaires bien qu'elle soit utilisée pour la communication : « *[The] interactions between members of two or more different linguacultures in English, for none of whom English is the mother tongue*[8] » (House, 1999, p. 74). L'anglais n'est qu'une langue de contact (Mauranen, 2005) que les partenaires ont choisi de mobiliser dans leur intimité car c'était la seule langue que les deux partenaires avaient en commun au moment de leur rencontre, même s'il ne s'agissait que de rudiments (Pietikäinen, 2017, p. 8). La place de l'anglais comme *lingua franca* au cœur de la mondialisation contribue aussi au fait que ces couples choisissent naturellement cette langue pour communiquer (Gundacker, 2010, p. 5). Le choix de l'anglais relève donc davantage d'une nécessité plutôt que d'une négociation et d'un choix réfléchi (Pietikäinen, 2017, p. 8). D'ailleurs, Gundacker souligne que ces couples ne souhaitent majoritairement pas conserver cette langue en ce qui concerne leurs (futurs) enfants : pour ce qui est de la famille, la plupart souhaitent que leurs langues maternelles soient de retour dans les interactions quotidiennes (2010, p. 22). C'est le cas de Francine qui par exemple parle exclusivement français à ses enfants ou de Daniel qui pense que seuls les enfants pourraient modifier la langue de son couple:

Exemple 11 :

169 D : you mean in the future ah it's a good question e it depends- depends if we have children it will be the only reason that would make it switch to a language or the other so that the kids they can understand

D'après Daniel, même si Neema parle français couramment ou si lui apprend le swahili pour être à l'aise dans cette langue, leur couple conserverait l'anglais. Seule la perspective d'une famille réactiverait la question des langues et pourrait déclencher l'usage quotidien et non-exceptionnel du

6 ALF : Anglais comme Lingua Franca (ma traduction)
7 Anglais comme *lingua franca* (ma traduction)
8 « Les interactions en anglais entre les membres de deux différentes linguacultures ou plus, pour qui l'anglais n'est pas la langue maternelle » (ma traduction)

français ou du swahili. Ce phénomène peut être compris par le prisme des questions identitaires. Les parents veulent transmettre leur identité culturelle et linguistique à leurs enfants et cela se fait par le biais de l'acquisition de la langue. Or, l'anglais pour les couples ALF est identitairement neutre (Meierkord, 2002) dans le sens où ce n'est qu'un outil de communication : aucun des partenaires ne s'identifie à la culture anglo-saxonne :

> « Because ELF is not a national language, but a mere tool bereft of collective cultural capital, it is a language usable neither for identity marking, nor for positive ('integrative') disposition toward an L2 group, nor for a desire to become similar to valued members of this L2 group – simply because there is no definable group of ELF speakers.[9] » (House, 2003, p. 560)

L'usage de l'anglais, chez les couples interviewés, n'est pas une adhésion aux pratiques culturelles ou au système de valeurs d'une communauté anglophone. Ces individus ont été élevés en France, en Tanzanie, en Suisse ou au Cameroun avec des particularités culturelles qui leur sont propres et que l'usage de l'anglais dans leur couple ne modifie pas dans le sens d'une acculturation à un système de valeurs anglo-saxon. Richmond et Albane illustrent cette idée en établissant leur portrait de langues : tous les deux expliquent que l'anglais leur donne mal à la tête et Richmond ajoute :

> **Exemple 12 :**
>
> 441 R : [...] i don't like english because many people speak english and the people who speak english feel they are better than anyone else

La représentation que Richmond a des anglophones est négative : il les trouve hautains. Ce qui ressort aussi de ses propos est que même si lui-même utilise la langue avec Albane, il ne se reconnaît pas comme un des locuteurs anglais qu'il évoque et ne s'identifie pas avec ce groupe communautaire. Son discours marque clairement sa non-adhésion à ce qu'il considère faire partie du système de valeurs anglo-saxon. Pour lui, l'usage de l'anglais ne modifie pas sa manière d'être : il reste Tanzanien et le swahili est la langue avec laquelle il s'identifie.

2. 1. 2. 2. L'anglais : un outil pour le couple, un obstacle pour la vie sociale

Tous les participants à mon étude ont grandi dans des familles où l'anglais était absent : leur socialisation primaire s'est donc effectuée dans leur langue première et en alignement avec le système de valeurs de la communauté culturelle dans laquelle ils sont nés et dans laquelle leur famille s'inscrit. Échanger avec la famille de l'autre est d'ailleurs ce qui constitue l'obstacle majeur

9 « Étant donné que l'ALF n'est pas une langue nationale mais simplement un outil dépourvu de tout capital culturel collectif, il s'agit d'une langue que l'on ne peut utiliser pour témoigner de son identité, ni pour alimenter une disposition favorable (visant à "l'intégration" au groupe), pas plus que pour servir son aspiration à ressembler aux membres estimés de ce même groupe de L2, et ce, tout simplement parce qu'il n'existe pas de groupe définissable ayant pour langue l'ALF. » (traduction de Lise Chenal)

que tous les interviewés évoquent. En tant que couple ALF, l'utilisation de l'anglais n'est pas un problème quand il s'agit de communiquer à deux et dans la sphère du couple mais elle le devient très rapidement quand il faut rencontrer la famille de l'autre ou passer du temps avec ces individus qui ne parlent que français, swahili ou une langue locale tanzanienne. Eliza raconte par exemple une anecdote de son inconfort avec la famille exclusivement francophone d'Emmanuel :

Exemple 13 :

103 El : e ok i was interested in french long long time even when i was in school and i- i did at alliance française but i never finished and then when i got married to him . ok the time when i met the family it was very bad

104 S : mm

105 El : like (rires) yeah you feel so out of place that e i was bad i couldn't communicate with the parents and all that so he has to be there before they could you know we could communicate so it was kinda e it was a bit uncomfortable so i was like e ok i guess it's time to go back at the alliance just at least to speak with his family without him being there . yeah so for me that was the motivation and my brother-in-law he told me next time he sees me he wants to speak french with me so that's the assignment i have (rires) yeah

Neema et Daniel font le même constat :

Exemple 14 :

32 N : e for example e i'll give an example last year i remember i went to Switzerland and i met his family but we couldn't communicate because i don't speak french and they don't speak english or swahili so i- i enjoyed meeting them but we had very few conversation so i think it's important especially because of the environment we live in . my mom doesn't speak english so when he meets my mom he won't there won't be much to say to each other for us it's ok because we have a common language

33 D : yeah the problem at that time was that you feel- you- you everybody talks around the table it's ok for the first two minutes maybe to- to speak english but after she- she was left out

34 N : yeah most of the time i was left out

35 D : so me i could feel that and it felt uncomfortable

36 N : mm

37 D : and same e

38 N : same applies to me

39 D : same the other way he

40 N : he has met my family my friends sometimes we speak swahili he doesn't understand he feels left out so we felt the need of learning each other's languages

L'adoption de l'anglais par le couple pose majoritairement problème quand il s'agit de rendre visite à la famille ou aux amis de l'autre où, comme exposé avant, l'anglais n'est pas présent. Ne pas parler la langue de l'autre représente alors un obstacle qui gêne l'alloglotte qui ne peut pas se lier aux proches de son partenaire mais qui met aussi dans l'embarras l'autre partenaire qui doit tout d'abord prendre le temps de traduire, comme l'explique Emmanuel avec humour :

Exemple 15 :

125 Em : like ok she wants the pepper and ok she has to pass by me to be ok can i get the pepper

126 El : (rires)

127 Em : and when she needs mayonnaise ok can you tell him that i need the mayonnaise . we used to laugh at it it's like bureaucracy (rires)

D'une part, la traduction demande beaucoup d'efforts pour le partenaire qui accueille l'autre dans sa famille. D'autre part, par compassion, celui/celle qui voit sa moitié être perdue ne se sent pas à l'aise de voir son/sa partenaire être exclu.e ou s'ennuyer : *« the couples' linguistic choices were only considered challenging – and challenged by outsiders – in the junctions of social circles, for example in social gatherings »*[10] (Pietikäinen, 2017, p. 161). En effet, ce sont les personnes en-dehors du couple qui mettent en tension l'utilisation de l'anglais, comme le prouve Eliza avec le devoir que lui a confié son beau-frère. L'insécurité linguistique, absente à deux, se développe quand soudainement les amis ou les proches se mettent à parler la langue maternelle de l'autre membre du couple. Le fait est que être en couple ce n'est pas qu'être avec la personne aimée, comme le souligne Emmanuel :

Exemple 16 :

329 Em : on my side my pledge my wish i would say because e ok as we said since the beginning we don't have a problem of communication so things are perfect we have made this relationship up to now in english but some there is something that e on my side i wish we could have that would make our relationship perfect . e as i've . for us african a part of our customs e marriage is not only a matter of two people ok

330 El : mm

331 Em : yes it's a part of my culture even from a country to another it's- it's almost the same it's more than two people loving each other being together starting a family being e it goes beyond (...)

En effet, la mise en couple entraîne la rencontre de la famille et de l'environnement social de l'autre et, dans un couple ALF, afin d'être accepté.e dans ce groupe, il est nécessaire d'apprendre la langue. Celle-ci représente d'après Emmanuel le pont entre sa femme et les siens :

Exemple 17 :

333 Em : (...) the bridge for her to get to my people even for my people to come to her the bridge that bridge is french and for now that bridge is not there

L'engagement lors de la mise en couple mixte/plurilingue est total dans le sens où « l'enjeu n'est donc pas seulement de communiquer de personne à personne, mais bien *d'inter-agir* en contexte, de participer de plus en plus pleinement à l'espace social » (Zeiter, 2018, p. 31). Les couples ALF se retrouvent face à des situations compliquées lorsqu'ils sortent de leur duo et l'une des plus grandes frustrations se trouve dans la communication en-dehors du couple, dans les espaces non pas intimes mais communs. C'est là que le vécu en anglais est le plus frustrant, tout

10 « les choix linguistiques des couples n'ont été considérés comme des défis - et mis au défi par les personnes extérieures - à la jonction de cercles sociaux, par exemple lors de regroupements sociaux » (ma traduction)

d'abord puisqu'il met l'alloglotte face à son impuissance langagière et aussi car « le couple est une expérience qui sécurise et dé-sécurise, bien plus peut-être que d'autres expériences de socialisation. Sa dimension affective influence notamment l'estime et la confiance en soi » (Zeiter, 2018, p. 49) : c'est donc aussi parce qu'Eliza sait que parler français est important pour Emmanuel qu'elle ressent autant de gêne lorsqu'elle ne parvient pas à s'exprimer dans la langue de cœur de son époux devant sa famille à lui. Elle se sent mal à l'aise car elle souhaiterait trouver sa place parmi l'entourage de son mari qu'elle aime mais ne se sent pas légitime à cause de cette barrière langagière.

2. 1. 2. 3. Communiquer en langue étrangère : un effort cognitif

Le partenaire qui doit traduire sa langue première en anglais lors d'un dîner en famille n'est pas le seul à être fatigué à la fin de la journée. En effet, la fatigue de parler une langue qui n'est pas la sienne est évoquée par Neema quasiment dès le début de l'interview :

Exemple 18 :

63 N : (rires) to be honest i think it's e it's not enough because . sometimes i feel tired speaking english because there are some words i have to find in my mind to express what i feel or what i want to say so . i think e . if we- if we learn each other's languages and maybe i want to curse in swahili (rires) or something like that i can say that and you would understand (rires) i think it's easier when we learn each other's languages communication will be more easy and we can easily express our feelings through each other's learning each other's language

La fatigue décrite par Neema semble renvoyer à deux phénomènes : tout d'abord, elle fait référence à une fatigue cognitive qu'elle ressent après avoir parlé anglais pendant longtemps. Il est épuisant de devoir penser à ses mots et ses phrases en langue étrangère, cela ne sort pas toujours naturellement, surtout après de longues journées. Les aller-retours entre le swahili - sa langue première - et l'anglais - sa langue étrangère - sont eux aussi lassants. Elle suggère aussi qu'il existe une sorte de fatigue émotionnelle dans le sens où si elle veut jurer en swahili elle doit se refréner pour le faire en anglais. La puissance et l'immédiateté de l'émotion qu'elle souhaite exprimer sont donc réduites en LE et demande des efforts supplémentaires.

2. 1. 3. Une résonance émotionnelle réduite en L2 ?

Le phénomène auquel Neema fait référence n'est pas inconnu. En effet, Dewaele, dans un article paru en 2002, délivre les résultats de différentes études sur l'expression des émotions en L1 et en L2. Il tire la conclusion suivante : *« multilingual individuals may have preferences for specific languages for expression of strong emotions. Researchers have found that the preferred language*

for the expression of strong emotions, including anger, is often the speaker's first language »[11] (p. 2). Il y aurait donc davantage d'authenticité en L1 qu'en L2 quand il s'agit d'émotions. L'immédiateté inhérente à la L1, soit l'absence de médiation entre le message et l'émotion, est moins palpable en L2. Il y aurait un filtre en anglais dont Daniel rend compte en comparant l'expression d'une émotion forte en anglais avec le fait de porter des lunettes de soleil quand il fait beau :

Exemple 19 :

113 D : yeah yeah it can e it does yeah . it's like having sunglasses when the sun is too strong or yeah a filter it can be yeah but it can be also downsize because when you're happy and you need to express you know good feelings it makes it e yeah it filters it

Daniel, en parlant du filtre que constitue l'usage d'une L2 pour dévoiler ses émotions telles que la colère ou la tristesse, met en évidence que le phénomène s'applique aussi aux bonnes émotions comme le bonheur ou la surprise par exemple. Dewaele, neuroscientifique, a lui-même observé que les personnes qu'il a interviewées *« reported that emotional force is highest in the L1 and gradually lower in languages learned subsequently*[12] *»* (2002, p. 7). Pour Daniel, les émotions sembleraient donc plus colorées en français. Emmanuel décrit cette sensation en invoquant la pureté du message en L1 :

Exemple 20 :

150 Em : it neds ee you i make the point you understand what i mean but

151 El : but not the way you want

152 Em : not as heavy as e i don't know a kind of purity yes when it's in- when it's in- when it's in french it's e totally pure it's accurate i don't know it's psychological i don't know so i hope you get my point

153 S : yeah yeah i get it (rires)

154 Em : litteraly the message is there and even in the meaning it's not like- it's not like i just say anything but it has more effect in french

Pour lui, ses propos ont plus de poids, d'effet, de pureté et de précision en français. Lui aussi évoque ce filtre émotionnel présent quand il utilise l'anglais qui n'est pas sa langue maternelle. Idriss, quant à lui, dit que c'est en swahili que le « vrai » peut être exposé :

Exemple 21 :

208 F : [do] you feel like in english you can say everything as is it coming from your heart

209 I : well is just swahili is the real that can come all but sometime when i speak english i feel like i miss some real point . what i need to say

Dans ce témoignage, Idriss mentionne un certain décalage entre le message qu'il souhaite

11 « Les individus plurilingues auraient des préférences pour des langues spécifiques pour l'expression d'émotions fortes. Les chercheurs ont trouvé que la langue favorite pour l'expression des émotions fortes, la colère inclue, est souvent la première langue du locuteur. » (ma traduction)

12 « ont reporté que l'intensité émotionnelle est la plus forte en L1 graduellement plus faible dans les langues apprises subséquemment » (ma traduction)

délivrer et ce qu'il parvient à réellement exprimer en anglais. Il y aurait quelque chose qui manque : les propos ne seraient pas aussi justes et exacts qu'en swahili. Plusieurs neuroscientifiques intéressés par la question ont tenté d'observer la manifestation de ce phénomène et ont essayé de l'expliquer. Toivo et Sheepers ont mené une expérience en 2018 sur les mots affectueux en L1 et en L2 : ils ont voulu mesurer les variations de taille et de réactivité des pupilles de leurs participants pour examiner l'hypothèse selon laquelle on serait plus émotionnellement touchés par des mots en L1 qu'en L2. Leurs résultats démontrent que les pupilles des participants réagissent beaucoup plus puissamment et rapidement quand le stimuli est en L1 plutôt qu'en L2. Les chercheurs ne mettent pas de côté la possibilité que ces résultats puissent être dus à l'effort cognitif que suppose l'usage d'une langue étrangère, toutefois cette possibilité a été anticipée en prenant pour objets de cette étude des Allemands et des Finnois très à l'aise en anglais. Leurs conclusions sont les suivantes :

> *« To conclude, the present study evaluated pupillometry as a relatively novel physiological method of establishing emotional resonance in late bilinguals' first versus second language. In line with previous findings [...], our data show a less pronounced contrast in affective physiological responses to high- vs. low-arousing words when materials were presented in participants' second rather than first language.*
> *Importantly, influences of eye-movements and of potential lexical confound variables were carefully controlled for in our study, and there was no indication that bilinguals were struggling to identify the words in L2. »*[13] (Toivo, Sheepers, 2018, p. 20)

L'effort cognitif étant écarté, il semblerait bien qu'il y ait une réaction émotionnelle plus forte en L1 qu'en L2 chez les individus pour qui la L2 a été apprise après la L1. Plusieurs autres études de ce type ont été conduites (Schrauf, 2000 ; Harris et al., 2003, 2006 ; Marian et Kaushanskaya, 2008), et tirent les mêmes conclusions : les sentiments seraient moins forts en L2 qu'en L1. Les couples ALF étudiés par Gundacker font par ailleurs état du même phénomène (2010, p. 108), notamment vis-à-vis d'émotions comme la colère où la langue maternelle est prête à ressurgir comme le démontre Pavlenko (2002). Plusieurs hypothèses ont été avancées ces dernières années, l'une des plus prégnantes étant celles impliquant le premier contexte de rencontre et d'usage de la langue : alors que la L1 est acquise dans un environnement familial, nid d'émotions allant d'un extrême à l'autre et lieu où l'enfant est en contact pour la première fois avec toute cette gamme d'émotions, la L2 est souvent apprise de manière guidée dans un milieu scolaire ou professionnel et est associée à des compétences relatives à la raison plutôt qu'aux

13 « Pour conclure, cette étude a évalué la pertinence de la pupillométrie en tant que méthode relativement nouvelle permettant d'établir sur un critère physiologique la résonance émotionnelle de la langue première par opposition à celle d'une deuxième langue chez des personnes devenues bilingues tardivement. Tout comme des études précédentes tendent à l'indiquer […] nos résultats montrent un contraste moins marqué dans les réponses affectives et physiologiques des participants face à des mots témoignant de beaucoup ou, à l'inverse, de peu de charge affective dès lors que ces éléments leur étaient présentés dans leur deuxième langue plutôt que dans leur langue première. De manière significative, l'influence des mouvements oculaires ainsi que des potentielles variables lexicales qui auraient pu déconcerter les participants ont fait l'objet d'un contrôle minutieux dans notre étude et nous n'avons pas identifié de signes laissant supposer que les bilingues avaient des difficultés à identifier des mots de leurs L2. » (traduction de Lise Chenal)

passions (Harris et al., 2003, p. 564).

2. 2. Est-ce qu'« I love you » veut dire « je t'aime » ou « nakupenda » ?

Dewaele (2008) commence son article par une anecdote de Kundera qui figure dans *l'Immortalité* :

> « Pour conclure une lettre, un Français vous écrit ‘‘Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués''. Quand j'ai reçu pour la première fois une telle lettre, signée par une secrétaire des Editions Gallimard, je vivais encore à Prague. De joie, j'ai sauté au plafond : à Paris, il y a une femme qui m'aime! Elle a réussi, dans les dernières lignes d'une lettre officielle, a` glisser une déclaration d'amour ! Non seulement elle éprouve pour moi des sentiments, mais elle souligne expressément qu'ils sont distingués! Jamais une Tchèque ne m'a rien dit de pareil ! Bien plus tard, quand je me suis installé à Paris, on m'a expliqué que la pratique épistolaire offre tout un éventail sémantique de formules de politesse; elles permettent à un Français de choisir, avec une précision de pharmacien, le sentiment qu'il veut, sans l'éprouver, exprimer au destinataire; dans ce très large choix, les ‘‘sentiments distingués'' représentent le plus bas degré de la politesse administrative, confinant presque au mépris. » (1990, p. 242-243)

Ce que Kundera évoque ici, c'est un malentendu lié à la traduction. Une expression qu'il voit en français le renvoie à quelque chose de similaire en tchèque ; or, une part du sens présent en français (le sens administratif) n'existe pas dans sa langue première. Quelque chose a été perdu dans la traduction, ce qui a amené l'auteur à une confusion. Que se passe-t-il alors dans les couples ALF qui sont constamment en plein processus de traduction ? Les émotions sont-elles mêmes dans toutes les langues et y a-t-il un mot dans chaque langue pour couvrir ce que les membres des couples veulent exprimer ?

2. 2. 1. Les intraduisibles : des émotions en L1 sans équivalent exact en anglais

Ce qui revient systématiquement chez les couples de mon étude, c'est que la résonance émotionnelle réduite en L2 viendrait majoritairement du fait de « ne pas trouver ses mots » en anglais ou de ne pas avoir d'équivalent dans la langue de l'autre : la frustration principale tient au manque de termes exactement analogues entre les différentes langues. Francine m'expliquait de manière informelle par exemple que la palette de couleurs française n'existe pas en swahili et qu'Idriss classait seulement les couleurs entre celles qui sont chaudes et celles qui sont froides. Véronique explique elle aussi vivre cela avec l'anglais :

Exemple 22 :

71 V : so sometimes for that it's a little bit a frustration for me because we can't be enough precise like in french language . so sometimes you want something very precise in english and even when you check you say ok it's the same word for- for five- for five words in french we use the same one in english so for that sometimes for me it's a little bit difficult because it doesn't mean exactly what i want to say

Puisqu'il semblerait qu'il y ait des mots existant dans une langue mais pas dans l'autre,

comment exprimer avec précision des choses qui n'existent peut-être même pas telles quelles en anglais ? Emmanuel et Eliza en font l'expérience suivante :

Exemple 23 :

155 El : sometimes also there's a bit of a misunderstanding as well e to use english and then maybe some words in english they might mean a bit different in french and maybe that's not what you're implying also sometimes yeah it- it can create a bit of problems yeah

156 S : do you have some examples

[...]

160 Em : *nan mais* sometimes- sometimes ok even in domestic conversation e e we can e ok maybe i argue and maybe exaggerate but we can discuss and- and be e you say something ok what you mean is not as heavy but the i might take it bigger than it is or it can be on her side and it becomes it leads to a fight . yes so- so sometimes she says i take things very lightly but for me it's ok it's not like a big deal it's ok yes sometimes but e the transition from english to french is

161 El : yeah sometimes things get lost in translation yeah

Quand Eliza parle de choses qui se perdent dans la traduction, elle évoque précisément le problème de ces mots sans équivalent exact qui font que l'intention du message s'en trouve parfois changée et incomprise, ce qui en plus de créer des frustrations peut conduire à des disputes. Parfois, un mot fait référence à une entité singulière dans une langue et il est impossible de le traduire dans une autre langue sans passer par des périphrases. Francine donne un exemple concret de cette expérience avec le surnom qu'Idriss qui lui a attribué :

Exemple 24 :

516 F : the maasaï name he gave me a name but it's- can you explain what it means because it's a concept it's not- it does not have any translation . and he named me *nembulis* i think it's kinda it is

517 I : i don't know if now it is well but is someone who is like special

518 S : mm

519 I : yes

520 F : that you can't live without

521 I : yes something like gift it's very is something special it is e this is me and *nembulis*

522 F : yeah he chose that name for me

523 S : and do you use nicknames in english if you use nicknames . apart from this one

524 I : e it's not nickname but sometime we like you can call her sometime *nakitok*

525 S : mm

526 I : *nakitok* is like my wife but is in maasaï and e sometime we use a lot

Ces mots (*nembulis* et *nakitok*) existent en maa mais pas en anglais ni en français : Idriss est donc obligé de passer par la définition du terme pour transmettre son sens. Or, ces périphrases atténuent la charge émotionnelle que contient le mot simple. Le caractère immédiat de ces mots pourtant très significatifs se perd dans le processus même de traduction et d'explication du sens. Il est facile de traduire des mots qui réfèrent à des entités concrètes car il est universellement possible

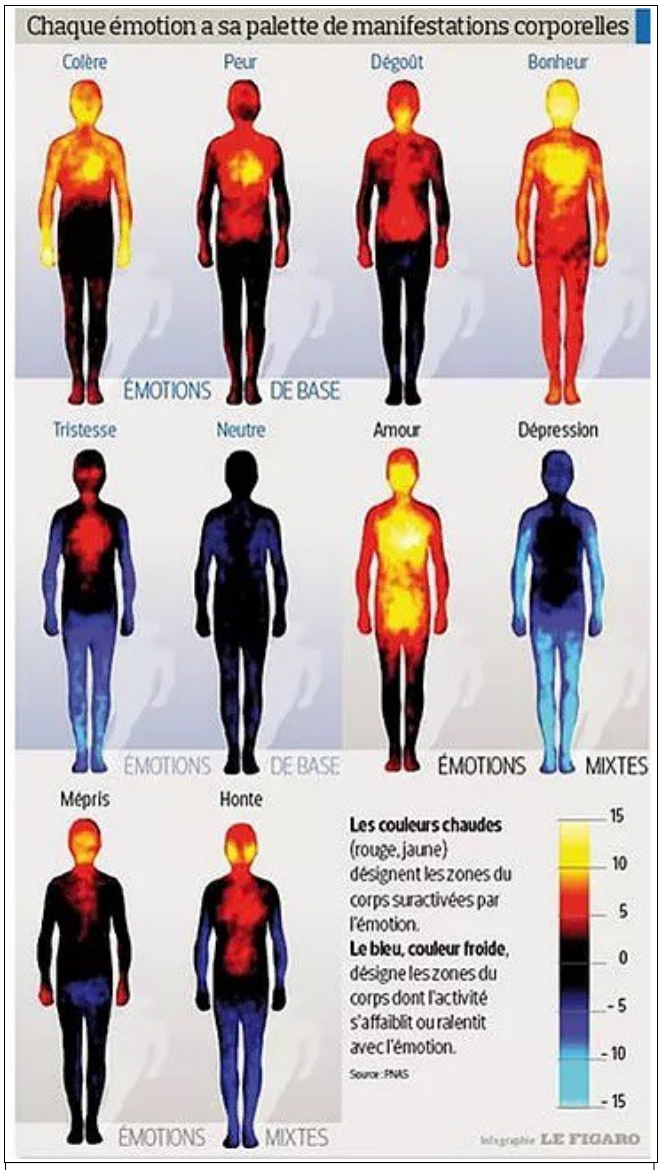
de s'appuyer sur leur apparence ou leur fonction (Altarriba, 2003, p. 305). Une chaise est partout une chaise : le dire en anglais *chair* ou en swahili *kiti* ne modifie pas la représentation que le locuteur a de l'objet en question. Peu importe la langue, tout le monde partage une image relativement similaire de la chose désignée et de sa fonction. Peu importe sa forme, il s'agit d'un objet pour s'asseoir. En ce qui concerne les concepts, c'est plus complexe. Kundera, dans l'*Insoutenable légèreté de l'être*, réserve toute sa troisième partie qu'il a intitulée « Les mots incompris » à l'exposition de quelques notions que deux de ses protagonistes vivant une histoire d'amour ne comprennent pas de la même manière. Ils parlent la même langue et ont pourtant des définitions complètement différentes de concepts comme par exemple « être femme » qui, pour l'un, est une valeur, un statut à mériter alors que pour l'autre c'est une condition : on naît ou on ne naît pas femme, cela nous est imposé (1987, p. 133-134). Cette différence de sens que les personnages donnent aux mêmes mot, Kundera la justifie :

> « Tant que les gens sont encore plus ou moins jeunes et que la partition musicale de leur vie n'en est qu'à ses premières mesures, ils peuvent la composer ensemble et échanger des motifs [...] mais, quand ils se rencontrent à un âge plus mûr, leur partition musicale est plus ou moins achevée, et chaque mot, chaque objet signifie quelque chose d'autre dans la partition de chacun » (Kundera, 1987, p. 132)

Le premier problème posé par les concepts est donc qu'ils sont polysémiques et que leur définition dépend des individus, du contexte dans lequel ils évoluent et de leur vécu personnel et subjectif. Comme le souligne Kundera avec l'expression « partition musicale », les termes abstraits gagnent leur définition par les expériences de vie de chacun et par les souvenirs qu'ils se forgent où ces concepts sont mobilisés. Chaque personne bâtit sa propre définition de l'amour par exemple en fonction de ses propres relations et de son vécu unique du sentiment. Pour Altarriba, le caractère polysémique des termes abstraits se justifie aussi parce que l'image qui apparaît lorsque l'on pense à un objet particulier et concret n'existe pas pour les termes abstraits : on a facilement l'image d'une pièce de monnaie en tête alors que le mot « origine » n'appelle pas de représentation visuelle particulière (2003, p. 306). *Nembulis* est par exemple un terme abstrait pour lequel il est difficile d'avoir une image précise en tête et la difficulté de la traduction vient de ce flou autour de sa signification exacte. Idriss sait à quoi renvoie ce terme car il le ressent et il a la mémoire de ce que mot est pour lui. Toutefois, traduire *nembulis* par « quelque chose sans lequel on ne peut pas vivre » ne recouvre pas entièrement la signification et les nuances contenues dans le terme. La traduction euphémise même sa charge émotionnelle.

Les mots relatifs aux émotions se trouvent quant à eux entre les termes abstraits et les termes concrets. Ils sont traités comme une catégorie distincte car ils font référence à une expérience sensible ressentie mais il est pourtant difficile d'en avoir une représentation commune (Altarriba, 2003, p. 318). Alors que le concept de justice ne renvoie par exemple à rien de

palpable, le sentiment d'amour vient d'une sensation corporelle de fond identifiable comme le démontre la carte corporelle suivante établie par le professeur Nummenmaa et ses collègues en 2013 et diffusée en français par la journaliste Pauline Fréour en 2014 :



La carte des émotions, source : *Le Figaro* (2014)

L'amour, par exemple, correspond à une sensation qui envahit et active quasiment tout le corps alors que la colère est concentrée sur la partie supérieure. Cependant, contrairement à l'objet « chaise » qui renvoie à une image précise, cette sensation corporelle est plus difficile à cerner entièrement et il est impossible d'avoir une image précise du sentiment amoureux car la manifestation de ce sentiment peut être différente selon les cultures. Dewaele (2008) décrit ce phénomène en résumant les conclusions tirées par Altarriba en 2003 et Derné en 1994 : *« Love is one of a series of emotions that all humans share but it may resist exact linguistic translation because of the uniqueness of the specific verbal and non-verbal manifestations and expressions*

across languages and cultures »[14]. C'est pourquoi entre différentes langues il est possible de repérer des termes qui évoquent une émotion similaire mais pourtant pas exactement équivalentes. Altarriba, en 2003, a interrogé le degré d'équivalence entre *cariño* en espagnol et *liking* en anglais et a découvert qu'ils n'étaient pas complètement homologues : le terme *cariño* correspond à une sorte de chevauchement entre les mots *liking* et *affection*. Barbara Cassin, dans *Vocabulaire européen des philosophies, Dictionnaire des intraduisibles* (2004) regroupe un grand nombre de termes qui ne sont pas exactement homonymes entre différentes langues. Voici l'exemple qu'elle donne du mot « vérité » :

> « Ainsi, c'est pour « nous » (quel "nous" ?) que le russe *pravda* signifie de manière équivoque "vérité" et "justice", ou *svet* "lumière" et "monde". Inversement, notre "vérité" est un homonyme du point de vue slave, puisque le terme écrase *pravda*, qui relève de la justice, et *istina*, qui relève de l'être et de l'exactitude. » (Cassin, 2014)

Cassin aussi montre que le terme « vérité » n'a pas d'équivalent exact en russe puisqu'il chevauche deux concepts différents, celui de la justice et celui de l'exactitude. Mikol Spiechowicz et Zauberman ont elles aussi composé une encyclopédie en 2016 intitulée *Les mots qui nous manquent* avec pour ambition de regrouper tous ces mots uniques et sans équivalent exact dans d'autres langues. Le *Courrier international*, en 2017, a diffusé, à partir de cet ouvrage, un numéro spécial proposant une constellation d'intraduisibles autour d'émotions comme l'amour ou la colère ou de concepts comme le pouvoir. La page suivante concerne les mots d'amour :

14 « L'amour est une des séries d'émotions que tous les humains partagent mais il peut résister la traduction linguistique exacte à cause de l'unicité des manifestations et des expressions verbales ou non-verbales spécifiques aux langues et cultures. » (ma traduction)



Les intraduisibles autour de l'Amour, source : *Le Courrier international* (2017)

De fait, puisqu'il y a des émotions et des notions intraduisibles ainsi que des termes qui dans une langue correspondent à un chevauchement de concepts dans une autre, il semble normal que Daniel ressente parfois que l'anglais agit comme des lunettes de soleil sur ses émotions. Le décalage sémantique agit sur la transmission de l'émotion. Quand, par manque lexical, l'usage d'une périphrase en anglais se substitue à un mot qui recouvre exactement l'intention initiale en français, la charge émotionnelle diminue. La légère frustration linguistique vécue par le couple à cause des

intraduisibles amène à un autre questionnement : puisque les deux membres du couple ont des mots différents qui renvoient à des émotions et des concepts qui n'existent pas tels quels dans la langue de l'autre ou dans leur langue de communication, n'y aurait-il pas aussi un décalage plus profond relatif à la manière dont la langue cadre la vision du monde chacun ?

2. 2. 2. L'hypothèse de la relativité linguistique : une perception différente du monde par les membres des couples...

Des incompréhensions émergent parfois, non pas d'une équivalence incomplète entre deux mots mais d'une absence de concept dans une langue. Francine en donne un exemple :

Exemple 25

271 F : i . for myself i just think [learning swahili] can help to understand each other better i don't really think it changes the course of the relationship but . yeah yeah it helps to understand each other cause just for example like i was wondering why he'd always make the mistake of saying when someone was about to fall down he would say ah he wanted to fall and i'd be like no he doesn't want to fall

272 S : (rires)

273 F : nobody wants to fall and then i figured out when i was studying that when you in- in swahili when you want to say someone is about to do something you say *anataka ku*

274 S : oh yeah like i want to

275 F : yeah so he wanted to do that's how they say it actually- how they say it and- and he was just translating but that's not how we say it in english

En swahili, l'idée d'être « à deux doigts de faire quelque chose » se fond dans le concept de volonté : vouloir tomber et être à deux doigts de tomber se disent de la même façon et avec le même verbe, alors qu'en anglais et en français il y a deux manières de dire distinctes. Ces différences dans les systèmes linguistiques peuvent révéler des façons différentes de voir le monde, idée que Francine a mentionnée d'elle-même lors d'une conversation informelle que nous avons eue avant l'entretien. L'hypothèse Sapir-Whorf va dans ce sens : la langue structure et catégorise la réalité, chaque langue entraîne donc une perception particulière du monde. En effet, d'après Whorf, « nous découpons la nature suivant les voies tracées par notre langue maternelle » (1956, p. 125) : ainsi, notre langue première impacte la manière dont le réel est organisé. Chaque communauté, par sa langue et ses habitudes linguistiques, partage une certaine conception du monde. La manière dont le langage structure la pensée est théorisée par Whorf : c'est le principe de la relativité linguistique (1956, p. 126) que Wittgenstein illustrait déjà en 1921 en écrivant que « les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde » (p. 93). La langue me permet d'accéder au monde mais ses systèmes syntaxiques organisent ce monde et le structurent d'une certaine manière. Kundera

donne un exemple de cette relativité linguistique avec le mot compassion qui n'a pas la même étymologie dans les langues latines et les langues slaves :

> « Toutes les langues issues du latin forment le mot compassion avec le préfixe "com-" et la racine "passio" qui, originellement, signifie "souffrance". Dans d'autres langues, par exemple en tchèque, en polonais, en allemand, en suédois, ce mot se traduit par un substantif formé avec un préfixe équivalent suivi du mot "sentiment" (en tchèque : sou-cit ; en polonais : wspol-czucie ; en allemand : mit-gefühl ; en suédois : med-känsla). [...] Dans les langues dérivées du latin le mot compassion signifie que l'on ne peut regarder d'un coeur froid la souffrance d'autrui ; autrement dit : on a de la sympathie pour celui qui souffre. [...] Dans les langues qui forment le mot compassion non pas avec la racine "passio - souffrance" mais avec le substantif "sentiment", le mot est employé à peu près dans le même sens, mais on peut difficilement dire qu'il désigne un sentiment mauvais ou médiocre. La force secrète de son étymologie baigne le mot d'une autre lumière et lui donne un sens plus large : avoir de la compassion (co-sentiment), c'est pouvoir vivre avec l'autre son malheur mais aussi sentir avec lui n'importe quel autre sentiment : la joie, l'angoisse, le bonheur, la douleur. » (Kundera, 1987, p. 36-37)

Selon leurs origines, des locuteurs de langue romane et des locuteurs de langues germaniques ou slaves n'auront pas la même conception de la compassion. La structure du mot change son sens et ce à quoi il est rattaché. Les deux membres d'un couple mixte franco-polonais ne parleraient donc pas de la même entité en employant le mot « compassion ». Or, dans les couples plurilingues et multiculturels francophones-swahiliphones, les deux membres du couple viennent de communauté différentes et dans le cas de cette recherche leurs langues maternelles sont éloignées, ce qui signifierait que leurs mondes sont organisés différemment et qu'ils n'ont donc pas la même perception de celui-ci. Comme l'exemple de Francine le démontre, Idriss n'aurait pas de mot pour concevoir une action qui s'apprête à arriver. Albane donne un autre exemple :

Exemple 26

375 S : and so when you said that saying *nakupenda* is less deep than saying *je t'aime* is it more because of a cultural thing or because of a language thing

376 A : e i don't know .. i think maybe a bit both i feel like to say it doesn't have the same meaning for me but also because here people they say *nakupenda* fast <u>fast</u>

377 R : <u>no</u>

378 A : and i feel like there is no like we say we have it's like in english you say i love you or i like you it's 2 different type to say i like and *je t'aime ah on peut* you will- you will also have different ways

379 R : you know why you see it's normal because you're get it on the way na because you get it everywhere when you go *oh dada nakupenda nakumpenda* it's like you get it in joke because you have you are *mzungu* they feel ok *mzungu mzungu nakupenda*

D'après Albane, le swahili ne possède pas la nuance qu'a l'anglais qui permet de différencier l'amour *(i love you)* de l'affection, ce qui pose ici un problème qui dépasse la simple incompréhension. En effet, s'il n'y a pas de mots pour mentionner cette émotion et que *nakupenda* est utilisé pour tout le monde, son sens est d'après elle amoindri et perd de sa valeur. Il est même difficile de savoir ce que les gens ressentent réellement : comme elle entend cette expression partout

dans la rue, il peut être compliqué de saisir sa portée si Richmond la prononce. Pour elle, il y aurait donc divers degrés d'amour qui s'appliquent à différents groupes et contextes et le swahili ne détient pas une telle palette. Toutefois, le français ne la possède pas non plus puisque le verbe « aimer » s'applique tant aux choses qu'aux personnes ; ce sont les adverbes qui le nuancent la plupart du temps. Albane aurait cependant raison en un sens car d'après plusieurs swahiliphones avec qui j'ai pu discuter, le swahili ne possède pas ces adverbes qui permettent de changer l'intensité de ce verbe. Toutefois, est-ce que l'absence de mots exprimant ces différents sentiments signifie que les partenaires tanzaniens ne ressentent pas ces multiples nuances d'amour ?

2. 2. 3. ... Et ses limites : des universaux émotionnels ?

Il semble d'emblée invraisemblable de penser que les swahiliphones ne conçoivent pas la différence entre « aimer bien » une personne et « aimer » quelqu'un dans son sens plein : *« the fact that a language has not encoded a particular emotion in a separate word [doesn't mean] that the speakers of this language cannot perceive that emotion as a distinct, recognizable feeling, or that they cannot talk about it »*[15] (Wierzbicka, 1986, p. 587). On pourrait donc penser qu'il y a des émotions universelles comme l'amour, la peur, la colère et le dégoût par exemple qui transcenderaient les variations linguistiques. Certaines expériences démontrent toutefois qu'en Nouvelle Guinée par exemple, les sujets d'une étude cherchant à prouver des universaux émotionnels avaient du mal à distinguer la peur de la surprise (Izard, 1969). Contre les théories relativistes ont émergé des conceptions universalistes tentant de trouver des communs à toutes les cultures. Leavitt distingue ces deux écoles de pensée : la première, essentialiste, cherche à explorer les différents « mondes » et à trouver leurs règles et leurs clés de lecture alors que la deuxième, universaliste, cherche à dégager des lois et une certaine uniformité dans le monde en tant qu'unité (2011). Il semblerait que ces démarches aient toutes deux rencontré des limites.

Wierzbicka, pour dépasser ces difficultés, rappelle que même s'il n'existe pas de mot particulier pour un sentiment précis, il y a toujours un moyen de l'expliquer à l'aide d'autres termes (1986, p. 587). C'est pourquoi elle préfère éviter de tomber dans le débat relativisme/universalisme en essayant d'utiliser un appareil conceptuel qu'elle décrit :

> « l'appareil conceptuel en question peut être élaboré à partir d'éléments universels de la pensée humaine (les idées "claires et distinctes" de Descartes), encodés dans les universaux lexicaux, qui seraient des mots possédant des correspondants sémantiques exacts dans toutes (ou presque toutes) les langues du monde. "L'unité psychique de l'humanité" (Spiro, 1984, p. 335) ne réside pas dans l'université apparente des notions telles que l'amour, la colère ou la joie, mais dans l'universalité des notions plus élémentaires, comme vouloir,

15 « le fait qu'une langue n'ait pas encodé une émotion particulière dans un mot séparé ne veut pas dire que les locuteurs de cette langue ne peuvent pas percevoir l'émotion en tant que sentiment distinct, reconnaissable ou qu'ils ne peuvent pas en parler » (ma traduction)

> dire, savoir, penser, bon, mauvais, etc., qui paraissent avoir une réalisation lexicale dans toutes les langues. Les notions du domaine des sentiments, tels l'amour, la colère ou la joie résultent des configurations spécifiques de ces notions élémentaires ; elles sont comparables toutefois aux configurations conceptuelles d'autres langues ou d'autres cultures, car toutes ces configurations reposent sur des idées universelles, simples et claires, exprimées dans les éléments indéfinissables de toutes les langues du monde. » (Wierzbicka, Jamrozik, 1988, p. 105)

Au lieu d'essayer de trouver des équivalents exacts pour les émotions, il faudrait plutôt voir si chaque sentiment renvoie à une définition semblable dans les diverses langues en utilisant d'autres outils logiques et linguistiques. Par exemple, la joie serait : ce que je ressens bon. Ainsi, on pré-suppose une universalité qui ensuite se dégrade et se nuance selon les langues.

Chapitre 3 - Une langue tierce qui suffit aux couples...

Même si elle présente des inconvénients que les couples évoquent, ce qui ressort des interviews est tout de même que l'anglais est suffisant et que la communication des émotions est possible sans incidents parce qu'elle ne dépend pas que des mots.

3. 1. « L'amour parle plus fort que les mots »[16] ?

Les émotions, notamment celles qui sont puissantes, ne sont pas victimes de résonance émotionnelle réduite d'après nos informateurs. En effet, l'amour par exemple, se partagerait par d'autres vecteurs, ce qui permettrait au sens de l'expression d'aller au-delà des différences linguistiques.

3. 1. 1. Des émotions intenses qui transcendent le langage

Tous les couples ont mis en avant qu'en dépit des quelques difficultés liées à l'usage d'une tierce langue, ces limites ne sont en réalité pas handicapantes. L'amour dépasserait même les barrières de la langue d'après Daniel :

Exemple 27 :

118 S : e do you feel that saying [i love you] in english works as a filter

119 N : no

120 D : no not this one it's not a good example no

121 N : this one is easy like you say it in english and it feels right

122 D : yeah i understand it it's a powerful one

Daniel met en avant la puissance du sentiment amoureux : celui-ci va au-delà des mots. La question du filtre n'existe pas avec cette émotion car elle dépasse les différences linguistiques. Cela suppose qu'il existe des « sentiments qui échappent au langage » (Molas, 2012), dont la force transcende les mots. Killian et Véronique développent cette idée :

Exemple 28 :

95 V : no no for me e for me i can't say that the . emotions are emotions it's what you feel it's what the other feel even without words ok so for me whatever is the language normally it depends some people ok we speak only about us but when i feel bad mood because of something we don't need words Killian can feel it so the language is not important at this moment . e but it's because we are like that ok for me it's not because of the language it's how the other one is with you how he can feel your mood how he can . so whatever is the

16 Titre d'une chanson de Gérard Blanc sortie en 2003.

language it's for me it's just because he- he's like that he can feel my emotions without words . other people couldn't do it but he can do it as i can do it myself . so for that we match totally together . it's difficult to explain so really we don't need words for emotions and e for me it's- it's really the best- the best way you can have because you don't need words at the first moment i mean ok to discover the emotion of the other it means i don't need to speak to tell him he can feel . after of course we need to speak about the emotion but he can feel especially when it's when i am excited and even he say how you are crazy i am crazy so sometimes we are excited e but we- we- we can see it but we don't need to speak about the emotion to- to use a word for that at the moment

96 K : yes the- i think the as she said the first moment you don't need the words to know how she feels but e automatical when there because i know her and she know me so automatical she can feel that i am good or i am over- i am overjoyed like something like that and for that one it's ok so when i am not good she could ask what happen why you are like this you're not in your normal behaviour and after that you explain but e not that the language affect the emotions no

Dans ce témoignage, Véronique et Killian insistent sur le fait que les mots ne sont pas importants quand il s'agit de partager des émotions : ils sont plutôt là pour les détailler que pour les transmettre. La connexion qu'ils ont dans leur couple est suffisante pour adresser des sentiments, le non-verbal opère avant le verbal. Il y aurait une énergie qui ne dépend pas du langage ; celui-ci sert plutôt à donner l'exacte description de l'émotion *a posteriori* (Gundacker, 2010, p. 39). Le non-verbal, d'une manière ou d'une autre, révélerait toujours ce qui est ressenti pour les membres d'un couple. Dans les *Fragments d'un discours amoureux*, Roland Barthes met des mots sur ce phénomène : « ce que je cache par mon langage, mon corps le dit. Je puis à mon gré modeler mon message, non ma voix. À ma voix, quoi qu'elle dise, l'autre reconnaîtra que "j'ai quelque chose" » (1977, p. 54). Le corps trahit donc l'émotion, le « quelque chose » que le discours sert à expliquer par la suite comme le mentionnent Killian et Véronique mais qui n'est pas indispensable pour ressentir ce « quelque chose ». Le psychanalyste Erich Fromm partage lui aussi cette vision des choses en écrivant que « l'amour ne se transmet pas par des mots ou par des explications. Il s'exprime par des gestes plutôt que par des idées, par un ton de voix plutôt que par des paroles » (1956). Richmond, Albane, Francine et Idriss illustrent bien cet argument :

Exemple 29 :

307 A : i think what i understand and i'm agree like sometimes you don't manage to say exactly the point that you want to say in english or in swahili for me but e because of body language or where we- we see and we know each other we know ah that's- what is hurting and that what it is we can manage to

308 S : mm

309 R : to fix

310 S & A : yeah

311 A : not everything by words but by <u>body</u>

312 S : <u>yeah by feelings</u>

313 R : you know when you're together with someone there is a lot of communication

314 S : that's what i'm interested in (rires)

315 R : the big big communication is body language more than to speak because you use blood in heart . (rires) yeah you use blood in heart so . when you- you- you will understand more when you see her more than to speak

Exemple 30 :

587 F : i can see i can tell all in . like if something's wrong with him i will see how he behaves i will see how he talks i will see like yeah he's not as happy as

588 I : is not like- is not like how- how you know

589 F : we can feel each other

590 I : yes is- yes by behavior

591 F : yeah

592 I : like when you say you say is not normal is not like how

593 F : you see oh she's angry

Richmond met en avant qu'il se passe quelque chose dans le cœur pour compléter ce qu'Albane explique en disant qu'elle sait toujours en avance, par l'observation, ce que son compagnon ressent. Francine décrit le même phénomène en expliquant qu'en prêtant attention au comportement d'Idriss, elle sait s'il est satisfait ou non, méthode qu'Idriss applique lui aussi de son côté. Le non-verbal prédomine dans la communication amoureuse et la littérature regorge d'exemples qui corroborent l'idée que les mots ne sont que secondaires face à la puissance de certaines émotions. Félicité Angers, dite Laure Conan, écrit dans *La sève immortelle* : « Ils se regardèrent, émus, ravis. Tous deux sentirent qu'ils s'aimaient. Sans se l'être jamais dit, ils en avaient la certitude délicieuse et profonde. C'est le miracle de l'amour de n'avoir pas besoin de mots pour se comprendre » (1925, p. 74). Il y a par ailleurs, comme démontré dans le chapitre 2, beaucoup d'émotions pour lesquelles il n'y a pas de mot exact. Face à la force de certaines émotions, les mots peuvent être impuissants, surtout quand il s'agit de sentiments aussi subjectifs et intenses que l'amour par exemple, comme l'écrit Bergson dans *Le Rire* :

> « Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect banal, s'insinue entre elle et nous, et en masquerait la forme à nos yeux si cette forme ne se dissimulait déjà derrière les besoins qui ont créé le mot lui-même. Et ce ne sont pas seulement les objets extérieurs, ce sont aussi nos propres états d'âme qui se dérobent à nous dans ce qu'ils ont de personnel, d'originellement vécu. Quand nous éprouvons de l'amour ou de la haine, quand nous nous sentons joyeux ou tristes, est-ce bien notre sentiment lui-même qui arrive à notre conscience avec les mille nuances fugitives et les mille résonances profondes qui en font quelque chose d'absolument nôtre ? Nous serions alors tous romanciers, tous poètes, tous musiciens. Mais le plus souvent, nous n'apercevons de notre état d'âme que son déploiement extérieur. Nous ne saisissons de nos sentiments que leur aspect impersonnel, celui que le langage a pu noter une fois pour toutes parce qu'il est à peu près le même, dans les mêmes conditions, pour tous les hommes. Ainsi, jusque dans notre propre individu, l'individualité nous échappe. » (1900, p. 117-118)

Pour Bergson, le langage, qui a originellement pour fonction de mener à l'action, simplifie et appauvrit même nos idées et nos émotions. Par soucis d'efficacité, on pense en « genres » *(idem)* et

en catégories. Par exemple, le mot « arbre » ne fait pas référence à l'arbre spécifique qu'il y a dans mon jardin : j'ai directement la représentation d'un arbre en général, c'est-à-dire d'un assemblage tronc-racines-branches-feuilles. La fonction générale de l'objet m'est donnée mais ses caractéristiques singulières ne sont pas contenues dans le mot. Bergson parle même d'« étiquettes » *(idem)* qui permettent de mieux catégoriser le réel pour pouvoir manipuler les choses rapidement. Les mots ne donnent que des généralités ; ils effacent toute la subjectivité, l'unicité et la particularité de ce qui est énoncé dans un certain contexte par une certaine personne. Le langage ne transmet pas la spécificité de ce qui est vécu intérieurement et intimement, d'où la nécessité de l'intuition et du non-verbal qui tiennent tant aux couples interviewés. Pour dépasser la limite des mots et leur impersonnalité, il faut s'éveiller à d'autres moyens d'entendre ce qui est dit pour saisir les passions les plus personnelles, peu importe la langue. Daniel partage d'ailleurs avec Bergson l'idée selon laquelle si on veut donner tous les détails d'un sentiment ou d'une émotion, un seul terme ne suffit pas, il faudrait être un poète et jouer avec les mots pour faire part d'une expérience particulière :

Exemple 31 :

270 D : well even some words that are emotional like mélancolie or e it's difficult to get the right even in your own language to describe what it really is

271 S : yeah yeah yeah

272 D : unless you are a poet or a writer

Dans le débat pour savoir si les émotions existent indépendamment des mots ou si le langage est à l'origine de la catégorisation des émotions, les couples de cette étude défendent unanimement la première option selon laquelle les émotions sont distinctes du langage et qu'il y a un fond biologique qui opérerait à l'instar des mots (Ekman, 1992). En 2011, Sauter, Le Guan et Haun se sont penchés sur la question en étudiant la perception du dégoût et de la colère à partir d'expressions faciales chez des participants germanophones et des locuteurs du Yucatec Maya, sachant que les seconds n'ont pas d'étiquettes lexicales séparées pour ces deux émotions. La conclusion de cette étude est qu'en dépit de l'absence de termes pour désigner ces deux sentiments, les locuteurs du Yucatec Maya sont eux aussi capables de percevoir le contraste entre les visages exprimant du dégoût et ceux révélant de la colère. D'après les chercheurs, il y aurait effectivement des signaux biologiques transmettant des émotions qui transcenderaient les catégorisations lexicales. Le langage ne refléterait et n'affecterait pas nécessairement les émotions selon eux.

Finalement, l'utilisation d'une langue tierce ne poserait donc pas vraiment problème puisqu'un grand pan de la communication des émotions a lieu à un autre niveau où le non verbal opère davantage que le verbal. L'empathie, l'écoute et l'observation sont les véritables vecteurs des émotions.

3. 1. 2. Prédominance de l'empathie : l'important, c'est d'être compris

Le fait d'être compris est la raison pour laquelles communiquer en anglais ne gêne pas les couples. Francine et Idriss expriment cela :

Exemple 32 :

323 F : yeah for me i never think- i don't even think i was said *je t'aime* (rires) because it wouldn't be natural i just . that's how i communicate anyways i'd use the vocabulary and the language the person facing me understands better so as i know yeah . english or swahili will be e so i can yeah

Exemple 33 :

450 I : because in my brain is not coming to talk with Francine another language because i feel like i'm not talking real with her or i'm not talking real what i need to say i feel like english she understand well so i feel like i don't want to change any language . so yes but e that one i say it depend on who I- I'm in a relationship with who but e what i'm thinking myself like english the first one and after swahili

451 F : mm

452 I : yes cause i can speak swahili well and i feel like you understand- like of course you understand but in my mind i feel no it's not coming well with you

453 F : and (xx)

454 I : i need to speak with you a language that you can understand . yeah so english

La premier élément à souligner, c'est la suprématie de la compassion et de l'empathie : l'objectif dans une relation plurilingue et multiculturelle est de pouvoir se comprendre malgré les différences. De fait, l'anglais étant le seul outil permettant d'atteindre ce but sur le plan linguistique, ses avantages annulent en grande partie les quelques inconvénients cités plus tôt. Il ne s'agit pas de dire les choses pour qu'elles semblent justes et authentiques pour soi-même mais afin qu'elles soient entendues et comprises par l'autre. Il faut alors toujours s'exprimer en pensant à son partenaire. Il s'agit de se mettre à sa place pour utiliser la langue de manière à ce qu'il ou elle comprenne. Kundera écrit sur la primauté de la compassion :

> « avoir de la compassion (co-sentiment), c'est pouvoir vivre avec l'autre son malheur mais aussi sentir avec lui n'importe quel autre sentiment : la joie, l'angoisse, le bonheur, la douleur. Cette compassion-là (au sens de *soucit*, *wspolczucie*, *Mitgefühl*, *medkänsla*) désigne donc la plus haute capacité d'imagination affective, l'art de la télépathie des émotions. Dans la hiérarchie des sentiments, c'est le sentiment suprême. » (1987, p. 37)

Se mettre à la place d'autrui pour établir un dialogue, notamment dans un couple plurilingue, est essentiel et c'est pour être compris.e et pour que l'autre comprenne que l'anglais est choisi. Bize souligne la position des deux interlocuteurs dans un dialogue :

> « Dans le dialogue, l'autre n'est pas seulement un récepteur mais un écouteur, et l'émetteur est essentiellement un être désireux de se projeter, pour ne pas dire un patient ou un client qui a besoin ici, non de persuader, mais d'être compris et aimé. Une autre particularité de ce dialogue est de fournir à chaque personne en cause un contrôle de retour de ce qui a été dit. » (1969, p. 94-95)

Le dialogue - et c'est encore plus puissant dans une relation amoureuse - suppose une intercompréhension où chacun doit faire un effort pour comprendre et se faire comprendre.

Véronique a beaucoup insisté sur ce point tout au long de notre interview :

Exemple 34 :

48 S : i see and e so e it's kind of the same question than what i asked before but still e so for example in the fights or let's say when you feel very emotional like in fights or in intimate moments e i don't know sometimes the native language comes first and especially in arguments we of- often hear that e when you get angry suddenly your true inner language comes out and does it happen to you

49 V : no no finally it's like it's surprising when you ask the question but finally no it's like for it's like i know he won't understand so . it's the way of communication if you need to be understanding with him understood . understood with by him of course you have to use a language he can understand so after he . that's why you- you don't have the same- the same emotions you have to control yourself more than with your native language

Il ne s'agit donc pas de laisser aller ses émotions juste pour se soulager mais d'anticiper ce que l'autre va comprendre pour obtenir une communication efficace. Finalement, derrière ces extraits, il est possible d'entrevoir la thèse de Bergson pour qui la fonction primitive du langage « c'est d'établir une communication en vue d'une coopération » (1938, p. 86). Avant de penser à la justesse de l'expression de ce qui est ressenti, la langue a une fonction pragmatique et une utilité sociale qui sert d'une part à produire un effet sur l'autre et d'autre part à collaborer pour agir ensemble dans le réel. La communication en anglais pour ces couples n'est pas une fin en soi, elle est le seul moyen pour eux de pouvoir agir ensemble et se comprendre, notamment quand il s'agit de conversations liées au quotidien. Le langage n'est pas là pour dévoiler la vérité pure de ce qui est ressenti, il représente plutôt un instrument pour la vie ensemble et ici plus précisément pour la vie en couple. Il naîtrait de besoins pragmatiques plutôt que de passions comme le défend Rousseau et au moment de la rencontre de nos couples, le seul moyen d'agir ensemble était d'utiliser l'anglais.

3. 1. 3. L'anglais : L2 des individus mais L1 du couple

Langue utilisée dès les premiers moments de la relation, l'anglais, bien qu'étant une L2 pour les individus, représente une sorte de langue première pour le couple. Comme le décrit Emmanuel, les fondations de son couple avec Eliza se sont faites en anglais :

Exemple 35 :

219 Em : because we started in english <u>we met in this language</u>

220 El : <u>yeah our main language</u> has been english so for me swahili i would feel it's a struggle for him so (rires) like yeah he's trying

221 Em : so you know when i'm speaking swahili outside i'm coming back home i switch to english . many people they do the opposite in the office and activites and meetings they use english and back home it's <u>swahili</u>

222 El : <u>swahili</u>

223 Em : for me it's just the way around speaking more swahili outside than inside yeah for me i have made our foundation in english

L'anglais est donc la langue avec laquelle le couple s'est formé ; il s'agit de la langue du quotidien. Le couple s'est construit par le biais de cette langue qui devient alors la langue première non plus de l'individu mais de l'entité du couple même. Cela peut expliquer le fait que la plupart du temps les couples ne ressentent pas de détachement émotionnel en discutant avec leur partenaire ou en disant *« i love you »*. Les recherches sur la résonance émotionnelle réduite en L2 ont jusque-là montré que cette réduction de charge émotionnelle est liée aux souvenirs liés à la langue :

> *« Memories of emotional events in the L1 have been reported as feeling more vivid and intense [...], and physiological responses to reprimands in the L1 heard from parents in childhood are stronger than their translation equivalents in languages learnt later in life (either L2, L3, L4, L5; hence: LX) (Harris et al., 2003). Altarriba (2003) suggests that emotion words in the L1 benefit from multiple traces in memory which strengthen their semantic representation. Emotion words in a less frequently used language lack these connotations and are less deeply encoded. This might explain why the L2 has sometimes been described as being more detached, more distant than the L1. »*[17] (Dewaele, 2006, p. 2)

Le lien entre souvenirs liés aux langues et résonance émotionnelle pourrait donc expliquer l'absence de réduction de charge émotionnelle chez les couples étudiés car la langue dans laquelle leur couple est « né » et par laquelle il a évolué et s'est socialisé est l'anglais. Les souvenirs du couple se sont construits en anglais et ceux-ci sont probablement émotionnellement chargés puisque le couple est un nid à émotions intenses. Ainsi, l'anglais trouve toute sa place car en même temps que le couple a mûri en anglais, les émotions qui lui sont liées se sont encodées en anglais et cette langue devient donc la seule langue viable pour exprimer les émotions liées à l'amour ou à la tendresse par exemple. Gundacker a découvert, grâce aux couples qu'elle a elle-même interrogés, que ses participants associent les langues à des personnes et plus précisément qu'ils associent l'anglais à leur partenaire : *« If they talk about their partner or think about him or her, then they recall situations, think back and memorize in ELF. This is also very important for them, because they live and lead their lives in ELF »*[18] (2010, p. 103). L'anglais remplace doucement la langue maternelle dans la mémoire et dans le quotidien des partenaires de couples ALF et devient petit à petit la langue des émotions dans le couple aux dépens de la langue première comme le démontre Eliza :

Exemple 36 :

228 El : it would sound a bit funny (rires) just it's not the language the love language that i'm used to hearing him use

229 S : mm

17 « Les souvenirs d'événements émotionnels en L1 ont été qualifiés de plus vifs et intenses [...], et les réponses physiologiques aux réprimandes entendues de la part des parents dans l'enfance en L1 sont plus fortes que leurs équivalents traduits dans les langues apprises plus tard dans la vie (soit L2, L3, L4, L5 ; donc LX) (Harris et al. 2003). Altarriba (2003) suggère que les mots émotionnels en L1 bénéficient de plusieurs traces dans la mémoire qui renforcent leur représentation sémantique. Les mots émotionnels dans une langue moins fréquemment utilisée manquent de connotations et sont moins profondément encodés. Cela peut expliquer pourquoi la L2 a parfois été décrite comme étant plus détachée que la L1. » (ma traduction)

18 « S'ils parlent de leur partenaire ou pensent à lui ou elle, il se rappellent des situations, pensent et se souviennent en ALF. Cela est aussi très important pour eux, parce qu'ils vivent et mènent leurs vies en ALF. » (ma traduction)

230 El : so the love language that i'm used to is english so yeah for me swahili wouldn't be so appealing

Pour elle, Emmanuel et par extension ses sentiments amoureux sont associés à l'anglais et c'est pourquoi c'est la seule « langue d'amour » qu'elle peut concevoir. Les portraits de langue ont aussi prouvé que l'anglais était considéré par les couples comme leur langue de cœur. D'abord initiés par Gogolin et Neumann (1991) avant d'être utilisés à grande échelle par Krumm (2001), les portraits de langues présentent des avantages multiples. Tout d'abord, « cette silhouette sert de déclencheur à un processus d'auto-réflexion sur les parcours de vie s'entremêlant aux parcours langagiers » (Manconi, 2019) : ce type de dessin permet de faire le lien entre les événements de sa vie et les langues dont nous disposons dans notre répertoire langagier. Ce dispositif permet de visualiser l'importance des langues dans la construction de son identité subjective. C'est une manière de regarder son parcours avec le recul nécessaire pour pouvoir commencer à comprendre comment les langues ont influencé la vie des sujets. L'inscription des langues dans le corps sert à « ouvrir une réflexion sur le(s) rapport(s) aux langues : comment, pourquoi, selon quels aménagements (identitaires ou autres), quand, où, s'est construit le répertoire langagier d'un individu ? » (Manconi, 2019). Cet outil, pourtant simple, donne la parole au sujet qui l'utilise : il autorise une « narration complexe » (Manconi, 2019) qui donne accès à tous les éléments personnels, intimes, psychologiques et historiques qui font sens dans la vie de l'individu et qui, surtout, produisent du lien entre sa vie langagière et les éléments de sa biographie. Il s'agit donc, en plus d'un mouvement de subjectivisation, d'observer comment les représentations et pratiques langagières des individus font écho aux contextes sociaux et émotionnels dans lesquels ils évoluent (Busch, 2010).

Je n'ai pas fait dessiner les sujets de mon étude par manque de temps, mais ils se sont lancés dans le jeu d'attribuer une langue à une partie du corps. Francine et Idriss placent par exemple tous les deux l'anglais au niveau du cœur :

Exemple 37 :

450 I : because in my brain is not coming to talk with Francine another language because i feel like i'm not talking real with her or i'm not talking real what i need to say i feel like english she understand well so i feel like i don't want to change any language . so yes but e that one i say it depend on who I- I'm in a relationship with who but e what i'm thinking myself like english the first one and after swahili

451 F : mm

452 I : yes cause i can speak swahili well and i feel like you understand- like of course you understand but in my mind i feel no it's not coming well with you

453 F : and (xx)

454 I : i need to speak with you a language that you can understand . yeah so english

455 F : is in your heart

456 I : yes

457 F : mm

458 I : it's not my language but it's just because of you

459 F : mm

460 I : i feel like is a keep because you can understand

461 F : for me english is definitely in the heart like from- from a young age and i like speaking english but e french would be both in my heart cause i love the language but also in my brain because i know for writing i'm using yeah as well as a written and e a spoken language and then swahili is in my ears and my throat it's like hearing talking hearing talking it's just like how i use it it's useful it's fun and yeah and maasaï is there (rires) because it's Idriss's language but it might also be in my heart because it's his language

Idriss, en révélant que sa langue de cœur dépend de la personne avec qui il est en couple, reprend exactement l'idée qu'il y aurait une langue première de la relation même qui serait aussi la langue « juste » pour l'expression des émotions et sentiments ; s'il était avec quelqu'un qui parle swahili par exemple, la langue associée à son cœur - et à ce qu'il ressent vis-à-vis de cette personne par extension - serait le swahili. Quand il rajoute *« it's not my language but it's because of you »* il manifeste encore davantage l'idée que la langue qu'il utilise pour déclarer son amour est celle de la relation, soit la langue qui sert à créer un pont entre la personne aimée et lui. Ce n'est pas sa langue à lui mais c'est leur langue à eux. Francine quant à elle m'a avoué à plusieurs reprises durant l'interview qu'elle se sentait de manière générale presque aussi à l'aise en anglais qu'en français et qu'elle a déjà été engagée dans des relations plurilingues par le passé ; tous ces paramètres ont influencé la place de l'anglais dans son portrait de langues. Daniel et Neema associent eux aussi l'anglais au cœur :

Exemple 38 :

329 N : i would say swahili is in my head because i . i was born speaking swahili and . and most of the people surrounding me they speak swahili and . english is in my heart because . in- in most relationships i had to use english and my present relationship it's the main language that i use and i can easily express myself in english

330 S : yeah ok and your tribal language nowhere

331 N : my tribal language i know nothing about it i just know a few words so i would say it's it's in my throat

332 S : yeah

333 N : yeah

334 S : and you

335 D : same french is in my brain e it's the language i've grown up with it's the language of family e the language i like to read even though i read english pretty well ee i think it's still the language i think when i think even though i think i mix sometimes with english depending on what i think e .

336 N : so it's in your head or in your heart

[...]

338 S : you put it in your heart english where would you put it

[...]

342 D : yeah i think it's also the language of the heart . that i'm comfortable with . it's natural to speak english for me . ee

Comme l'indique Neema, elle a déjà eu des relations interculturelles auparavant. Daniel a lui aussi confié que ce n'était pas la première fois qu'il utilisait l'anglais en couple. L'habitude prise à s'engager dans des relations amoureuses ALF semble jouer sur la facilité à parler de ses émotions en anglais, notamment car ils on eu du temps pour encoder les émotions et pour se forger une mémoire émotionnelle riche dans cette langue. L'anglais serait devenu dominant pour eux et aurait, comme le suggère Altarriba (2003) été utilisé à de multiples reprises pour exprimer des émotions ; de fait, la représentation sémantique de mots liés à des sentiments ou d'expressions comme « i love you » aurait été renforcée dans la mémoire des sujets au point que l'anglais-L2 aurait une résonance émotionnelle aussi forte que la L1.

3. 2. Les lacunes de la langue tierce : un avantage dans certains contextes

L'ALF ne présente pas que des inconvénients ; plusieurs éléments attesteraient même d'avantages liés à l'utilisation d'une L2 pour communiquer. En effet, devoir réfléchir plus longtemps quand on est pris par la colère, ne serait-ce pas finalement positif ?

3. 2. 1. Une réflexion métalinguistique qui aide à mieux communiquer

Au moment de tester mon questionnaire, j'ai interviewé un couple franco-truc qui a insisté sur les avantages de l'utilisation d'une langue apprise de manière scolaire dans la sphère intime. En effet, l'un des partenaires m'a révélé qu'en comparaison avec ses précédentes relations monolingues, il préférait cette relation où il devait, lui et son copain, mobiliser l'anglais-L2 notamment en ce qui concerne les disputes. D'après lui, devoir penser aux aspects formels de la langue (à la grammaire, à la formulation de phrases et au vocabulaire) amenait forcément à réfléchir davantage au contenu du discours, ce qui est bien utile dans des moments où la colère peut amener à des mots durs et blessants, comme l'explique Daniel :

Exemple 39 :

108 D : arguing when you argue sometimes you can say some words that are pretty bad afterwards that you regret about it . if you argue in the past i used to argue with some people i used some pretty bad words i mean the really bad one the one that hurts you know

109 N & S : (rires)

110 D : not the one that you shouldn't say but the right one at the right place e in english i wouldn't be able to find this word that is very hurtful for the other and it might avoid ee you know saying it basically or basically ruin the relationship

Les lacunes lexicales ou l'absence de traductions exactes représentent ici un avantage plutôt qu'une frustration. Deux éléments permettent à Daniel de ne pas se laisser emporter par la colère en utilisant sa L2 : son manque de vocabulaire d'une part et le temps qu'il doit passer à trouver le mot juste d'autre part lui permettent d'examiner plus attentivement le message qu'il souhaite transmettre. Dewaele explique qu'on insulte plus facilement en L1 (2004) : utiliser sa L2 permet alors d'éviter les insultes et les vulgarités, très chargées émotionnellement. Nancy Huston, dans *Les lettres parisiennes*, fait un constat similaire : « il y a toujours quelque chose de ridicule à s'emporter dans une langue étrangère : l'accent s'empire, le débit s'emballe et s'achoppe... On emploie les jurons à tort et a travers – et, du coup, on doit s'ingénier à trouver des moyens plus raffinés pour exprimer sa colère » (1986, p. 23). Cette réflexion sur les moyens de rendre l'expression de la colère plus élégante et moins ridicule est un temps qui autorise un véritable questionnement sur le fond du message. Albert Costa a lui aussi montré les avantages de la moindre résonance émotionnelle en L2 par le biais d'une étude soumettant les sujets au classique dilemme du tramway : les participants devaient dire en langue étrangère s'ils étaient prêts à pousser une personne sur les rails du tramway incontrôlable pour en sauver cinq. Au terme de cette expérience, les participants prononçaient un verdict moins influencé par leurs émotions et davantage orienté vers les résultats que s'ils avaient répondu en L1. Costa tire alors la conclusion suivante : penser dans une autre langue « favorise le raisonnement délibératif et fait réfléchir à deux fois » (2017). Sanz explique aussi que les personnes plurilingues ont davantage de conscience métalinguistique que les monolingues (2013, p. 7). Cette réflexion métalinguistique opérée en langue étrangère permet de prêter une plus grande attention au contenu pour éviter de s'emporter comme on pourrait le faire dans une langue première. La distance émotionnelle sous-tendue par la L2 permet une délibération plus rationnelle et moins passionnelle. D'après Véronique et Killian, l'usage de l'anglais pour communiquer serait même purificateur :

Exemple 40 :

126 V : oh for me it's exactly what i told you at the beginning it's- it's what i said to my friends in France to my colleague- to my colleagues it's like it can- it can it cleans the relation the relationship really it's- it will be you will go to what is the most important you won't have a- the- e a lot of blablabla around you see it's the (xx) you do directly you put it clear with what you want to say you can be very correct and very clear and e and you have to check everytime what the other means for me it's very important if we could do that in- in our own country in the same language french to french maybe we could stop a lot of conflict and misunderstanding

127 S : mm yeah

128 V : it's what i've been feeling since i'm here since so it's my obligation of course it's my own obligation but i am lucky because Killian feels the same so he- he- he understands he has to clean his language too his- his english language

129 S : yeah and you

130 K : yes and as she said i'm saying the same because e it's like e we know e each other know that it's not our

language it's not the native even during speaking you have to check your words before speaking that she will receive what i mean or she will receive different and during speaking also i check if it's the same what she receive

La pureté que procure la langue étrangère semble être un véritable atout aux yeux de Véronique. N'ayant pas toujours les ressources linguistiques pour s'exprimer, elle doit aller droit au but dans ses propos. Au lieu de tergiverser, elle doit constamment réfléchir à ce qu'elle dit, ce qui rend d'après elle la communication plus efficace et plus « correcte ». Véronique et Killian portent une grande attention à utiliser les bons mots mais aussi à vérifier si l'autre a bien compris : un double-mouvement est donc mis en place pour que cette communication en anglais fonctionne. D'une part il faut contrôler ce que l'on souhaite dire pour être certain.e d'être bien compris.e et d'autre part il faut vérifier que le message a été transmis correctement. Cela prouve une nouvelle fois que l'utilisation d'une L2 dans un couple mixte requiert de l'empathie comme il a été mis en évidence précédemment, toutefois elle permet aussi de développer cette qualité.

3. 2. 2. Conserver sa langue pour soi : garder un jardin secret

Utiliser une L2 dans son couple signifie garder sa L1 pour soi et pour ses proches, ce qui peut être un avantage dans certains cas assez rares. Neema et Daniel en donnent un exemple :

Exemple 41 :

157 N : no but it happens sometimes e . i have crazy friends and e my brothers are crazy sometimes we would be saying some shit things that i wouldn't want you to hear maybe so swahili is proper to use at that time . ok it's nothing we are saying nothing that is going to affect our relationship but maybe my friends are talking about some crazy stuff that i wouldn't want him to you know so i would prefer they say it in swahili

158 D : same as me you know some of my friends they can say some really . bullshit i mean bad things that i prefer you not to hear

Le fait que Neema et Daniel ne comprennent pas leur L1 respective peut être parfois utile pour garder la face : en effet, les amis et les membres de la famille sont souvent les personnes qui nous connaissent le mieux et ce sont celles qui peuvent facilement dévoiler des choses censées rester cachées. La proximité affective peut aussi mener à quelques blagues de mauvais goût que le partenaire non locuteur de la langue de la famille ne comprendra pas. Ainsi, Neema et Daniel peuvent contrôler ce qu'ils donnent à entendre l'un à l'autre et délibérément choisir par exemple de ne pas traduire un commentaire de leur famille ou de leurs amis qu'ils trouvent inapproprié. L'emploi d'une langue séparée aide à la régulation des informations que l'autre peut recevoir ou entendre de personnes proches et au maintien de l'image que les partenaires veulent se donner entre eux. Avoir des langues séparées est donc un bon moyen de compartimenter sa vie et de garder la face.

3. 2. 3. L'attrait de l'exotisme

Voir la personne aimée parler une langue que l'on ne comprend pas peut aussi attirer, comme le dit Francine :

Exemple 42 :

465 F : and i still feel like he is not a different person but when i see him speaking maasaï he's the person i love and i see him as fully who he is and who i love

466 S : mm

467 F : yeah and even it's just the same as- as him well of course . but everytime i go back to- everytime he's like putting his maasaï clothes and going to the village then i'm like this is the person i've loved from the first time mm yeah

En effet, le fait de voir l'être aimé parler sa propre langue, l'observer en tant qu'il est complètement lui-même, est un motif d'attirance chez les couples observés. Voir l'autre parler une langue inconnue et différente et savoir qu'il/elle a été élevé(e) dans des traditions et des règles complètement éloignées des nôtres font partie du charme des couples interculturels et plurilingues. C'est ce qu'Idriss explique :

Exemple 43 :

620 I : cause is someone like you is . but to have been in relationship with someone that is difference couple difference culture is- is- is nice to see because i have my life and she have her life but we mix i learnt- i learn what e how she is and what life she has and she learn yeah how i am and so it's like everybody excited with to know from each other like what she have and what she think and what she's going to teach me

Idriss exprime son amour et sa gratitude pour ses différences avec Francine : pour lui, c'est ce qui constitue la richesse de leur relation. Leurs subjectivités, en se confrontant, permettent d'apprendre et de mieux comprendre le monde. Pour lui, une relation monolingue/monoculturelle serait même ennuyante et manquerait ce charme de l'exotisme que Richmond décrit à travers la langue française dont la prononciation l'enchante et lui rappelle les chansons congolaises qu'il aime :

Exemple 44 :

441 R : [...] from secondary school i was like too much my french teacher and then they were convincing me to come at alliance français so when we meet with Aurélie and then i don't know she's french [...] i'm ah i need to know and i like when congo people they sing in french so through that i like to know french it's the best language but the language it gives me pleasure when i will under- catch up well.

La différence de langue est de culture est séduisante pour les informateurs. Cette expérience exotique, Covanti la décrit ainsi :

« Lors de la rencontre, le contact avec l'autre étranger peut aussi surprendre, émerveiller, dégoûter. La curiosité nous aura alors mené vers l'étonnement, car nos repères relativement suspendus, nous sommes entrés dans la réalité de l'autre. Un moment de mise en parenthèse de soi, où il peut nous être impossible de nommer, et décrire peut alors voir le jour. Nous ne disposons pas de mots! Nous sommes en quelque sorte dérangé par l'autre, momentanément envahi ou séduit par son étrangeté. Cette dimension de l'exotisme correspond en partie à l'expérience exotique telle que décrite par le médecin ayant acquis une pratique anthropologique, de même que l'écrivain Victor Segalen. L'étonnement, à la différence de la curiosité, implique donc que la rencontre a laissé un effet sur soi, lequel, suite du contact avec l'autre, ne sera plus jamais tout à fait le même. » (Covanti, 2007, p. 8)

Conserver des langues différentes au sein du couple, c'est laisser place à la curiosité pour l'autre et l'entretenir. Il s'agit de garder un espace propice à l'étonnement en étant toujours capable d'en apprendre plus sur l'autre, sur ses coutumes et sur les spécificités de sa langue. Aimer ce qui est différent, c'est aussi permettre à l'autre de nous surprendre encore avec ce qu'il est que nous ne sommes pas. Cette curiosité « saine », opposée à l'exotisme qui se confond avec le fantasme ou le voyeurisme, est décrite par Covanti comme un « exotisme altéritaire » et éthique où la rencontre avec l'autre est « réciproque et attentive » (2007, p. 47) dans le sens où la « représentation de l'autre est mise entre parenthèses afin de laisser ce dernier se présenter au moment même de la rencontre *in vivo »* (2007, p. 38) . Il n'y a pas d'attentes et les stéréotypes sont mis de côté : seule la découverte et le bonheur de toujours pouvoir apprendre de l'autre comptent.

3. 3. Des problèmes de compréhension davantage liés aux pratiques culturelles qu'aux langues du couple

Ce sont plutôt les moments où l'exotisme est « surprenant » qui semblent difficiles à gérer pour les couples. Les pratiques culturelles sont finalement parfois plus difficiles à traduire que les mots.

3. 3. 1. Des pratiques culturelles différentes

Les pratiques culturelles de l'autre dans un couple, surtout quand le duo est composé d'individus venant de pays si différents, peuvent se révéler déroutantes. C'est ce qu'explique Véronique :

Exemple 45 :

116 V : [...] about culture sometimes of course there is a way i don't understand e so i need more explation it's too different i don't yes we have some things we could discuss sometimes about e what is it witch- witch

117 K : witchcraft

118 V : you see for example i need a lot of explanations the way they have that . church for example it's really different than in France a lot of things are really different even when they receive people when they are tomorrow we have a big big meeting a family meeting so it's really different than in France it means the all day

will be very long for me especially in swahili i will understand nothing so it's a big challenge but it

En effet, elle ne comprend pas certaines pratiques comme la sorcellerie, les protocoles à l'église ou la manière dont les repas de famille se déroulent. Ce sont ces éléments là que Killian doit prendre du temps à expliquer et qui sont potentiellement plus sujets à incompréhensions que l'utilisation de l'ALF. Ces contrastes culturels ne sont tout de fois eux non plus pas gênants dans le sens où le couple peut mettre en place des moyens d'aplanir ces dissemblances :

> *« intercultural couples have special coping mechanisms that help them in managing the issues they face that derive from or are highlighted by their cultural differences. These mechanisms include: "(a) gender role flexibility, (b) humor about differences, (c) cultural deference or a tendency to defer to the culture-related preferences of a partner, (d) recognition of similarities, (e) cultural reframing or an ability to redefine relational identity [...] into a new set of values particular to an intercultural couple, and (f) a general appreciation of other cultures". »*[19] (Pietikäinen, 2011, p. 159)

Pour faire face à ces moments où les pratiques culturelles semblent déconcertantes, il existe plusieurs moyens que les couples mixtes mettent en place. Comme évoqué précédemment, il est possible de prendre du recul et d'apprécier la culture de l'autre, sa part d'exotisme et d'étrangeté (f). Dans une perspective moins ouverte à autrui et davantage centrée sur soi, il est également envisageable de faire un pas en arrière pour se concentrer sur ce qui est similaire au lieu de se fixer sur ce qui semble différent voire incompatible. Dans ce quatrième chapitre, il s'agit surtout d'une part de voir comment l'humour (b) peut être un moyen de contourner ces moments d'incompréhension mais aussi un lieu où ceux-ci peuvent être exacerbés et d'autre part de comprendre comment les couples redéfinissent leurs propres normes culturelles (e) pour dépasser les limites inhérentes à leur nature.

3. 3. 2. L'humour : un lieu d'incompréhensions linguistiques et culturelles

Lorsque les couples interviewés ont mentionné des problèmes de communication, bien que certains soient liés à la langue, ils tiennent beaucoup de différences culturelles. Ciment et critère de définition de l'union mixte, le contraste des pratiques culturelles attire mais constitue aussi la plus grande source d'incompréhensions. L'humour est souvent le domaine où ces dissemblances sont révélées, comme le démontrent Albane, Richmond, Daniel et Neema :

Exemple 46 :

171 A : mm yeah but e i think it's because of the language but also because of the e cultural codes like for

19 « Les couples interculturels ont des mécanismes compensatoires spécifiques qui les aident à faire face aux problèmes qu'ils rencontrent et qui sont soit le fruit de leurs différences culturelles, soit accrus par ces dernières. Ces mécanismes incluent : a. une souplesse dans les rôles genrés ; b. l'humour / un sens de l'humour fondé sur ces différences ; c. une déférence culturelle ou une tendance à s'en remettre aux préférences culturelles de son partenaire ; d. la prise de conscience de ressemblances ; e. un recadrage culturel ou une capacité à redéfinir une identité relationnelle [...] traduite par un nouvel ensemble de valeurs propres à un couple interculturel donné ; f. un goût général pour d'autres cultures. » (traduction de Lise Chenal)

example in french i will do a lot of jokes with my friends but i can not do with you because when i do a joke in french you don't understand my jokes and (rires) i need to explain and then

172 S : and then the joke doesn't stand

173 A : and i think it's the same for you sometimes you laugh with stuff but i don't i understand but i 'm like argh it's not funny (rires) and it's the same for me . so but it's exactly what you were telling me

Exemple 47 :

67 D : yeah especially when it comes to humour it's difficult to- to be funny in english because sometimes it becomes flat

68 S : yeah thank you (rires)

69 D : i mean you want to say a joke and it's funny and you try to translate it in english and it's flat

70 N : yeah we tried that the other day sitting in these chairs behind here and like saying some bad jokes . i had my english bad jokes which he understood easily but he has his very funny french bad jokes that he tried to explain to me in english but i didn't find them funny yeah so

Ces couple mettent en avant deux problèmes concernant l'humour. Premièrement, leur niveau d'anglais ne leur permet pas de blaguer exactement comme ils le feraient en langue maternelle puisque cette action linguistique suppose d'être à l'aise dans la langue : *« humorous language and related speech acts, such as joking, demand a high proficiency in the language »*[20] (Gundacker, 2010, p. 45). Le discours humoristique demande par ailleurs de celui ou celle qui le prononce d'être assez réactif.ve et rapide pour qu'il soit effectif. Or, raconter une blague en langue étrangère suppose de devoir réfléchir plus longtemps puisque là aussi il s'agit de penser au contenu mais également à la forme même ; l'effet comique est donc plus difficile à percevoir. Plusieurs couples interviewés par Gundacker déclarent d'ailleurs, comme Daniel et Neema que les blagues perdent leur sens avec la traduction (p. 2010, p. 111). Daniel utilise le mot « *flat* » pour décrire les blagues traduites, comme si son discours perdait en intensité et en émotions avec le passage en anglais. La barrière linguistique est réelle, mais ce n'est pas le seul obstacle comme Albane le suggère : en effet, en déclarant qu'elle doit expliquer ses blagues car Richmond ne les comprend pas et qu'inversement elle n'est pas toujours sûre de saisir la raison pour laquelle Richmond rit, elle sous-tend que le caractère comique des choses est aussi culturel. L'asymétrie humoristique et le besoin d'expliquer les blagues affectent d'ailleurs le côté comique de ce qui est dit en l'annulant parfois complètement. Neema et Daniel rendent compte d'un phénomène similaire :

Exemple 48 :

173 N : i think it's more of a language think because when we for example when we watch movies (xx) we both get the jokes but maybe when we're watching a french movie it would be e there's joke and he explains it to me and i don't understand it i don't find it funny i think

174 D : so it's cultural

20 « le langage humoristique et les actes de parole qui lui sont liés, comme les blagues, exigent d'excellentes compétences dans la langue de communication » (ma traduction)

175 N : i think it all goes down to the language think but we- we share some (xx)

176 D : yeah e it can be both cause for me the jokes are deeply rooted into the culture humor is so . i did study it when i was doing my master it's so rooted into the culture that it's very very difficult to . humor yeah it's one of the biggest

Même si Neema déclare ne pas comprendre les blagues françaises à cause de la barrière de la langue, son exemple et ce que dit Daniel par la suite semblent aussi aller dans le sens de pratiques culturelles divergentes. En effet, même après explication, elle ne trouve toujours pas les blagues drôles car celles-ci ne font pas écho à son socle de références humoristiques. L'usage de l'anglais et donc d'une langue « filtrant » les émotions agit ici mais ce n'est pas le seul facteur à prendre en compte. Il semblerait que *« humor is universal but also culturally specific»*[21] (Jiang, Li et Hou, 2019) : toutes les cultures rient mais elles ne rient pas toutes des mêmes choses. Les éléments humoristiques dépendent du contexte et des socialisations particulières de chacun. Daniel décrit encore davantage ce phénomène en expliquant à quel point il était difficile pour lui de partager l'humour de son ex-compagne japonaise :

Exemple 49 :

187 D : yeah ee but it's ok because between us the kind ot humor that we like is not so culturally different to be honest with you if i also refer to my previous relationship in Japan the sense of humor between asian and european is so different you can't even try to . some things make you laugh here irony sarcasm

188 N : sarcasm

189 D : sarcasm irony and sarcasm and irony it doesn't work there but here it does . so it's ok . black humor e what else e british humor it's ok it can be understood overthere in Asia forget about it in the other hand you know i watched so much japanese humoristic tv program

190 N & S : (rires)

191 D : everybody laughs behind me everybody is ahah and me no i'm like come on no i even have a negative opinion this is stupid

D'après Daniel, les différences entre l'humour tanzanien et l'humour suisse/francophone sont minimes et peu handicapantes contrairement à ce qu'il a pu expérimenter par le passé. Certaines études se sont penchées sur les différentes manières de percevoir l'humour et ont trouvé par exemple que dans le monde occidental, l'humour est perçu comme une qualité alors que dans la plupart des pays d'Asie (comme la Chine par exemple), ce n'est pas un trait de caractère à envier ou à rechercher ; être drôle est un talent réservé à certaines personnes et il doit rester exclusif (Rudowicz, Yue, 2002). Martin et al. (2003) ont théorisé deux idéaux-types d'humour : l'humour adaptif et l'humour inadaptif. Chacune de ces deux catégories et subdivisée en deux sous-catégories. Du côté de l'humour adaptif, il y a d'une part l'humour affiliatif qui, de nature bienveillante, est utilisé pour créer et favoriser les liens sociaux. On trouve d'autre part l'humour auto-valorisant qui

21 « L'humour est universel mais aussi culturellement spécifique » (ma traduction)

est mobilisé pour réguler le stress et les émotions. L'humour inadaptif comprend quant à lui l'humour agressif (sarcasme, insulte, blagues stéréotypées, attaques...) et l'humour auto-dévalorisant fondé sur un dénigrement de soi. D'une région du monde à une autre, ce ne sont pas les mêmes types d'humour qui sont mis en avant. Les Canadiens utiliseraient par exemple davantage l'humour agressif que leurs collègues chinois (Chen et Martin, 2007).

Les incompréhensions sur le plan humoristique reposent donc sur une socialisation à l'humour qui diverge. Il est en effet difficile de trouver le sarcasme drôle pour un individu si ce n'est pas une forme d'humour valorisée dans son groupe culturel d'origine, comme l'écrit Gundacker : *« In order to be able to understand sarcasm and irony, it is important to have some insight the cultural background and habits of the communicational partner »* (2010, p. 46). Il est impossible que toutes les blagues soient comprises sans une ouverture d'esprit et une capacité à non seulement s'intéresser à ce qui fait rire l'autre mais aussi à rechercher quels sont les éléments comiques dans le groupe culturel d'origine de son partenaire. Francine et Idriss rendent aussi compte de ce phénomène :

Exemple 50 :

368 F : of course sometimes i'll like have some things in french and like oh it's funny but can't even tell him because he won't get it and you probably have this too

369 I : yes

Certaines blagues font référence à des éléments d'une culture que l'autre partenaire d'un couple mixte ne connaît probablement pas, il s'agit donc, au fil du temps, d'essayer de comprendre quels sont ces éléments pour pouvoir saisir ce qui est comique pour l'autre. Pour les couples multiculturels, les incidents sur le terrain de l'humour sont donc plus nombreux que dans un couple homogame pour les deux raisons explicitées précédemment : la barrière de la langue et les divergences culturelles. Toutefois, ces couples arrivent tout de même à coopérer et à trouver un moyen de dépasser toutes ces différences culturelles pour en faire une force. Il ne faut pas omettre, comme le souligne Leppänen, que ces couples peuvent aussi rire de leurs différences et de leurs incompréhensions et qu'au lieu de considérer l'humour comme le lieu privilégié des incompréhensions, il peut aussi être envisagé comme le meilleur moyen de les apaiser (2016, p. 42).

Chapitre 4 - ... Mais qui reste imparfaite : la nécessité de stratégies compensatoires

Même si l'ALF est suffisante d'après les informateurs, elle reste imparfaite dans le sens où le couple ne pourrait pas fonctionner sans stratégies compensatoires :

> *« I define such strategies as uses of languages other than English that reduce the partners' online producing/processing time and/or load, and so facilitate communication. This means that the partners do not necessarily compensate because they do not know the "right" English word but rather because the words and expressions come "more natural" and are more appropriate or fitting their purposes. »*[22] (Klötzl, 2015, p. 189)

Ces stratégies supposent un accord entre les partenaires de mobiliser les langues premières de chacun pour faciliter la communication et, petit à petit, de créer la langue du couple et de reconfigurer le répertoire langagier des membres du couple.

4. 1. Un besoin de stratégies pour combler les manques de l'Anglais Lingua Franca

4. 1. 1. L'usage d'outils

Les couples de mon étude ont révélé rencontrer des problèmes linguistiques surtout quand il s'agit de domaines spécifiques comme l'expliquent Daniel et Neema :

Exemple 51 :

251 S : i understand ok . alright two last questions [...] e about e translation are there some words for example that you really don't find the equivalent in english and sometimes it really bothers you

252 D : yes

253 S : do you have examples

254 D : e when we talk about things that are in a very specific e *domaine*

255 S : mm

256 D : like medical *domaine* e cars

257 N : politics

258 S : but it's funny everyone always says medical and cars

259 D : but it's this think you know it's broken i know it in french but not in english but it's broken . what was the example e

260 N : driving

261 D : ah when we learnt driving *l'embrayage comment on dit l'embrayage*

262 S : i have no idea

22 « Je définis de telles stratégies comme des usages de la langue autres que l'anglais qui réduisent le temps de production/compréhension et/ou la charge du partenaire, et donc facilite la communication. Cela signifie que les partenaires ne compensent pas nécessairement parce qu'ils ne connaissent pas le mot anglais "correct" mais plutôt parce que les mots et les expressions viennent plus "naturellement" et sont plus appropriées pour atteindre leurs buts. » (ma traduction)

263 D : the- the- the pedal that you have to press to change the (xx) i don't even know the e

264 N : so he was teaching me to drive so i told him ok so when we started

265 D : the break was easy

266 N : the break acceleration

267 D : the accelerator and the third one i can't remember so i said *embrayage* she said what !

268 N : i was also stammering to say the word in english i- i didn't really know what the word was so i told him please just use french . because you already told me the name in french it will be easier

Le vocabulaire spécifique de la mécanique automobile et de la médecine sont des cas particulier où les incompréhensions sont vives. En effet, ces champs lexicaux ne sont pas nécessaires au quotidien et ne sont généralement appris qu'en cas de spécialisation ; un cours FOS-mécanique ou FOS-médecine serait le contexte idéal pour apprendre les termes relatifs à ces domaines. Toutefois, dans un parcours d'apprentissage classique, ce vocabulaire n'est pas systématiquement au programme. Véronique et Killian illustrent ce propos avec des exemples quasiment identiques :

Exemple 52 :

39 V : yes we have because- because of my poor english sometimes (rires) e so when it's like that but what is easy i think maybe it's because it's not- it's not the- the first the natural the native language of Killian e he knows exactly how to find the another way to explain me something so for that it's easy after we are lucky we have network we can check with google translation it if that's necessary

40 S : does it happen

41 V : sorry

42 S : does it often happen

43 K : no

44 V : often not so much no because now it's basic language so it's not so difficult but when we needs to- when we need for example e technical language like e about- about the car- safari car sometimes yes it's an obligation

45 K : yeah mostly when we need to use about it's mostly about medicines it's all about scientifical things and technical things most of time we have this problem but about normal life no we don't have this problem

46 S : mm ok so it's always in specific areas that you need it

47 K : yes

Là encore, les troubles de compréhension sont liés à des moments où un vocabulaire spécifique doit être employé. Le niveau d'anglais des participants de cette étude est donc tout à fait convenable quand il s'agit de conversations quotidiennes ; les paraphrases ou l'utilisation de mots déjà connus pour définir un terme inconnu sont suffisants pour se faire comprendre et les incompréhensions, bien qu'existantes, ne sont pas gênantes. En revanche, quand il s'agit de domaines très précis, l'utilisation d'outils et notamment de traducteurs ou dictionnaires numériques est indispensable. Daniel et Neema, avec l'exemple du mot « embrayage » qu'ils ont conservé en

français parce qu'ils ignoraient tous les deux le mot en anglais, démontrent cependant qu'il n'est pas nécessaire d'utiliser ces outils extérieurs et qu'une fois qu'une chose est identifiée, il est possible d'y faire référence avec une langue autre que l'anglais. Un couple ALF finlandais/polonais a donné, dans une recherche précédente, un exemple similaire : pour eux, le vocabulaire de la nourriture était parfois très spécifique et impossible à traduire en anglais. En effet, en Finlande, il y a un plat appelé *mämmi* qui n'a pas de traduction directe dans d'autres langues. Le couple a donc décidé de conserver le mot dans sa langue d'origine pour faire référence à ce plat (Leppänen, 2016, p. 32). Injecter des éléments des diverses langues du couple constitue définitivement une stratégie qui permet aussi de pallier les lacunes linguistiques et de contourner les manques de traduction.

4. 1. 2. La mobilisation de l'alternance codique *(code-switching)*

Le manque de traduction ou l'ignorance d'un certain vocabulaire en anglais peuvent pousser les couples plurilingues ALF à utiliser l'alternance codique *(code-switching)*. Celle-ci « se produit quand un locuteur bilingue change de langue au sein d'une seule et même conversation » (Walker, 2005, p. 200). Véronique me parlait par exemple en français quand elle n'avait pas les mots en anglais ou qu'elle souhaitait s'exprimer plus rapidement comme le montre l'exemple 3 (p. 26). Le changement de langue de Véronique n'est pas rare et tous les participants ont au moins une fois mobilisé leur L1 au cours des interviews. Ils admettent aussi tous mixer les langues au quotidien :

Exemple 53 :

271 R : between the two of us when we meet it depends on the vibe sometimes it's swahili vibe we talk swahili sometimes it's english vibe we don't we mix you see like now i mix swahili and english because of the way we talk i say argh or *kidogo*

272 S : mm

273 R : *karibu sana chai- chai* with [...] so w do- we do swan-swanglish

274 S : mm yeah you code-swith

275 A : yes even in yeah i think you more than i to in one sentence to switch 2 language cause he know i know the word in kiswahili and it's easy me i don't think i do so much that when i speak i speak in swahili or in english

Exemple 54 :

214 F : mm ah in the same . spirit e i would say it's not about me feeling i can't say things but it's rather me feeling like i can say and i will say things but he will not understand so i know that he will not get even if i use the proper language even if i can say it properly but then still i know sometimes he might not catch because of yeah of some vocabulary missing and just like . but we got much better at this because we're like we have or own language it's all by mixing a lot

215 S : oh that's interesting like code-switching

216 F : yeah

217 S : mm

218 F : sometimes we'll use like there are some expressions that we'll take from swahili or here

219 I : mm

220 F : and we'll mix and we'll have our own language

Exemple 55 :

11 El : when we met yeah but now we are mixing english and swahili

12 Em : and french

13 El : french no (rires) just when i come back from class yeah (rires)

Les témoignages et les manifestations du code-switching sont très communs dans les interactions quotidiennes plurilingues ; c'est un outil indispensable pour les couples qui ne partagent pas la même L1 (Dumanig, 2010 ; Pauwels, 1985) : pour Cogo, c'est même un élément inhérent aux couples ALF *« that reflects the hybrid, fluid nature of ELF communication »*[23] (2012). L'alternance codique est un élément intrinsèque à ces couples : leur communication composée est un miroir de leur essence plurilingue et interculturelle. Les raisons des diverses occurrences de ce phénomène au sein des couples ALF sont nombreuses :

> *« ELF couples were found to use code-switching for **(i) demonstrating use of a language**, i.e., giving examples of the use of other languages than English by inserting code-switched words or utterances in English talk, **(ii) automatic code switching,** where switches occurred without flagging and passed without specific attention, **(iii) replacing/clarifying unfamiliarities**, where the speaker switched a word or an utterance that they did not know or could not remember in English, **(iv) replacing nontranslatables**, i.e., using a term in the original language when it was culture-bound or did not translate directly into English, **(v) specifying addressees**, e.g., using one's L1 when addressing children, and **(vi) emphasising the message**, i.e., using code-switching for extra stress or elaboration. »*[24] (Pietikäinen, 2012, p. 11)

Jusqu'à présent, j'ai surtout abordé les motifs (iii) avec l'exemple de Véronique qui passe au français pendant l'interview et (iv) avec l'exemple du mot « embrayage » que Daniel et Neema conservent en français. Pour ces deux cas, l'alternance codique marque un processus cognitif qui permet de continuer la conversation sans qu'il n'y ait de pause (Mauranen, 2013). Au lieu d'aller chercher sur un outil la traduction d'un mot sur lequel l'un des partenaires bloque, il est plus facile de le conserver dans une autre langue pour ne pas couper la communication et de trouver un autre moyen de se faire comprendre. Parfois, un mot prononcé en L1 ressemble par exemple davantage au même mot dans la L1 de l'autre qu'en anglais, ce qui facilite la communication (*ananas* en

23 « qui reflète la nature fluide et hybride de la communication ALF » (ma traduction)

24 « On a pu constater que les couples ALF employaient l'alternance codique en six instances différentes. Premièrement afin d'exemplifier le fonctionnement d'une langue, par exemple en donnant des exemples du fonctionnement de langues autres que l'anglais en insérant des mots ou des énoncés témoignant d'une alternance codique dans leur conversation en anglais. Deuxièmement, l'alternance codique pouvait être automatique dans les cas où les alternances se produisaient sans avoir fait l'objet d'un signalement aucun et se glissaient dans la conversation sans qu'une attention particulière ne leur soit attribuée. Ensuite, il y avait les cas de remplacement ou de clarification d'éléments inconnus dans lesquels l'énonciateur changeait un mot ou un énoncé qu'il ne connaissait pas ou dont il ne parvenait pas à se souvenir en anglais. L'alternance codique survenait également pour remplacer les intraduisibles, c'est-à-dire que l'énonciateur utilisait / par exemple en utilisant un terme de la langue d'origine quand il était inséparable de la culture dont il provenait ou bien qu'il ne pouvait être traduit directement en anglais. Également, l'alternance codique se produisait lors des adresses singulières, ce qui consiste à utiliser sa L1 pour s'adresser aux enfants. Enfin, l'alternance codique était utilisée pour insister sur le message exprimé en en augmentant le degré d'insistance ou d'élaboration. » (traduction de Lise Chenal)

français se dit par exemple *mananasi* en swahili, ce qui est très similaire contrairement à *pineapple* en anglais). D'autres techniques consistent à définir le terme employé avec d'autres mots plus faciles et connus en anglais ou bien à deviner le sens de ce mot inconnu grâce au contexte général.

Le motif (v) a aussi été mentionné en évoquant le cas de Francine qui parle français avec ses enfants et swahili avec les amis ou la famille d'Idriss. L'alternance codique est ici un choix délibéré et rationnel. Inversement, même si elle n'est jamais explicitement donnée, l'« *automatic code-switching* »[25] (ii) est aussi l'une des manifestations de l'alternance codique expérimentée par tous. Sa nature automatique et inconsciente veut que les participants ne se rendent pas compte qu'ils l'utilisent, c'est pourquoi pendant les interviews ils ne l'ont pas explicitement nommée ; ils ne peuvent pas en parler consciemment. Ils le révèlent néanmoins par la simple observation qu'ils font tous, c'est-à-dire qu'ils mixent les langues au quotidien, comme le fait Albane en ajoutant qu'elle ne réfléchit pas vraiment à sa manière d'utiliser le *« code-switching »* : *« it's easy me i don't think i do so much that when i speak i speak in swahili or in english »*. J'ai demandé à ces couples de tenter de dégager des moments particuliers où ils mobilisaient une langue plutôt qu'une autre mais aucun des duos n'a pu me donner de règles ; ils m'ont tous expliqué que leur usage des différentes langues était complètement aléatoire. Cogo insiste sur l'idée que bien que le recours à l'alternance codique soit très fréquent dans les moments où les mots manquent, l'*« automatic code-switching »,* intervenant sans raison apparente, est lui aussi très commun (2012).

L'adoption de l'alternance codique pour mettre l'emphase sur un message (vi) peut être illustré par Daniel qui l'a fait inconsciemment pendant l'interview même :

Exemple 56 :

202 D : yeah but as you said it's *personnalité*

Daniel sait quel est le mot signifiant « personnalité » en anglais (il est transparent) mais il a tout de même choisi de le dire systématiquement en français en faisant à chaque fois des pauses pour le mettre en relief. Utiliser le français pour un mot en particulier dans une phrase permet de l'accentuer et de fait d'insister sur le sens du mot. Ici par exemple, Daniel souhaitait mettre en valeur l'idée que finalement il était impossible de dessiner des règles générales sur l'usage des langues et que cela dépendait surtout de la personnalité.

Enfin, l'alternance codique démontrant l'usage d'une langue (i) a été mentionné dans l'exemple 24 (p. 43) avec le surnom *nembulis* qu'Idriss a attribué à Francine. D'une certaine manière, Daniel et Neema en font eux aussi l'expérience :

Exemple 57 :

166 S : so in which occasion swahili is brought up or french

25 « l'alternance codique automatique » (ma traduction)

167 D : e as i said e i teach her french and i just want to- to put some words that she can understand maybe some- some new words that she can e so it's more in a teaching e way . at the moment her french level is not good enough to put some emotions into- into- into this

168 N : and when it comes to swahili mostly it's just . it's a e . just to see if you know the meaning of a certain swahili word . like e ginger i would say i would tell him could you get some *tangawizi* just to see if he remembers the word in swahili maybe sometimes i teach him some new swahili words so when he goes to e maybe a shop to buy something he can easily communicate so i teach him a few basic swahili words so we mention them just to see if he remembers or something yeah so it's more of a learning thing when we use each other's languages we are still learning so . yeah

Dans cet exemple, il y a démonstration de langues dans le sens d'un cours : c'est par ailleurs l'une des raisons les plus fréquentes amenant les couples ALF à mobiliser le *« code-switching »* (Pietikäinen, 2017, p.137). Chacun glisse d'une part des mots de sa L1 pour enseigner la langue à son partenaire et d'autre part des termes issus de la langue de l'autre pour montrer qu'ils ont bien retenu ce qui a été enseigné. Ce double-mouvement enseignement-apprentissage prouve qu'il y a un effort de fait par les deux partenaires ; d'une part, en enseignant sa L1, l'un des partenaires ouvre son univers à l'autre et d'autre part, en apprenant la langue de l'autre, le deuxième accepte de s'intéresser à cet univers.

Finalement, l'alternance codique est un phénomène normal chez les couples mixtes plurilingues ALF pour qui les autres langues *« [are] just hidden right underneath the surface »*[26] (Pietikäinen, 2014, p. 21, reprenant Mauranen, 2013). Pietikäinen parle de perméabilité vis-à-vis de la communication chez les couples ALF pour qui les frontières linguistiques sont mouvantes grâce à leur répertoire langagier plurilingue, riche et mixte *(idem*). Elle met aussi en évidence ce qu'elle appelle *« linguistic relaxedness »* chez ces couples ALF :

> *« This **linguistic relaxedness** between partners is endonormative – linguistic resources are drawn from other languages rather freely, because there is knowledge on shared linguistic competencies, and thus understanding is not jeopardised. There is no need to hold one's guards up and worry about grammatical correctness because impressions have long since been made, the partners are well informed about each other's linguis-tic capabilities and deficiencies, and making meaning is in the essence of their communication. »* [27](Pietikäinen, 2014, p. 20)

En effet, les partenaires connaissent bien les compétences langagières de leur moitié et c'est pourquoi il n'y a pas de gêne à mélanger librement les langues. Le couple ALF n'a pas pour but l'excellence grammaticale mais la communication en général ; il s'agit alors d'adopter une attitude apaisée vis-à-vis des langues et de jongler avec elles de manière fluide pour pouvoir s'exprimer. Les

26 « [sont] cachées juste sous la surface » (ma traduction)

27 « Cette relaxation linguistique entre les partenaires est endonormative [le couple utilise les langues selon ses propres normes en s'affranchissant de celles préétablies] - les ressources linguistiques sont puisées à partir des autres langues librement, parce qu'il y a une connaissance mutuelle des compétences linguistiques partagées, et la compréhension n'est donc jamais mise en péril. Il n'y a pas besoin d'être sur ses gardes et de s'inquiéter de la correction grammaticale parce que les impressions ont été faites depuis longtemps, les partenaires sont bien au courant des capacités et des difficultés linguistiques de l'autre, et créer du sens est l'essence de leur communication. » (ma traduction)

exemples 6, 7 et 8 (p. 31 et 32) sont des preuves de cette tolérance linguistique très présente et indispensable pour les couples ALF qui doivent accepter et parfois même moduler leur langue pour se faire comprendre, aux dépens d'une dite perfection grammaticale.

4.2. La reconfiguration du répertoire langagier

La vie quotidienne du couple plurilingue suppose un va-et-vient ininterrompu entre toutes les langues du répertoire du couple. Cette alternance continue amène les membres eux-mêmes à reconfigurer leur répertoire langagier et à rejouer leur identité plurilingue.

4. 2. 1. La création de la langue du couple

Le mélange des langues, l'humour, les disputes, l'expression des émotions en général sont propres à chaque couple et c'est pourquoi chez les couples ALF il y a un développement de ce qu'on qualifie de la langue du couple : *« the language with which the relationship is built and sustained »*[28] (Pietikäinen, 2014, p. 2), ou plus précisément :

> *« a language of interpersonal communication developed and used in the privacy of the home, and it is therefore not a surprise that the speakers identify to this language as "their language", even if it largely looks like what we generally call English (...). »*[29] (Pietikäinen, 2017, p. 158)

De ces définitions, il faut donc retenir que la langue du couple est un acte de communication unique (Klötzl, 2015, p. 11) qui se fonde sur une langue déjà connue (ici l'anglais) en la parsemant d'éléments propres aux langues de chaque partenaire *(code-switching).* Le discours est aussi singulier puisqu'il est régi par des codes privés co-créés par les deux partenaires du couple et il est majoritairement composé de conversations intimes et émotionnelles (Gundacker, 2010, p. 30) : il naît et évolue via les expériences d'un couple particulier, il n'est donc pas la même pour chaque couple. Roland Barthes, en 1977, écrit un livre entier consacré à cette langue : *Fragments d'un discours amoureux*, ouvrage dans lequel il prend la position d'un amoureux en décrivant chaque grand concept lié à l'Amour à travers les yeux de quelqu'un d'épris. La spécificité de cette langue a également été étudiée par Ernst Leisi (1978) pour qui la langue du couple, bien qu'étant complexe et unique pour chaque relation, est composée de caractéristiques identifiables. Gundacker (2010, p. 29-33) fait l'inventaire de ces caractéristiques :

- C'est une langue qui suit des **codes privés** établis consciemment ou inconsciemment par les membres d'un couple. Ils sont uniques et évoluent en même temps que la relation

28 « La langue avec laquelle la relation s'est construite et avec laquelle elle se poursuit » (ma traduction)

29 « une langue de communication interpersonnelle développée et utilisée dans la sphère privée, ce n'est alors pas une surprise que les locuteurs identifient cette langue comme "leur langue", même si elle ressemble beaucoup à ce qu'on appelle généralement l'anglais (...). » (ma traduction)

évolue (l'humour du couple est par exemple régi par des règles propres au couple même) ;

- C'est une langue **créative**, faisant appel à l'imagination des partenaires qui inventent des manières de se référer aux choses et aux personnes par le biais de métaphores ou de surnoms. Le couple crée son propre socle de références ;
- La langue agit comme un **stimulant érotique** puisqu'elle est utilisée pour séduire et qu'elle participe au maintien de l'érotisme dans la relation. Si elle n'a plus cet effet, il n'y a plus de relation amoureuse ;
- C'est une langue **construite qui subit des influences** de toutes parts. La langue du couple, même si elle est unique et individuelle, n'est pas totalement naturelle puisqu'elle est le résultat de l'accumulation de motifs linguistiques déjà existants, trouvés dans les éléments culturels environnants (livres, films, chansons, poèmes, etc.). Cette langue est construite à partir de paradigmes et de modèles majoritairement déjà présents ;
- C'est une langue qui doit se heurter à **des interférences et à des idées fausses** pour être bâtie : les membres du couple doivent d'abord vivre des incompréhensions pour savoir comment modeler leur langue, ce qui est encore plus probant chez les couples plurilingues. Il s'agit d'abord de se confronter pour trouver des définitions communes au mots constituant le vocabulaire du couple ;
- Cette langue constitue un **moyen de se souvenir** *(« means of memories »)* ; surtout dans les relations à long-terme, les termes peuvent renvoyer à des moments particuliers et les mots peuvent être chargés émotionnellement grâce aux diverses expériences du couple. La langue sert à renforcer le vécu du couple et à raviver les expériences passées.

La langue du couple est donc co-construite au fur et à mesure de la relation. C'est en faisant face aux incompréhensions et en accumulant les expériences que les membres de la relation parviennent à créer un socle commun de références et de définitions qui leur permettent de pallier les manques de l'anglais et de communiquer en se comprenant. Il s'agit de « construire une culture de couple partagée » (Klötzl, 2015, p. 111). Même dans les relations monolingues, comme l'illustre Kundera avec le « Dictionnaire des mots incompris » (1987), c'est un passage obligatoire pour les couples puisqu'il y a confrontation de deux subjectivités, peu importe la langue. Il faut donc s'accorder avec l'autre sur différents thèmes et notamment les définitions données à des concepts polysémiques.

Tous les couples de cette recherche ont mentionné cette langue qu'ils ont créée au fil du temps et qui leur permet de communiquer aisément malgré les problèmes posés par l'usage de l'ALF : Francine, dans l'extrait 54 (p. 71), parle de leur *« own language »* par exemple. Véronique et Killian, quant à eux, expliquent que :

Exemple 58 :

82 V : no not for us even i think it's not about words for a joke it's more- more the behavior the things you like together or you don't like or you like to joke but it's not about words it's not about language really for me it's not a problem is it for you

83 K : no it's not a problem and especially we joke a lot and we have a lot of words that we use only us and we joke with them most of time i think for that one it's not a problem language

Pour eux, l'humour est une émotion comme un autre qui dépasse les mots et qui se transmet à travers d'autres vecteurs comme le corps, la voix, l'énergie et le comportement. Ils expliquent aussi avoir leur propre humour, des mots qu'ils n'utilisent qu'eux et auxquels ils ont eux-mêmes attribué un caractère comique. Ils sont parvenus à bâtir leurs propres normes de ce qui est drôle pour leur couple et leurs propres références comiques. Ils m'ont expliqué que c'était par exemple le cas de leur entreprise appelée « *kibowhy* » qui est un mélange de « *kiboko »* (*hippopotame* en swahili) et « *why »* (*pourquoi* en anglais). En créant leur propre langue, ils vont au-delà de leurs différences culturelles et linguistiques. Idriss et Francine relatent la même expérience :

Exemple 59 :

372 F : but also . so we are- we both have this humour that we won't understand from each other's country or language culture but we have our own little things so we will laugh about some things that we are mixing together that only

373 I : yes

374 F : yeah only us . it's kind of a private thing that we . yeah it increases the chance to-to have this

375 I : yeah someone can make somebody laugh because of how we

376 F : yeah and nobody else can understand because it's just us because we know and we're mixing languages and it's something yeah what we have so it can't be the same thing but it's . our way of using our languages and yeah

Par leur manière singulière d'utiliser la langue, Francine et Idriss arrivent eux aussi à contourner les problèmes d'incompréhension. Il s'agit là encore de créer sa propre langue de couple unique qui a ses références et ses règles bien à elle. Les *« private jokes »* permettent cette construction et renforcent aussi l'intimité du couple. Les couples de l'étude de Gundacker évoquent eux aussi ce répertoire de blagues que le couple crée avec le temps par exemple : *« in spite of the difficulty of expressing humor in English, many of the participants acknowledged the accumulation of their own couple specific sense of humor based on shared experiences »*[30] (2010, p. 111). La relation particulière du couple engendre nécessairement une communication singulière.

30 « malgré les difficultés à exprimer l'humour en anglais, beaucoup de participants prennent en compte la construction de leur propre sens de l'humour spécifique à leur couple et fondé sur des expériences partagées » (ma traduction)

4. 2. 2. S'approprier la langue de l'autre : une nécessité ?

Malgré toutes les stratégies possibles, il semblerait toutefois que l'appropriation de la langue de l'autre reste le meilleur moyen de combler les lacunes de l'ALF mais aussi de prouver son engagement à l'autre. Albane, Emmanuel et Francine ont par exemple appris le swahili, Neema, Killian, Richmond et Eliza suivent actuellement des cours pour apprendre le français. Ces décisions sont liées au couple mais également à des projets de vie ou à des potentielles migrations : Albane et Francine vivant en Tanzanie depuis des années, il semblait nécessaire d'apprendre la langue de l'environnement, ne serait-ce que pour pouvoir communiquer avec les locaux. Neema et Richmond quant à eux, envisagent de s'installer respectivement en Suisse francophone et en France, ce qui les pousse à s'intéresser à la langue française. Finalement, « ces choix et ces solutions [...] relèvent de projets communs, relatifs au couple » (Zeiter, 2018, p. 40), « on ne se socialise pas [dans la langue de l'autre] seulement parce que l'on vit en couple avec [cette personne] » (Zeiter, 2018, p. 40). En outre de ces projets, il y a aussi l'envie et le besoin de faire plaisir à l'autre : Daniel et Neema mettent d'ailleurs en relief, dans leur interview, l'effort que cela représente d'apprendre une langue :

Exemple 60 :

315 R : yeah e i would say it's just i think it's important to learn each other's language especially for future reasons . e if we are seeing each other long term i think it's important because . the- the close people we have have different languages so i think it's important that we- we learn each other's languages for the long term

316 G : yeah and it goes in the saying that e that says that if you love someone you make efforts and you stop making efforts when the love is gone

317 R : if you love someone you make efforts

318 G : if you stop making efforts for the other one it means there's something wrong but of course learning a language is a big one

319 S : yeah it's a big effort

320 G : it's different than making food for tonight or bringing breafast in bed the day after

Apprendre la langue de l'autre, c'est vouloir intégrer sa vie sociale mais c'est aussi lui prouver quelque chose et lui montrer son amour. C'est un véritable engagement qui dépasse les preuves quotidiennes comme le dit Daniel ; il s'agit d'un investissement à tous les niveaux qui prend du temps et de l'énergie, surtout si ces couples envisagent une vie ensemble : « l'appropriation langagière est surtout une ressource pour la vie du couple, puisqu'elle permet aux partenaires, entre autres, de mener à bien leurs projets comme ils le souhaitent » (Zeiter, 2018, p. 266). Il s'agit aussi de se sentir légitime à agir dans le milieu social de l'autre, pour ne plus ne plus avoir un « sentiment "d'exclusion", qui disparaît lorsque la compétence linguistique est "suffisante" pour que l'on soit regardé, entendu, compris » (Miguel-Addisu, 2018, p. 108).

Conclusion

Il semblerait finalement qu'« il existe autant de modes de socialisation, [d'expression] et d'appropriation de la langue que d'histoires de couple » (Zeiter, 2018, p. 40). Il y a autant de témoignages qu'il y a de couples et il est difficile de tirer des conclusions générales à partir de ces entretiens. Les discours vont quelquefois dans le sens d'une résonance émotionnelle réduite, quand il s'agit d'émotions liées à la colère ou à l'humour par exemple. Cependant, l'amour semble être un sentiment qui, lui, n'est pas touché par ce phénomène. Les couples eux-mêmes se sont contredits, insistant sur le fait que l'ALF ne posait aucun problème dans leur communication mais en même temps en donnant des exemples clairs où ils sentaient que cette tierce langue n'était pas suffisante.

Méthodologiquement, pour réduire ces écarts de sens, je pense que plusieurs éléments pourraient être améliorés dans une potentielle recherche ultérieure. Tout d'abord, il faudrait interviewer plus de couples et, avant de les questionner, je pense qu'il serait préférable de recueillir à l'avance leurs biographies langagières à l'écrit avec les détails et les raisons de leur apprentissage de chaque langue. Ensuite, l'un de mes plus grands regrets dans le recueil des données est de ne pas avoir pu m'entretenir avec les membres des couples individuellement. Toutes les interviews ont été faites avec le couple et non pas avec les partenaires seuls ; bien que cela présente de grands avantages puisque les interactions entre eux sont très riches, il est possible que leur liberté d'expression ait été réduite et qu'ils n'aient pas osé pas aller dans les détails de leur vécu linguistique intime dans le couple. Je pense aussi que pour que les réponses soient moins contradictoires, il serait pertinent de rencontrer les couples plusieurs fois, non seulement pour renforcer le lien de confiance entre eux et moi, mais aussi car la plupart du temps les membres de la relation n'ont jamais vraiment pensé à ces questions avant ; ils réfléchissent donc beaucoup pendant l'interview et tentent de répondre avec rapidité pour ne pas casser le rythme de la conversation. Les rencontrer à plusieurs reprises permettrait une mise à jour de leurs pensées sur le sujet et une confrontation entre les données recueillies spontanément « à chaud » et les éléments collectés *a posteriori*, après introspection, « à froid ». Une récolte de données plus tangibles serait également un plus : un accès aux messages ou la possibilité de faire des observations ethnographiques longues permettraient de comparer les discours avec les actes. Cette étude pourrait également être jointe à des recherches neuroscientifiques pour obtenir des résultats concrets sur la résonance émotionnelle réduite chez les couples ALF.

Le problème posé par toutes ces pistes, qui est en même temps ce qui participe à la beauté

du sujet, reste que parler de couple, c'est évoquer l'intimité profonde des individus et leur subjectivité. Il s'agit d'atteindre quelque chose qui est précieux pour les informateurs et qui, de ce fait, n'est pas facile d'accès ; d'une part car les questions sont délicates et d'autre part car les événements langagiers du quotidien sont pour la plupart inconscients.

Il est tout de même possible de conclure que les couples que j'ai interrogés ici, bien qu'expérimentant des problèmes avec l'anglais *lingua franca*, insistent tous sur le fait que l'expérience du couple mixte plurilingue est avant tout une richesse. Émotionnellement, tout n'est pas toujours facile à exprimer, mais les stratégies inventées et mises en place (*code-switching*, création de la langue du couple, langage corporel...) permettent de faire passer l'essentiel. Il semble aussi que les émotions qui importent vraiment pour ces couples arrivent toujours à être transmises et entendues, que ce soit par les mots ou par d'autres vecteurs plus ou moins palpables et conscients. Être en couple mixte, interculturel et plurilingue, c'est adopter un mode de vie qui requiert des efforts et comme me l'ont informellement avoué plusieurs couples, ce n'est pas toujours facile. Il s'agit néanmoins d'un défi que ces individus sont prêts à relever car la relation interculturelle est un espace constant d'échanges, de création et de partage à tous les niveaux. La mixité « confronte chaque sujet à son identité propre et à ses appartenances, et met le couple au défi de créer une nouvelle entité avec une identité particulière forgée d'une double appartenance » (Platteau, 2012, p. 242). Pour conclure, la relation interculturelle est un effort continu et troublant qui permet de remettre en question ses préjugés et de s'enrichir par le contact avec l'autre.

Références

• Altarriba, J. (2003). « Does *carino* equal 'liking' ? A theoretical approach to conceptual nonequivalence between languages », *International Journal of Bilingualism* n°7, pp. 305–322.

• Anooshian, L., Hertel, P. (1994). « Emotionality in free recall: language specificity in bilingual memory », *Cognition and Emotion* 8, pp. 503-514.

• Azeroual, S. A., et al. (2016). « Usage des langues et plurilinguisme », *Hypothèses*, vol. 19, n°1, pp. 255-266.

• Barthes, L. (1977). *Fragments d'un discours amoureux*. Paris : Tel quel.

• Bellamy, V. (2017). « 236 300 mariages célébrés en France en 2015, dont 33 800 mariages mixtes », *Insee Première* n°1638, mars 2017.

• Bensimon, D., Lautman, F. (1974). « Quelques aspects théoriques des recherches concernant les mariages mixtes [Some theorical aspects of research about mixed marriages] », *Ethnies*, volume 4, pp. 17-39.

• Bergson, H. (1900). *Le rire*. Paris : Félix Alcan.
• (1938). *La pensée et le mouvant*. Paris : Félix Alcan.

• Bin Kassim, M. (1991). *National Language Policy : The Tanzanian experience*. Publié en 2006, consulté le 10/07/2020. URL : http://apjee.usm.my/JPP_11_1991/Jilid%2011%20Artikel %2006.pdf.

• Bize, P. R. (1969). « La communication "Moi, l'Autre" », *Communication et langages* n°1, pp. 87-97.

• Blommaert, J. (1999). *State ideology and language in Tanzania.* Köln : Köppe.

• Bonini, N. (2011). « Le développement de l'enseignement secondaire en Tanzanie et la scolarisation des Maasaï », *Autrepart*, n° 59, 3, pp. 57-74.

• Bourdieu, P., Boltanski, L. (1975). « Le fétichisme de la langue », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 4.

• Boyer, H. (2001). « L'"unilinguisme" français contre le changement sociolinguistique », *Tranel* n°34/35, pp. 383-392.

• Busch, B. (2010). « School language profiles : valorizing linguistic resources in heteroglossic situations in South Africa », *Language and education* n°24, pp. 283-255.

• Capliez, M. (2015). « Aperçu de l'enseignement de l'anglais oral en France : statut, perspectives et étude de cas », *Recherches en didactiques*, vol. 19, n°1, pp. 109-128.

• Cassin, B. (dir.) (2004). *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*. Paris : Seuil.

• (2014). « Traduire les intraduisibles, un état des lieux », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 90, n°2, pp. 25-36.

• Castonguay, C. (1971 et 1976). « Intermarriage and Language Shift », *The Canadian Journal of Sociology / Cahiers canadiens de sociologie*, Vol. 7, n°3, pp. 263-277.

• Chiwanga, F. (2016). « Langues sur objectifs spécifiques : un cas de français du tourisme dans l'enseignement supérieur en Tanzanie ». Conférence : *East African Community : Exchanging and Trading with the Francophone World*. East African Community Headquarters, Arusha, Tanzanie.

• Chen, G., and Martin, R. A. (2007). « A comparison of humor styles, coping humor, and mental health between Chinese and Canadian university students », *Humor Int. J. Humor Res*. 20, pp. 215–234.

• Cogo, A. (2012). « ELF and super-diversity: A case study of ELF multilingual practices from a business context », *Journal of English as a Lingua Franca* 1 (2), pp. 287–313.

• Collet, B., Philippe, C. (dir.). (2008). *MixitéS. Variations autour d'une notion transversale*, Paris, L'Harmattan.

• Conan, L. (1925). *La sève immortelle*. [E-Book] Québec : La BeQ.

• Costa, A. (2017). *El cerebro bilingüe : La neurociencia del lenguaj*. Espagne : DEBATE.

• Covanti, V. A. (2007). *Exotisme en communication interculturelle : danse, rencontres et mouvement vers l'altérité*. Mémoire de master, Université du Québec à Montréal, soutenu en 2007.

• Chen, G., Martin, R. A. (2007). « A comparison of humor styles, coping humor, and mental health between Chinese and Canadian university students », *Humor Int. J. Humor Res*. 20, pp. 215–234.

• Dabène, L. (1994). *Repères sociolinguistiques pour l'enseignement des langues*. Paris : Hachette.

• Delabie, A. (2019). « Une nouvelle F(f)rancophonie pour l'Afrique de l'Est. Effets didactiques de la politique linguistique française en Tanzanie », *Revue Internationale des Francophonies* [En ligne], La F/francophonie dans les politiques étrangères, publié le : 12/12/2019, consulté le 09/07/2020. URL : http://rifrancophonies.com/rif/index.php?id=975.

• Derné, S. (1994). « Structural realities, persistent dilemmas, and the construction of emotional paradigms : love in three cultures », *Social Perspectives on Emotion* 2, pp. 281–308.

• Derrida, J. (1996). *Le Monolinguisme de l'Autre*. Paris : Éditions Galilée.

• Dewaele, J.M. (2004). « The Emotional Force of Swearwords and Taboo Words in the Speech of Multilinguals », *Journal of Multilingual and Multicultural Development* 25 (2/3), pp. 204-222.

• (2006). « 5. Expressing Anger in Multiple Languages: Emotional Experience, Expression, and Representation ». In : Pavlenko A. (éd.) *Bilingual minds: Emotional experience, expression, and representation.* Clevedon : Multilingual Matters.

• (2008). « The emotional weight of I love you in multilinguals' languages », *Journal of Pragmatics* 40 (10), pp. 1753-1780

• Dewaele, J.M., Pavlenko, A. (2002). « Emotion vocabulary in interlanguage », *Language Learning* n°52, pp. 265-324.

• Dumanig, F. (2010). *Language choice in interracial marriages : The case of Filipino-Malaysian couples*. Thèse de doctorat, université de Kuala-Lumpur (Malaisie), soutenue le 18/06/2010.

• Ehret, C. (1980). « The Nilotic Languages of Tanzania », Polomé E., HILL C. P. (dir.), *Language in Tanzania*. Oxford : Oxford University Press, pp. 68-77.

• Ekman, P. (1992). « An argument for basic emotions », *Cognition and Emotion* 6, 169–200

• Fitzpatrick, M. A. (1990). « Models of marital interactions », H. Giles, W.P. Robinson (éd.), *Handbook of language and social psychology,* Chichester, John Wiley, pp. 433-450.

• Forlot, G. (2010). « Langues et choix de scolarisation. Les Français expatriés au Canada : de l'ethnocentrisme à la diversité », *Éducation et sociétés*, vol. 25, n°1, pp. 139-155.

• Fréour, P. (2014). « La première carte corporelle des émotions », Le Figaro [En ligne], publié 06/01/2014, consulté le 11/07/2020. URL : https://sante.lefigaro.fr/actualite/2014/01/06/21819-premiere-carte-corporelle-emotions.

• Fromm, E. (1956). *L'art d'aimer*. Bruges : Desclée de Brouwer [traduit en français et édité en 1986].

• Gernez, N. (2015). « Langues locales et idéologie linguistique dominante (Tanzanie) » , *Autrepart* n° 73, pp. 123-137

• (2017). *Langue nationale et plurilinguisme en Tanzanie*, sous la direction de Peatrik A. M.. Thèse de doctorat en anthropologie, soutenue à Paris Nanterre en 2017.

• Gogolin, I. Neumann, U. (1991). « DIL - LANGUAGE - LINGUA - Sprachliches Handeln in der Grundschul », *Grundschulzeitscrift* n°43, pp. 6-13.

• Grelley, P. (2008). « ... en contrepoint - Le couple mixte est-il fragile ? », *Informations sociales*, vol. 149, n°5, pp. 119-120.

• Grosjean, F. (2015). *Parler plusieurs langues. Le monde des bilingues*. Paris, Albin Michel.

• Gundacker, J. (2010). *English as a Lingua Franca between Couples: Motivations and Limitations*. Thèse de doctorat, Université de Vienne, soutenue en 2010.

• Harries, L. (1969), « Language policy in Tanzania », *Africa*, vol. 39, n°3, pp. 275-280.

• Harris, C.L., Aycicegi, A., Gleason, J.B. (2003). « Taboo words and reprimands elicit greater autonomic reactivity in a first than in a second language », *Appl Linguist* 24, pp. 561–579.

• (2006). « When is a first language more emotional ? Psychophysiological evidence from bilingual speakers ». In : Pavlenko A. (éd) *Bilingual minds: emotional experience, expression, and representation*. Clevedon : Multilingual Matters.

• Hickel, F. (2011). « Fred DERVIN, Les identités des couples interculturels. En finir vraiment avec la culture ? », *Sociétés et jeunesses en difficulté* [En ligne], n°12. Mis en ligne le 20 décembre 2012, consulté le 07 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/sejed/7344.

• House, J. (1999). « Misunderstanding in intercultural communication : interactions in English as a lingua franca and the myth of mutual intelligibility ». In : Gnutzmann C. (éd.) *Teaching and Learning English as a Global Language*. Tübingen: Stauffenburg, pp. 73–89.

• (2003). « English as a lingua franca : A threat to multilingualism ? », *Journal of Sociolinguistics* 7(4), pp. 556–578.

• Huston, N., Sebbar, L. (1986). *Lettres parisiennes. Autopsie de l'exil*. Paris : Bertrand Barrault. J'ai lu [édité en 1999].

• Iliffe, J. (1984). *A Modern history of Tanganyika.* Cambridge : Cambridge University Press.

• Izard, C. (1969). *The Face of Emotion*. New York : Appleton-Century-Crofts.

• Jiang, T., Li, H., Hou, Y. (2019). « Cultural Differences in Humor Perception, Usage, and Implications », *Front. Psychol* vol. 10 n°123. [En ligne] publié le 29/01/2019, consulté le 15/08/2020. URL : https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fpsyg.2019.00123/full.

• Klötzl, S. (2015). *A Love Affair with ELF : Linguistic Hybridity in ELF Couple Discourse*. Thèse de doctorat, université de Vienne (Autriche), soutenue en 2015.

• Kundera, M. (1987). *L'Insoutenable Légèreté de l'être*. Paris : Gallimard.

• (1990). *L'immortalité*. Paris : Gallimard.

• Krumm, H. J. (2001). *Kinder und ihre Sprachen – lebedinge Mehrsprachigkeit*. Vienne : Eviva.

• Leavitt, J. (2011). *Linguistic Relativities : Language Diversity and Modern Thought*. Cambridge : Cambridge University Press.

• Leisi, E. (1978). *Aufsätze*. Heidelberg : Winter.

• Leppänen, M. (2016). *"The best thing is laughing at our differences" : Intercultural couples' views on their relationship and its effects on the construction of identities*. Mémoire de master, université de Jyväskylä (Finlande), soutenu en décembre 2016.

• « Les mots qui nous manquent » (2016), *Courrier International*, supplément aux n°1363-64-65.

• Loi Hortefeux, n°2007-1631 du 20/11/2007 relative à la maîtrise de l'immigration, à l'intégration et à l'asile (1), JORF n°270 du 21 novembre 2007, page 18993, texte n°1.

• Manconi, T. (2019). « La 'silhouette des langues' : dessiner et représenter les identités plurielles », *Annali online della Didattica e della Formazione Docente,* Vol. 11, n°17, pp. 107-123.

• Marian, V., Kaushanskaya, M. (2008). « Words, feelings, and bilingualism : cross-linguistic differences in emotionality of autobiographical memories », *Ment Lex* 3, pp. 72–90.

• Martin, R. A. et al. (2003). « Individual differences in uses of humor and their relation to psychological well-being : development of the humor styles questionnaire », *J. Res. Pers.*, 37, pp. 48–75

• Massamba, D. P. B. (2002). *Historia ya Kiswahili : 50 BK hadi 1500 BK*, Nairobi, Jomo Kenyatta Foundation.

• Mauranen, A. (2005). « English as Lingua Franca : An unknown language ? ». In : Cortese G., Duszak A. (éd.), *Identity, Community, Discourse : English in Intercultural Settings*. Bern : Peter Lang, pp. 269–293.

• Meierkord, C. (2002). *Lingua franca communication*. Frankfurt : Peter Lang.

• Meitamei, Olol-Dapash. (2001). « Maasaï autonomy and sovereignty in Kenya and Tanzania », *Cultural Survival Quarterly Magazine*. [En ligne] Mis en ligne en 2001, consulté le 9 juillet 2020. URL : https://www.culturalsurvival.org/publications/cultural-survival-quarterly/maasaï-autonomy-and-sovereignty-kenya-and-tanzania.

• Miguel-Addisu, V. (2018). « La présentation de soi dans un couple plurilingue. Langues et ethos discursif », *Mixités conjugales aujourd'hui*. Rouen, France : PURH, pp. 89-114.

• Mikol Spiechowicz, P., Zauberman, Y. (2018) *Les mots qui nous manquent*, éd. Point, coll. Point goût des mots, Paris.

• Moras, A. (2012). *Les fantômes du delta*. Paris : Albin Michel.

• M'sili, M., Neyrand, G. (1997). « Les couples mixtes dans la France contemporaine », *Population*, 52e année, n°3, pp. 571-605.

• Mulinda, A. (2013). « Abandon du cours de Français au secondaire en Tanzanie : Représentations d'élèves et d'enseignants », *L'enseignement supérieur et la recherche dans le contexte des Grands Lacs et de l'Afrique de l'Est : les enjeux linguistiques pour l'intégration régionale*. Sylvains les Moulins-France : GERFLINT.

• (2015). « Le français au sein du multilinguisme tanzanien : défis et perspectives », *Synergies Afrique des Grands Lacs* n°4, pp. 117-127.

• Numenmaa, L. et al. (2013). « Bodily maps of emotions », PNAS 111 (2), pp. 646-651 [En ligne] publié le 14/01/2014 et consulté le 12/07/2020. URL : https://doi.org/10.1073/pnas.1321664111

• Pauwels, A. (1985). « The effect of exogamy on language maintenance in the Dutch-speaking community in Australia », *ITL Review of Applied Linguistics* 66, pp. 1–24.

• Pietikäinen, K. S. (2012). *English as a lingua franca couples in interview : Code-switching stimuli.* Newcastle upon Tyne: Newcastle University MA thesis.

• (2014). « ELF couples and automatic code-switching », *Journal of English as a Lingua Franca*, 3 (1), pp. 1-26.

• (2017). *English as a Lingua Franca in Intercultural Relationships: Interaction, Identity, and Multilingual Practices of ELF Couples*. Helsinki.

• Piller, I. (2002). *Bilingual couples talk : the discursive construction of hybridity.* Amsterdam/Philadelphie, Pays-Bas/États-Unis, John Benjamins Publishing Company.

• Platteau, G. (2012). « Les couples mixtes : l'adoption de deux cultures ? », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, vol. 49, n°2, pp. 241-258.
• Pohl, J. (1973). « La langue tierce », *Équivalences*, 4e année-n°2. pp. 1-7.

• Porquier, R. (1984). « Communication exolingue et apprentissage des langues », Py B. (éd). *Acquisition d''une langue étrangère* (vol. III), Neuchâtel, Presses de l'université de Paris VIII, pp. 17-47.

• Py, B., Gajo, L. (2013). « Bilinguisme et plurilinguisme ». In : Simonin J., Wharton S. (éd.) *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts.* Lyon, ENS Éditions, pp. 71-93.

• Qorro, M. A. S. (2005). « Parents' Views on the Medium of Instructions in Post-Primary Education in Tanzania », *LOITASA Research in Progress*. Dar es Salaam : KAD Associates.

• Pavlenko, A. (2002). « Bilingualism and emotions ». *Multilingua*, 21 (1), pp. 45–78.

• Rocheron, Y. (1998). « Liberté, Égalité, Mixité... Conjugales. Une sociologie du couple mixte ». In : Philippe, C., Varro, G. et Neyrand, G. (dir.), *Langage et société*, n°85, pp. 113-116.

• Rudowicz, E., and Yue, X. D. (2002). « Compatibility of Chinese and creative personalities », *Creat Res* 14, pp. 387–394.

• Salas, J. (2016). « Penser dans une langue étrangère, c'est réfléchir deux fois », *Le courrier international.* [En ligne] publié le 28/10/2016, consulté le 02/08/2020. URL : https://www.courrierinternational.com/article/psychologie-penser-dans-une-langue-etrangere-cest-reflechir-deux-fois

• Sanz, C. (2013). « Multilingualism and metalinguistic awareness ». In : Chapelle C. A. (ed.), *The encyclopedia of applied linguistics*, pp. 3933–3942. Oxford : Blackwell.

• Sapir, E. (1968). *Linguistique.* Paris, Gallimard.

• Sauter, D., Le Guen, O., Haun, D. (2011). « Categorical Perception of Emotional Facial Expressions Does Not Require Lexical Categories », *Emotion* 11, pp. 1-5.

• Schrauf, R.W. (2000). « Bilingual autobiographical memory : experimental studies and clinical cases ». *Culture Psychol* 6, pp. 387– 417.

• Spiro, M. (1984). « Reflections on cultural determinism and relativism with special reference to emotion and reason ». In : Shweder R., Levine R. A.(éd.), *Culture theory : essays on mind, self and emotion*. Cambridge : Cambridge University Press, pp. 333-346.

• Taguieff, P.-A. (1987). *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*. Paris : La Découverte.

• Toivo, W., Scheeper, C. (2019). « Pupillary responses to affective words in bilinguals' first versus second language ». PLoS ONE 14(4): e0210450. https://doi.org/10.1371/journal.pone.0210450

• Varro, G. (2012). « Les "couples mixtes" à travers le temps : vers une épistémologie de la mixité », *Enfances, Familles, Générations*, (17), pp. 21–40.

• Venant, E., Frey C., Ngamountsika E. (2016). *La langue française dans l'espace francophone : Pratiques, représentations, dynamique et didactique au XXIe siècle.* Paris : Éditions des archives contemporaines.

• Voise, A. M. (2010). « Enseigner la phonologie de l'anglais aux futurs professeurs du primaire », *Cahiers de l'APLIUT*, Vol. XXIX, n° 2, pp. 11-24.

• Vuzo, M. (2005). « Using English as a Medium of Instruction in Tanzanian Secondary Schools: Problems and Prospects », *LOITASA Research in Progress.* Dar es Salaam : KAD Associates.

• Walker, D. (2005). « Le français dans l'Ouest canadien ». In : Valdman, A., Auger, J. et Piston-Hatlen, D. (dir.), *Le français en Amérique du Nord. État présent.* Québec, Les Presses de l'Université Laval, pp. 187-205.

• Weber, M. (1922). *Économie et société*. Paris : Pocket, coll. Évolution, 2003.

• Wierzbicka, A. (1986). « Human Emotions : Universal or Culture-Specific ? », *American Anthropologist*, 88, pp. 584-594.

• Wierzbicka, A., Jamrozik, E. (1988). « L'amour, la colère, la joie, l'ennui. La sémantique des émotions dans une perspective transculturelle », *Langages*, 23e année, n°89, *Recherches linguistiques en Pologne,* pp. 97-107.

• Wittgenstein, L. (1921). *Tractatus Logico-Philosophicus.* Paris : Gallimard [traduit en français et publié en 1993].

• Whorf, B. L. (1969 [1956]). *Linguistique et anthropologie. Les origines de la sémiologie.* Paris : Denoël.

• Zeiter, A.-C. (2017). « Mixité, plurilinguisme et exolinguisme : asymétrie et pouvoir dans l'appropriation langagière », *Langage et société*, vol. 162, n°4, pp. 115-133.

• (2018). *Dans la langue de l'autre : Se construire en couple mixte plurilingue.* Lyon: ENS Éditions.

Table des figures

• Effectifs au cours de français à l'Université de Dar es Salaam..... p. 24
• La carte des émotions..... p. 42
• Les intraduisibles autour de l'Amour..... p. 44

Annexe 1 - Questions d'entretien

La progression de ce questionnaire est indicative. Les entretiens étant semi-directifs, ces questions servent de guides mais le discours des informateurs prévaut : je suivais donc davantage le fil de la conversation que cette liste de questions.

I. Le répertoire langagier du couple

1) Quelles langues parlez-vous individuellement ?

2) Comment et pourquoi les avez-vous apprises ?

3) Quand et où vous êtes-vous rencontrés ? En quelle langue ?

4) Quelle(s) langue(s) parlez-vous ensemble aujourd'hui ?

5) Si vous mixez les langues, pourriez-vous essayer de définir des règles ou des moments où vous utilisez une langue plutôt qu'une autre ?

II. Sentiments vis-à-vis de l'anglais

1) Ressentez-vous des frustrations vis-à-vis de l'anglais ? Si oui, à quel moment ?

2) Pensez-vous que l'anglais retransmet vos émotions de manière authentique ?

3) Est-ce que vous expérimentez souvent le fait d'avoir votre L1 « sur le bout de la langue » ?

4) Est-ce que vous trouvez l'anglais suffisant pour :

a) Les disputes ?

b) L'expression de l'amour ?

c) Les blagues ?

5) Si vous expérimentez des incompréhensions, sont-elles plutôt culturelles ou linguistiques ?

6) Avez-vous des exemples de mots ou expressions de votre L1 que vous avez du mal à traduire en anglais ?

III. Sentiments vis-à-vis des autres langues

1) Aimeriez-vous apprendre la langue de l'autre ?

2) Si vous apprenez la langue de l'autre, pensez-vous un jour passer de l'anglais à la L1 de l'un d'entre vous ?

3) Pouvez-vous attribuer une partie du corps à chaque langue que vous connaissez ? [Portrait de langue]

IV. Catégorie socio-professionnelle

1) Pouvez-vous me donner vos âges et vos professions ?

Annexe 2 - Traduction des extraits d'entretiens

N.B. : Il s'agit de mes traductions personnelles des extraits d'entretien présents dans ce mémoire.

Exemple 1 :

2 N : e je parle swahili c'est ma langue maternelle je parle aussi l'anglais que j'ai appris à l'école oui c'est tout un peu de français que j'apprends en ce moment Gilles m'apprend un peu de français oui

3 D : et le sukuma

4 N : mh

5 D : pas de sukuma

6 N : e le sukuma c'est ma

7 S : langue tribale

8 N : oui langue tribale mais je ne connais que quelques mots

9 S : ok oui comment ça se fait que le swahili soit devenu ta langue maternelle

10 N : c'est la langue maternelle de tous les Tanzaniens j'imagine oui c'est la langue nationale donc ouais

Exemple 2 :

72 A : e parce que mon plan c'était de vivre ici and après je sais que si tu parles pas wahili ici si tu parles qu'anglais c'est pas bien ans je vois la première fois que j'ai su comment saluer les gens ma e vie a changé ici

73 S : mm

74 A : parce que les gens ils se comportent totalement différemment par rapport à quand je ne parlais pas du tout

Exemple 3 :

7 V : on va mélanger les langues ok je parle français un peu (rires) pour être très précis en fait Kelvin a besoin de je parle lentement comme ça il peut comprendre il a besoin de français lui même pour son- pour son travail comme il est guide de safari précisément principalement on va dire non exclusivement avec des personnes francophones actuellement donc du coup il a besoin du français pour son travail donc pour ça il progresse beaucoup plus vite que moi en swahili

Exemple 4 :

79 A : maintenant avec Remi je pense que c'est important qu'il apprenne ma langue et mais il le veut il le fera mais c'est difficile pour lui parce qu'il vit dans un endroit où personne parle français

Exemple 5 :

46 S : j'allais demander ils ne parlent pas un dialecte ou quelque chose

47 Em : e on a un dialecte mais on parle avec ma famille on parle français

48 S : ok et c'est ta première langue c'est ta e langue maternelle

49 S : oui oui tu sais . oui swahili ok notre langue tribale n'est pas exactement comme le swahili parce qu'ici le

swahili c'est partout c'est la langue nationale mais pour nous on a une langue locale mais c'est- c'est e

50 El : c'est genre tribal

51 Em : oui c'est comme le breton en France le corse e je ne sais pas

52 S : oui oui les patois ouais

53 Em : oui tu peux vivre sans

54 S : oui je vois

55 Em : donc à la maison- à la maison- à la maison on parle français e avec mes frères et sœurs avec mes parents qui sont d'une autre génération on parle français donc si elle parle français s'ils l'entendent parler français ils seront en mode oh c'est bien elle fait des efforts c'est e un sentiment d'appartenance c'est comme si ok elle fait partie de la famille tu vois tout ça donc oui c'est pareil pour moi et le kiswahili c'est genre oh bien c'est vraiment bien

Exemple 6 :

203 R : comme avant e quand- quand on s'est rencontré avec Aurélie j'étais ah . parce que c'était genre mon amie and ensuite elle est venue chez moi et après ah

204 A : (rires)

205 R : je me demandais ce que j'allais faire

206 S : (rires)

207 A : pour quoi ah pour parler

208 R : oui parce que mon anglais était très mauvais tu sais

209 A : ouais je me souviens

210 R : c'est comme si tu parlais point par point du style un accord de guitare c'est comme ça (rires) à mais après j'ai commencé à m'améliorer et après je me sentais ok ok ok mais maintenant je ne me sens pas bien quand je rencontre des gens qui parle trop anglais

Exemple 7 :

32 F : (xx) et ça c'est pour oui parce que même à ce moment-là on s'est rencontré et apès deux semaines on s'est séparés car je suis rentrée en France donc le seul moyen qu'on avait c'était l'écrit ou parfois skype mais c'était majoritairement des messages et ça c'était plus difficiles disons (rires) comme il ne parlais pas très bien anglais mais son anglais à l'écrit était encore pire et encore aujourd'hui comme il n'a jamais appris il a appris l'anglais qu'en parlant

33 I : c'est juste je sais comment parler mais pas comment écrire car écrire c'est autre chose . <u>donc (xx)</u>

34 F : <u>oui il n'a jamais appris</u> comment écrire en anglais

35 I : oui parce que je ne suis jamais allé à l'école pour apprendre j'ai juste parlé moi-même

36 F : et même maintenant quand parfois il écrit en anglais comme il le faisait à ce moment-là c'est . je dois lire à haute voix ce qu'il écrit parce que je n'arrive pas juste en lisant mais quand je le dis je me dis ok c'est ça qu'il veut dire donc oui mm

Exemple 8 :

12 F : quant à moi (xx) mon anglais j'ai beaucou perdu mon anglais parce qu'il était très bon and ensuite j'ai dû

m'adapter genre si je conjugue des verbes il ne les comprendrait pas par exemple si je dis j'ai mangé une pomme il comprendrait que je déteste la pomme (rires) pas au passé mais ouais à cause de ça je dois m'adapte et je change mes verbes pour par exemple n'utiliser que du présent et rendre mes phrases beaucoup plus simples . pour qu'il comprenne ce qui après réflexion n'est pas la bonne chose à faire parce qu'il ne va jamais s'améliorer mais c'est beaucoup mieux . même toi tu te rends compte que c'est mieux

13 I : oui parce que

14 F : quand tu t'entends

15 I : oui e d'avant jusqu'à maintenant je vois la différence maintenant je parle différemment mais c'était e quand Fanny elle parle anglais parfois je ne comprends pas donc elle essaye parfois de parler comme je comprends

16 F : un faux anglais

17 I : et je comprends bien

Exemple 9 :

31 A : oui . et ee moi je- je quand on s'est rencontré je ne parlais pas vraiment anglais mais après j'ai commencé à prendre des cours ma raison d'être ici c'était aussi de pratiquer mon anglais [...]

Exemple 10 :

39 V : oui on en a à cause de- à cause de mon médiocre anglais parfois (rires)

Exemple 11 :

169 D : tu veux dire dans le futur ah c'est une bonne question e ça dépend- ça dépend si on a des enfants ça serait la seule raison pour laquelle on passerait à une langue ou à une autre pour que les enfants puissent comprendre

Exemple 12 :

441 R : [...] je n'aime pas l'anglais parce que beaucoup de gens parlent anglais et les gens qui parlent anglais se sentent supérieurs aux autres

Exemple 13 :

103 El : e ok le français m'intéresse depuis très longtemps même quand j'étais à l'école et j'en- j'en ai fait à l'alliance française mais j'ai jamais fini et ensuite quand je me suis mariée avec lui . ok la fois où j'ai rencontré sa famille c'était vraiment affreux

104 S : mm

105 El : genre (rires) ouais tu te sens pas à ta place e j'étais nulle j'arrivais pas à communiquer avec les parents et tout il doit être là avant qu'ils puissent tu sais qu'on puisse communiquer donc c'était en quelque sorte e c'était un peu gênant donc j'étais en mode e ok j'imagine que c'est le moment de retourner à l'alliance juste pour au moins parler avec la famille sans qu'il soit là . oui donc pour moi ça c'était ma motivation et mon beau-frère m'a dit que la prochaine fois qu'il me voit il veut me parler en français donc ça c'est le devoir que j'ai à faire (rires) oui

Exemple 14 :

32 N : e par exemple e je vais donner un exemple l'année dernière je me souviens je suis allée en Suisse et j'ai rencontré sa famille mais on ne pouvait pas communiquer parce que je ne parle pas français and ils ne parlent pas anglais ou swahili donc j'ai- j'ai aimé les rencontrer mais on n'a eu que très peu de conversations donc je pense que c'est important surtout par rapport à l'environnement dans lequel on vit . ma mère ne parle pas anglais quand il voit ma mère ils n'ont pas grand chose à se dire pour nous c'est ok parce qu'on a une langue commune

33 D : oui le problème c'est que tu te sens- tu- tu tout le monde parle autour de la table c'est ok pour les deux premières minutes peut-être de parler anglais mais après elle- elle s'est sentie exclue

34 N : ouais la plupart du temps j'étais exclue

35 D : donc moi je pouvais le sentir et je ne me sentais pas à l'aise

36 N : mm

37 D : et pareil e

38 N : c'est pareil pour moi

39 D : pareil de l'autre côté e

40 N : il a rencontré ma famille mes amis parfois on parle swahili il ne comprend pas il se sent exclu donc on ressent le besoin d'apprendre la langue de l'autre

Exemple 15 :

125 Em : comme ok elle veut le poivre et ok elle doit passer par moi pour être ok est-ce que je peux avoir le poivre

126 El : (rires)

127 Em : et quen elle a besoin de mayonnaise ok est-ce que tu peux lui dire que j'ai besoin de mayonnaise . on en riait de ça c'est comme la bureaucratie (rires)

Exemple 16 :

329 Em : de mon côté ma promesse mon souhait je dirais e ok comme on le dit depuis le début on n'a pas de problème de communication donc les choses sont parfaites on a vécu cette relation jusqu'à aujourd'hui en anglais mais quelque chose il y a quelque chose e de mon côté que j'aimerais a voir ça rendrait la relation parfaite . e comme j'ai . pour nous les africains une partie de nos coutumes e le mariage ce n'est pas que deux personnes ok

330 El : mm

331 Em : oui c'est un pan de ma culture aussi d'un pays à un autre c'est- c'est presque la même chose c'est plus que deux personnes qui s'aiment et qui fondent une famille c'est e ça va plus loin (...)

Exemple 17 :

333 Em : (...) le pont pour elle pour qu'elle atteigne ma famille et mes amis même pour eux de ce pont c'est le français et pour le moment ce pont n'est pas là

Exemple 18 :

63 N : (rires) pour être honnête c'est e ce n'est pas suffisant parce que . parfois je me sens fatiguée de parler anglais car il y a des mots que je dois trouver dans ma tête pour exprimer ce que je ressens ou ce que je veux dire donc . je pense e . si on- si on apprend la langue de l'autre et peut-être que je veux jurer en swahili (rires) ou quelque chose du genre je peux le dire et il comprendra (rires) je pense que c'est plus facile quand on apprend les langues de l'autres la communication sera plus simple et on pourra plus facilement exprimer nos sentiments à travers la langue de l'autre, apprendre la langue de l'autre

Exemple 19 :

113 D : ouais ouais ça peut e ça le fait ouais . c'est comme avoir des lunettes de soleil quand le soleil est trop fort ou ouais un filtre ça peut l'être ouais mais ça peut aussi diminuer parce que quand t'es heureux and tu as besoin d'exprimer tu sais des émotions positives ça fait que e ouais ça le filtre

Exemple 20 :

150 Em : ça a besoin ee tu je dis un truc tu comprends ce que je veux dire mais

151 El : mais pas comme tu le veux

152 Em : pas aussi fort que e je sais pas une sorte de pureté oui quand c'est en- quand c'est en- quand c'est en français c'est e totalement pur c'est exact je sais pas c'est psychologique je sais pas trop donc j'espère que tu comprends ce que je veux dire

153 S : oui oui je comprends (rires)

154 Em : littéralement le message est là et même si la signification n'est pas genre c'est pas comme je dis juste ce qui me passe par la tête mais ça a plus d'effet en français

Exemple 21 :

208 F : est-ce que tu ressens qu'en anglais tu peux dire tout ce que tu veux comme ça viendrait du coeur

209 I : bah c'est juste le swahili c'est le vrai qui peut sortir et tout mais parfosi quand je parle anglais je sens que je ne dis pas exactement . ce que j'ai besoin de dire

Exemple 22 :

71 V : donc parfois pour ça c'est un peu frustrant pour moi car on ne peut pas être assez précis comme en français . donc parfois tu veux quelque chose de très précis en anglais et même quand tu vérifies tu dis ok c'est le même mot pour- pour cinq- pour cinq mots en français quand on utilise le même en anglais donc pour ça parfois pour moic'est un peu difficile parce que ça veut pas exactement dire ce que je veux dire

Exemple 23 :

155 El : parfois aussi il y a un peu d'incompréhension aussi e quand on utilise l'anglais et que parfois certains mots en anglais peuvent aussi vouloir dire quelque chose de différent en français et peut-être que c'est pas ce que tu veux dire aussi parfois ouais ça- ça peut créer un peu de problèmes oui

156 S : vous avez des exemples

[...]

160 Em : *nan mais* parfois- parfois ok même dans une conversation quotidienne e on peut e ok peut-être que

quand je me fâche j'exagère mais on peut discuter et- et e tu sais quelque chose ok et ce que tu veux dire n'est pas aussi fort mais le je pourrais le prendre plus mal que ce que c'est ou ça peut être de son côté et là ça mène à une dispute . oui donc- donc parfois elle dit qu'elle prend les choses très légèrement mais pour moi c'est ok c'est pas comme si c'était un gros problème donc ok oui parfois mais e la transition de l'anglais au français est
161 El : oui parfois les choses se perdent dans la traduction

Exemple 24 :

516 F : le nom maasaï qu'il m'a donné mais c'est- tu peux expliquer ce que ça veut dire parce que c'est un concept c'est pas- ça n'a pas de traduction . et il m'a appelée *nembulis* je pense que c'est une sorte de
517 I : je sais pas si maintenant c'est bien ça mais c'est quelqu'un qui est spécial en gros
518 S : mm
519 I : oui
520 F : dont tu ne peux pas te passer pour vivre
521 I : oui quelque chose comme un cadeau c'est très c'est quelque chose de spécial c'est e c'est moi et *nembulis*
522 F : oui il a choisi ce nom pour moi
523 S : et est-ce que vous utilisez des surnoms en anglais si vous utilisez des surnoms . à part celui-là
524 I : e c'est pas un surnom mais parfois on aime bien tu peux l'appeler nakitok
525 S : mm
526 I : *nakitok* c'est ma femme mais en massai et e parfois on l'utilise beaucoup

Exemple 25 :

271 F : je . moi je pense juste [qu'apprendre le swahili] peut aider à se comprendre mieux je ne pense pas vraiment que ça change le cours de la relation mais . ouais ouais ça aide à comprendre l'autre parce que par exemple je me demandais toujours pourquoi il faisait toujours l'erreur de dire que quand quelqu'un allait tomber il disait ah il voulait tomber and j'étais en mode non il ne veut pas tomber
272 S : (rires)
273 F : personne ne veut tomber donc après j'ai compris quand j'étudiais que quand tu en- en swahili quand tu veux dire que quelqu'un est à deux doigts de faire quelque chose tu dis *anataka ku*
274 S : ah ouais comme je veux
275 F : oui donc il voulait faire quelque chose c'est comme ça qu'ils disent en fait- comme ça qu'ils disent et- et il traduisait juste mais c'est pas comme ça qu'on dit en anglais

Exemple 26 :

375 S : et donc quand tu dis que dire *nakupenda* est moins profond que dire je t'aime c'est plus à cause d'un truc culturel ou à cause d'un truc de langue
376 A : e je sais pas .. je pense peut-être un peu des deux j'ai l'impression que le dire n'a pas la même signification pour moi mais aussi parce qu'ici les gens disent nakupenda vite <u>vite</u>
377 R : <u>non</u>
378 A : et j'ai le sentiment qu'il n'y a pas un truc comme on dit on a c'est comme en anglais tu dis i *love you* ou

i like you c'est deux choses différentes de dire et je t'aime ah on peut tu vas- tu vas aussi avoir d'autres façons

379 R : tu sais pourquoi tu vois c'est normal parce que tu l'entends sur ton chemin et parce que tu l'entends partout où tu vas oh *dada nakupenda najupenda*[31] c'est comme une blague parce que t'es *mzungu* ils se disent ok *mzungu mzungu nakupenda*[32]

Exemple 27 :

118 S : e est-ce que tu sens que dire [i love you] en anglais ça fonctionne comme un filtre

119 N : non

120 D : no pas ça ce n'est pas un bon exemple non

121 R : celui-ci est facile genre tu le dis en anglais et ça semble juste

122 G : oui je le comprends c'est quelque chose de puissant

Exemple 28 :

95 V : non non pour moi je ne peux pas dire ça que. les émotions sont des émotions c'est ce que tu ressens c'est ce que l'autre ressent même sans mots ok donc pour moi peu importe la langue normalement ça dépend des gens ok on parle seulement de nous mais quand je suis de mauvaise humeur à cause de quelque chose on n'a pas besoin de mots Killian peut le sentir donc la langue n'est pas importante à ce moment-là . e mais c'est parce qu'on est comme ça ok pour moi ce n'est pas grâce à la langue c'est comment l'autre est avec toi comment il peut ressentir ton humeur comment il peut . donc peu importe la langue pour moi c'est juste parce qu'il est- il est comme ça il peut ressentir mes émotions sans mots . d'autres personnes ne le pourraient/pouvaient pas mais il peut le faire et je le fais moi aussi . donc pour ça est totalement compatibles . c'est difficile d'expliquer donc vraiment on n'a pas besoin de mots pour les émotions et e pour moi c'est- c'est vraiment la meilleure- la meilleure manière de faire car tu n'as pas besoin de mots au début je veux dire ok pour découvrir l'émotion de l'autre ce que ça veut dire je n'ai pas besoin de parler de lui dire il peut le sentir . après évidemment on doit parler de l'émotion mais il peut le sentir surtout quand c'est quand je suis excitée et même il dit oh tu es folle je suis folle donc parfois on est excités e mais on- on- on peut le voir mais on n'a pas besoin de parler de cette émotion de-d'utiliser un mot pour ça à ce moment-là

96 K : oui le- je pense que comme elle l'a dit au début tu n'as pas besoin de mots pour savoir ce qu'elle ressent mais e automatiquement parce que je la connais et elle me connais donc automatiquement elle peut sentir que je suis bien ou je suis trop- je suis trop heureux quelque chose comme ça et pour ça c'est ok donc quand je suis pas bien elle peut me demander ce qu'il se passe pour tu es comme ça pourquoi tu n'es pas comme d'habitude et après ça tu expliques mais e la langue n'affecte pas les émotions non

Exemple 29 :

307 A : je pense c que je comprends et je suis d'accord que parfois tu n'arrives pas à dire exactement avec précision ce que tu veux dire en anglais ou en swahili pour moi mais e grâce au langage corporel ou où on- on voit et on se connait on sait ah c'est ça- c'est ça qui fait mal et ce qu'on arrive à faire

308 S : mm

31 « oh mademoiselle je t'aime je t'aime » (ma traduction)

32 « la blanche la blanche je t'aime » (ma traduction)

309 R : pour réparer

310 S & A : ouais

311 A : pas tout avec les mots mais avec le corps

312 S : oui avec les sentiments

313 R : tu sais quand tu es avec quelqu'un il y a beaucoup de formes de communication

314 S : c'est ce qui m'intéresse (rires)

315 R : la grande grande communication c'est le langage corporel plus que la parole parce que tu as le sang dans le coeur (rires) oui tu utilises du sang dans ton cœur donc . tu- tu vas comprendre plus quand tu la vois que quand vous parlez

Exemple 30 :

587 F : je peux voir je peux dire tout . comme quand il est bizarre je le vois par sa manière de se comporter je vais voir comment il parle je vais voir que oui il n'est pas aussi heureux que

588 I : elle n'est pas comme- n'est pas comme- comme tu la connais

589 F : on peut ressentir ce que l'autre ressent

590 I : oui c'est- oui avec le comportement

591 F : oui

592 I : comme quand tu dis tu dis ce n'est pas normal elle n'est pas comme

593 F : tu vois oh elle est énervée

Exemple 31 :

270 D : bah même quelques mots qui sont émotionnels comme "mélancolie" ou e c'est difficile de trouver la traduction juste même dans ta propre langue pour décrire ce que c'est vraiment

271 S : oui oui oui

272 D : à part si tu es un poète ou un écrivain

Exemple 32 :

323 F : oui moi je ne pense jamais- je pense d'ailleurs que je n'ai jamais dit "je t'aime" (rires) parce que ça ne serait pas naturel juste je . c'est comment je communique de toute façon j'utiliserais un vocabulaire et un langage que la personne en face de moi comprend le mieux donc comme je connais . l'anglais ou le swahili ça serait ça donc oui

Exemple 33 :

450 I : parce que dans mon cerveau ça ne me vient pas de parler à Francine dans une autre langue parce que je sens que je ne lui parle pas réellement ou que je ce n'est pas vrai ce que j'ai besoin de dire je ressens qu'en anglais elle comprend bien donc je sens que je n'ai pas envie de changer de langue . donc oui mais e celui-là je dis que ça dépend de la personne avec qui je suis en couple mais e ce que je pense pour moi c'est que l'anglais est premier et ensuite swahili

451 F : mm

452 I : oui parce que je peux bien parler swahili et je sens que tu comprends - car bien sûr tu comprends mais

dans ma tête je ressens que ça ne sort pas naturellement avec toi

453 F : et (xx)

454 I : j'ai besoin de parler avec toi une langue que tu peux comprendre . oui donc anglais

Exemple 34 :

48 S : je vois et e donc e c'est un peu la même question que ce que j'ai posé avant mais même e donc par exemple pendant les disputes ou disons quand vous vous sentez très émotifs comme dans les disputes ou les moments intimes e je ne sais pas parfois la langue maternelle vient d'abord et surtout pendant les disputes on entend souv-souvent que quand on est en colère soudainement ta vraie langue à toi sort et est-ce que ça vous arrive

49 V : non non finalement c'est comme c'est surprenant quand tu poses cette questions mais finalement non c'est comme pour c'est comme je sais qu'il ne va pas comprendre alors . c'est la manière de communiquer tu dois être compréhensible et comprise . comprise par lui bien sûr tu dois utiliser une langue qu'il peut comprendre pour qu'après il . c'est pourquoi tu- tu n'a pas les mêmes- mêmes émotions tu dois plus te contrôler qu'avec ta langue maternelle

Exemple 35 :

219 Em : parce qu'on a commencé en anglais on s'est rencontré dans cette langue

220 El : oui notre langue principale c'est l'anglais donc pour moi le swahili je sentirais que ça serait difficile pour lui (rires) genre oui il essaie

221 Em : alors tu sais quand je parle swahili dehors je reviens à la maison je passe à l'anglais plein de gens font l'inverse au bureau et pendant les activités et les réunions ils utilisent l'anglais et à la maison c'est le swahili

222 El : swahili

223 Em : pour moi c'est juste la façon de faire plus de swahili dehors que dedans oui pour moi j'ai bâti nos fondations en anglais

Exemple 36 :

228 El : ça sonnerait un peu bizarre (rires) juste ce n'est pas la langue la langue de l'amour que j'ai l'habitude de l'entendre utiliser

229 S : mm

230 El : donc la langue de l'amour à laquelle je suis habituée c'est l'anglais donc oui pour moi le swahili ne serait pas très attirant

Exemple 37 :

450 I : parce que dans mon cerveau ça ne me vient pas de parler à Francine dans une autre langue parce que je sens que je ne lui parle pas réellement ou que je ce n'est pas vrai ce que j'ai besoin de dire je ressens qu'en anglais elle comprend bien donc je sens que je n'ai pas envie de changer de langue . donc oui mais e celui-là je dis que ça dépend de la personne avec qui je suis en couple mais e ce que je pense pour moi c'est que l'anglais est premier et ensuite swahili

451 F : mm

452 I : oui parce que je peux bien parler swahili et je sens que tu comprends - car bien sûr tu comprends mais dans ma tête je ressens que ça ne sort pas naturellement avec toi

453 F : et (xx)

454 I : j'ai besoin de parler avec toi une langue que tu peux comprendre . oui donc anglais

455 F : est dans ton cœur

456 I : oui

457 F : mm

458 I : ce n'est pas ma langue c'est juste à cause de toi

459 F : mm

460 I : je sens qu'il faut la garder parce qu'on peut se comprendre

461 F : pour moi l'anglais est définitivement dans le cœur depuis- depuis mon plus jeune âge j'aime parler anglais mais e le français serait à la fois dans mon cœur parce que j'aime la langue mais aussi dans mon cerveau parce que je je sais pour écrire je l'utilise oui autant à l'écrit qu'à l'oral et ensuite le swahili est dans mes oreilles et ma gorge car c'est écouter parler écouter c'est juste comme ça que je l'utilise c'est utile c'est rigolo et oui maasaï est ici (rires) parce que c'est la langue d'Idriss mais ça peut aussi aller dans mon cœur parce que c'est sa langue

Exemple 38 :

329 N : je dirais que le swahili est dans ma tête parce que je . je suis née en parlant swahili et . et la plupart des gens autour de moi parlent swahili et . l'anglais est dans mon cœur parce que . dans- dans la plupart des relations que j'ai eues j'ai dû utiliser l'anglais et dans ma relation actuelle c'est la langue principale que j'utilise et je peux facilement m'exprimer en anglais

330 S : d'accord ok et ta langue tribale nulle part

331 N : ma langue tribale je n'y connais rien je connais juste quelques mots donc je dirais que c'est dans ma gorge

332 S : oui

333 N : oui

334 S : et toi

335 D : pareil le français est dans mon cerveau e c'est la langue avec laquelle j'ai grandi c'est la langue de la famille e la langue que j'aime lire même si je lis en anglais plutôt bien ee je pense que c'est toujours la langue avec laquelle je pense même si je mélange parfois avec l'anglais selon ce que je pense e .

336 N : donc c'est dans ta tête ou dans ton cœur

[...]

338 S : tu le mets dans ton cœur l'anglais ou tu le mettrais

[...]

342 D : oui je pense que c'est aussi la langue du cœur . avec laquelle je me sens à l'aise . c'est naturel de parler anglais pour moi . ee

Exemple 39 :

108 D : se disputer quand tu te disputes parfois tu peux dire des mots qui sont vraiment durs et après que tu

regrettes . si tu te disputes dans le passé je me suis disputé avec quelques personnes j'ai utilisé des mots très durs je veux dire ceux qui sont vraiment méchants ceux qui font mal tu sais
109 N & S : (rires)
110 D : pas ceux que tu ne devrais pas dire mais celui qui arrive juste quand il le faut e en anglais je ne serais pas capable de trouver ce mot qui est vraiment blessant pour l'autre et ça pourrait éviter ee tu sais le dire en gros ça ça ruine la relation

Exemple 40 :
126 V : oh pour moi c'est exactement ce que je t'ai dit au début c'est- c'est ce que j'ai dit à mes amis en France à mes collègues- mes collègues c'est comme si ça pouvait- ça peut nettoyer la relation vraiment c'est- tu vas avec ce qui est le plus important tu vas avoir beaucoup de blablabla tu vois c'est le (xx) tu dois être direct tu dois dire les choses clairement et avec ce que tu veux dire tu peux être très correct et très clair et e et tu dois vérifier à chaque fois ce que l'autre veut dire pour moi c'est très important si on pouvait faire ça dans notre- notre propre pays dans la même langue français à français peut-être qu'on pourrait arrêter beaucoup de conflits et d'incompréhensions
127 S : mm yeah
128 V : c'est ce que je ressens depuis que je suis ici depuis donc c'est mon obligation bien sûr c'est ma propre obligation mais je suis chanceuse car Killian ressent la même chose donc il- il- il comprend il doit lui aussi nettoyer son langage- son anglais
129 S : oui et toi
130 K : oui et comme elle a dit je dis la même chose parce que e c'est comme e on se connaît on sait que ce n'est pas notre langue ce n'est pas notre langue maternelle même en parlant tu dois vérifier tes mots avant de parler qu'elle reçoive ce que je veux dire ou elle va recevoir quelque chose de différent et en parlant aussi je dois vérifier si c'est ce qu'elle a reçu

Exemple 41 :
157 N : non mais ça arrive parfois e . j'ai des amis un peu fous et e mes frères sont fous parfois on dirait des choses stupides que je ne voudrais pas que tu entendes peut-être donc le swahili est adapté à ce moment-là . ok c'est rien on ne dit rien qui va affecter notre relation mais peut-être que mes amis sont en train de dire des choses un peu bizarres que je ne voudrais pas qu'il entende tu sais donc je préférerais qu'ils le disent en swahili
158 D : pareil pour moi tu sais parfois mes amis peuvent dire vraiment . n'importe quoi je veux dire des choses nulles que je préférerais que tu n'entendes pas

Exemple 42 :
465 F : et je ressens toujours qu'il n'est pas une personne différente mais quand je le vois en train de parler maasaï c'est la personne que j'aime et le vois lui comme il est vraiment et comme je l'aime
466 S : mm
467 F : oui et c'est la même chose pour- pour lui bien sûr . mais à chaque fois que je retourne- à chaque fois qu'il met ses habits maasaï et qu'il va au village alors je me dis que ça c'est la personne que j'aime depuis le

début

Exemple 43 :

620 I : parce que quelqu'un comme toi c'est . mais d'avoir une relation avec quelqu'un qui est différent la différence du couple est- est- est tellement belle à voir parce que j'ai ma vie et elle a sa vie mais on mélangé j'ai appris- j'apprends quoi et comment elle est and quelle vie elle a et elle apprend oui comme je suis et tout le monde est enthousiaste d'apprendre l'un de l'autre genre ce qu'elle a et ce qu'elle pense et ce qu'elle va m'apprendre

Exemple 44 :

441 R : [...] depuis le collège j'aimais trop ma prof de français et ils m'ont convaincu d'aller à l'alliance française donc quand j'ai rencontré Aurélie comme je connaissais pas le français [...] je suis ah je dois apprendre and j'aime quand les congolais chantent en français donc à travers ça j'aimerais connaître le français c'est la meilleure langue mais la langue me donnera du plaisir quand je vais- me rattraper correctement.

Exemple 45 :

116 V : [...] à propos de la culture évidemment il y a des choses que je ne comprends pas donc j'ai besoin de plus d'explications c'est trop différent donc oui on a des choses desquelles on peut discuter parfois à propos de quoi e c'est quoi sorcière- sorcière

117 K : la sorcellerie

118 V : tu vois par exemple j'ai besoin de beaucoup d'explications sur le fait qu'ils aient ça . l'église par exemple c'est très différent de la France plein de choses sont très différentes même quand ils reçoivent des gens quand ils sont en mode demain on a une grande grande réunion de famille alors c'est très différent de la France ça veut dire que la journée va être très longue pour moi surtout en swahili je ne comprendrai rien donc c'est un gros défi

Exemple 46 :

171 A : mm oui mais e je pense que c'est à cause de la langue mais aussi à cause des e codes culturels comme par exemple en français je fais beaucoup de blagues avec mes amis mais je ne peux pas avec toi parce que quand je fais une blague en français tu ne comprends pas mes blagues et (rires) je dois les expliquer et après

172 S : et après la blague ne tient plus

173 A : et je pense que c'est pareil pour toi parfois tu ris de choses mais je ne comprends pas et je suis en mode argh c'est pas drôle (rires) et c'est la même chose pour moi . donc mais c'est exactement ce que tu me disais

Exemple 47 :

67 D : oui surtout quand ça en vient à l'humour c'est difficile de-d'être drôle en anglais parce que parfois ça devient plat

68 S : oui merci (rires)

69 D : je veux dire tu veux dire une blague et c'est drôle mais quand t'essayes de le traduire en anglais c'est plat
70 N : oui on a essayé ça l'autre jour assis sur ces chaises derrière là on se racontais des blagues nulles . j'avais mes blagues nulles en anglais qu'il comprenait facilement mais lui il avait de très drôles blagues nulles françaises qu'il essayait de m'expliquer en anglais mais je ne les trouvais pas drôles ouais donc

Exemple 48 :

173 N : je pense que c'est plus un truc de langue parce que quand par exemple on regarde des films (xx) on comprend tous les deux les blagues mais peut-être que quand on regarde un film français ça serait e il y a des blagues et il me les explique mais je ne les comprends pas je ne les trouve pas drôles je pense
174 D : donc c'est culturel
175 N : je pense que ça en revient à la langue mais on- on partage quelques (xx)
176 D : oui e ça peut être les deux parce que pour moi les blagues sont profondément ancrées dans la culture l'humour est si . j'ai étudié ça quand je faisais mon master c'est tellement enraciné dans la culture que c'est très difficile de . l'humour oui c'est l'un des plus grands

Exemple 49 :

187 D : oui ee mais c'est ok parce qu'entre nous le type d'humour qu'on aime n'est pas si culturellement différent pour être honnête avec toi si je me réfère aussi à ma relation passée au Japon le sens de l'humour entre asiatiques et européens est tellement différent tu peux même pas essayer de . quelques trucs te font rire ici l'ironie le sarcasme
188 N : le sarcasme
189 D : le sarcasme l'ironie et le sarcasme et l'ironie ça ne marche pas là-bas mais ici oui . donc c'est ok . l'humour noir e quoi d'autre e l'humour britannique c'est ok ça peut être compris ici en asie n'y pense même pas mais en revanche j'ai regardé tellement de programmes télé humoristiques japonais
190 N & S : (rires)
191 D : tout le monde rit derrière moi tout le monde est et moi non je suis en mode mais non et j'ai même une option négative que c'est stupide

Exemple 50 :

368 F : évidemment parfois j'ai quelques trucs en français que je trouve drôles mais je peux même pas lui dire parce qu'il ne comprendrait pas et tu as probablement ça aussi
369 I : oui

Exemple 51 :

251 S : je comprends ok . bon deux dernières questions [...] e à propos des traductions est-ce qu'il y a des mots par exemple pour lesquels vous ne trouvez pas vraiment d'équivalent en anglais et ça vous dérange beaucoup parfois
252 D : yes
253 S : est-ce que vous avez des exemples
254 D : e quand on parle de choses qui sont très spécifiques e domaine

255 S : mm

256 D : comme le domaine médical e les voitures

257 N : la politique

258 S : mais c'est rigolo tout le monde dit la médecine et les voitures

259 D : mais c'est cette chose tu sais c'est cassé je sais ce que c'est en français mais pas en anglais mais c'est cassé . c'était quoi l'exemple e

260 N : la conduite

261 D : ah quand on a appris à conduire *l'embrayage comment on dit l'embrayage*

262 S : j'en ai aucune idée

263 D : la-la-la pédale que tu dois presser pour changer la/le (xx) je ne sais même pas e

264 N : alors il m'enseignait comment conduire donc je lui ai dit ok donc on a commencé

265 D : le frein c'était facile

266 N : le frein l'accélérateur

267 D : l'accélérateur et le troisième je ne peux pas me rappeler donc j'ai dit embrayage elle a dit quoi

268 N : j'étais aussi en train de galérer à dire le mot en anglais je-je ne connaissais pas vraiment le mot donc je lui ai dit s'il-te-plaît utilise juste le français . parce que tu m'as déjà dit le mot en français ça sera plus facile

Exemple 52 :

39 V : oui on en a à cause- à cause de mon pauvre anglais parfois (rires) e donc quand c'est comme ça mais c'est facile je pense peut-être parce que- parce que ce n'est pas la première langue naturelle de Killian e il sait exactement comment trouver une autre manière de m'expliquer quelque chose donc pour ça c'est facile après on est chanceux on a du réseau on peut vérifier avec google traduction si c'est nécessaire

40 S : ça arrive souvent

41 V : pardon

42 S : est-ce que ça arrive souvent

43 K : non

44 V : souvent non pas tant non parce que maintenant le langage basique ce n'est pas si difficile mais quand on a besoin de- quand on a besoin par exemple e de termes technique comme e pour- pour la voiture- la voiture de safari parfois oui c'est une obligation

45 K : oui surtout quand on a besoin de l'utiliser c'est pour les médicaments c'est surtout par rapport à des choses scientifiques et des trucs techniques que la plupart du temps on a ce problème mais pour la vie normale non on n'a pas ce problème

46 S : mm ok donc c'est toujours pour des domaines particuliers que vous en avez besoin

47 K : oui

Exemple 53 :

271 R : <u>entre nous deux</u> quand on se voit ça dépend de l'énergie parfois c'est swahili on parle swahili parfois c'est anglais on ne on mélange tu vois comme maintenant je mélange swahili et anglais parce que c'est notre manière de parler je dis argh ou *kidogo*[33]

33 « Un peu » en swahili.

272 S : mm

273 R : *karibu sana chai- chai*[34] [...] donc on- donc on fait du swanglish

274 S : mm oui vous faites du code-switching

275 A : oui même dans ouais je pense que toi plus que moi dans une phrase tu alternes les deux langues parce qu'il sait que je connais le mot en swahili et c'est facile moi je ne pense pas que je le fasse beaucoup quand je parle je parle en swahili ou en anglais

Exemple 54 :

214 F : mm ah dans le même . esprit e je dirais que ce n'est pas à propos de moi qui ne peux pas dire les choses mais plutôt moi qui sens que je peux dire et que je vais dire des choses qu'il ne va pas comprendre donc je sais qu'il ne va pas saisir même si j'utilise une langue correcte même si je sais que je peux le dire correctement mais après quand même je sais qu'il peut ne pas comprendre parce qu'il lui manque du vocabulaire ou juste parce que . mais on est beaucoup mieux avec ça parce qu'on est comme on a notre propre langue fait en mixant tout beaucoup

215 S : oh c'est intéressant comme du *code-switching*

216 F : oui

217 S : mm

218 F : parfois on utilise genre il y a des expressions qu'on va prendre du swahili ou de là

219 I : mm

220 F : et on mélange et on obtient notre propre langue

Exemple 55 :

11 El : quand on s'est rencontré oui mais maintenant on mélange anglais et swahili

12 Em : et français

13 El : français non (rires) juste quand je reviens du cours (rires)

Exemple 56 :

202 D : oui comme tu as dit c'est la *personnalité* ;

Exemple 57 :

166 S : donc dans quelles occasions vous utilisez le swahili ou l'anglais

167 D : e comme j'ai dit je lui enseigne le français et je veux juste placer quelques mots qu'elle peut peut-être comprendre quelques- quelques nouveaux mots qu'elle peut e donc c'est plus une sorte d'enseignement e en ce moment son niveau de français c'est pas assez bon pour mettre des émotions

168 N : et quand on en vient au swahili la plupart du temps c'est juste . c'est e . juste pour voir si tu connais la signification d'un certain mot en swahili . comme e gingembre je dirais je lui dirais pourrais-tu aller chercher du tangawizi juste pour voir s'il se souvient du mot en swahili parfois je lui apprendre quelques nouveaux mots en swahili donc quand il va e peut-être au magasin pour acheter quelque chose il peut facilement communiquer

34 En swahili, *karibu* veut dire « bienvenue », *sana* veut dire « beaucoup » et *chai* signifie « thé ». Le tout assemblé veut dire quelque chose du type « voici ton thé / apprécie ton thé ».

donc je lui enseigne quelques mots fondamentaux en swahili alors je les mentionne juste pour voir s'il se souvient ou quoi oui donc c'est plus une manière une sorte d'enseignement quand on utilise la langue de l'autre on est encore en train d'apprendre donc . oui

Exemple 58 :

82 V : non pas pour nous même je pense que ce n'est pas une histoire de mots pour les blagues c'est plus- plus le comportement les choses que vous aimez ensemble ou pas ou si vous aimez blaguer mais ce n'est pas lié aux mots ce n'est pas lié au langage pour moi ce n'est pas un problème est-ce que c'en est un pour toi

83 K : non ce n'est pas un problème et surtout on blague beaucoup et on a beaucoup de mots qu'on utilise que nous et on blague avec la plupart de temps je pense pour ça ce n'est pas un problème de langue

Exemple 59 :

372 F : mais aussi . on a- on a tous les deux cet humour que l'on ne va pas comprendre qui vient du pays de l'autre ou de la langue de la culture mais on a nos propres petites choses dont on va rire il y a des choses qu'on mélange ensemble nous seulement

373 I : oui

374 F : oui juste nous . c'est une sorte de chose privée qu'on . oui ça augmente les chances de-d'avoir ça oui

375 I : oui quelqu''un peut faire rire l'autre à cause de comment on

376 F : oui et personne d'autre peut comprendre parce que c'est juste nous parce qu'on sait et on mélange les langues et c'est quelque chose oui qu'on a donc ça ne peut pas être la même chose mais c'est . notre manière d'utiliser les langues et oui

Exemple 60 :

315 N : ouais e je dirais c'est juste je pense que c'est important d'apprendre la langue de l'autre surtout pour le futur . e si on se voit sur le long terme je crois que c'est important parce que . les- les proches on a- a différentes langues donc je pense que c'est important qu'on apprenne la langue de l'autre pour le long terme

316 D : oui et ça va avec le dicton qui dit que si tu aimes quelqu'un tu fais des efforts et quand tu arrêtes de faire des efforts c'est que l'amour est parti

317 N : si tu aimes quelqu'un tu fais des efforts

318 D : si tu arrêtes de faire des efforts pour l'autre ça veut dire qu'il y a quelque chose qui cloche mais bien sûr apprendre une langue c'en est un gros

319 S : oui c'est un gros effort

320 D : c'est différent que de faire à manger pour ce soir ou apporter le petit-dèj au lit le jour d'après